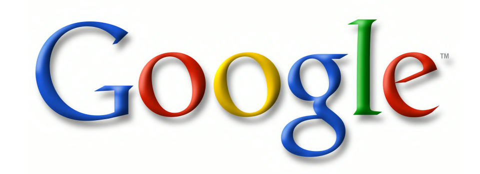
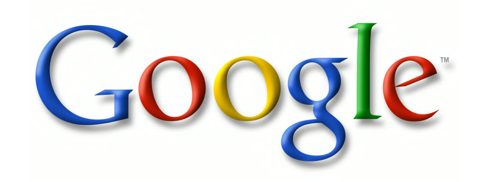
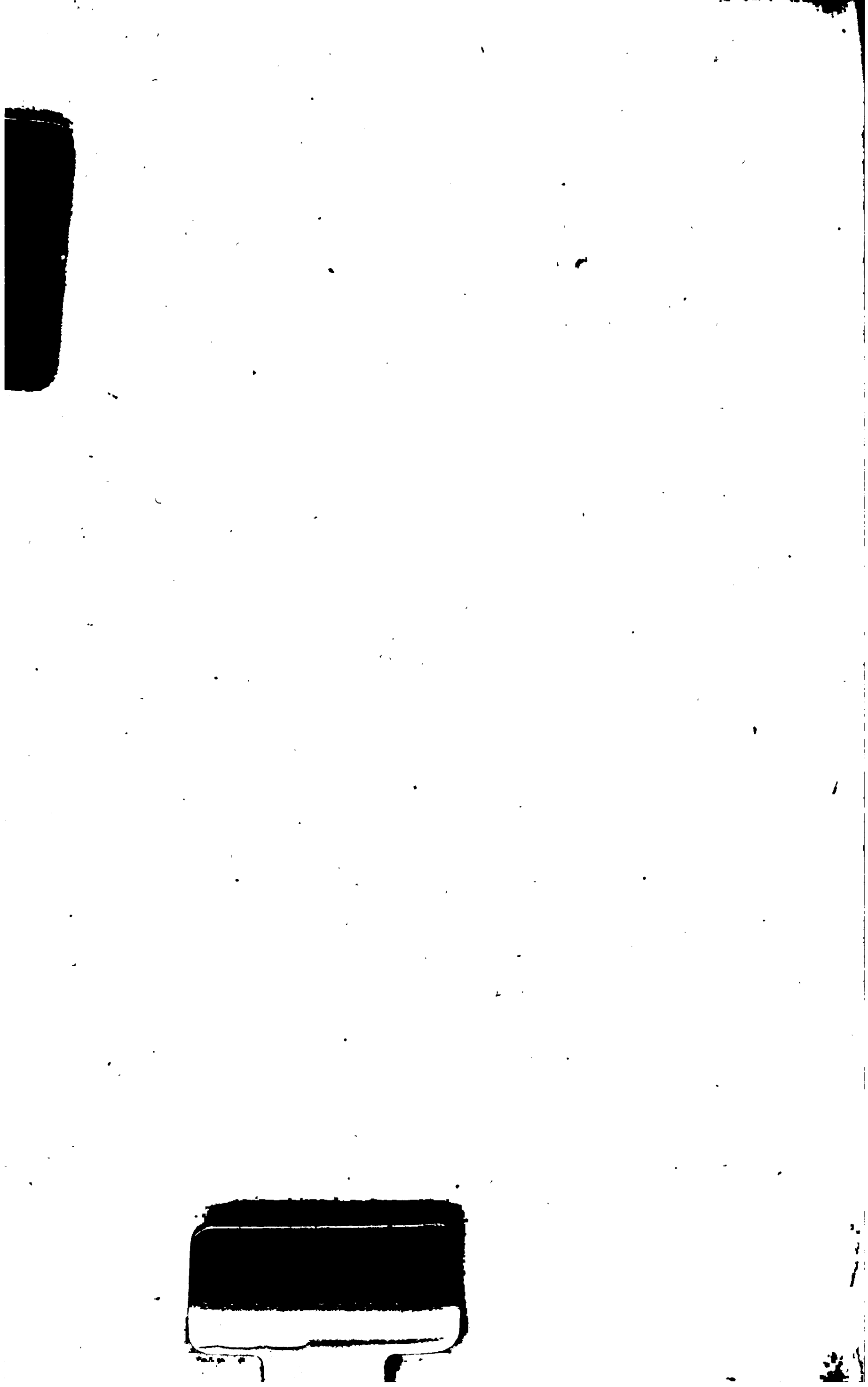
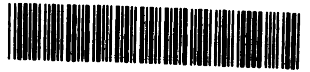

Google









VOYAGE
EN GRÈCE
ET
EN TURQUIE.
T. I.

Ouvrage du même Auteur, qui se trouve chez F. Buisson, Libraire.

Voyage dans la Haute et Basse-Egypte; fait par ordre de l'ancien Gouvernement (sous Louis XVI), et contenant des Observations de tous genres, par *C. S. Sonnini*, ancien Officier et Ingénieur de la Marine Françoise, Membre de plusieurs Sociétés Savantes et Littéraires, et l'un des Collaborateurs de *Buffon*, pour la partie Ornithologique, 3 vol. *in*-8°. avec un vol. *in*-4°. renfermant une Collection de *quarante* Planches, gravées en taille-douce par *J. P. Tardieu*, contenant des Portraits, Vues, Plans, Carte Géographique, Antiquités, Plantes, Animaux, etc. dessinés sur les lieux, sous les yeux de l'Auteur. Prix, 21 francs broché, et 25 francs par la Poste, franc de port.

VOYAGE EN GRÈCE ET EN TURQUIE,

FAIT

PAR ORDRE DE LOUIS XVI,

ET AVEC

L'AUTORISATION DE LA COUR OTTOMANE;

PAR C. S. SONNINI,

De plusieurs Sociétés Littéraires et Savantes de l'Europe, et des Sociétés d'Agriculture de Paris et des Observateurs de l'Homme.

Avec un Volume grand *in*-4°. contenant une très-belle Carte coloriée et des Planches gravées en taille-douce.

Mores multorum vidit et urbes.
HORAT.

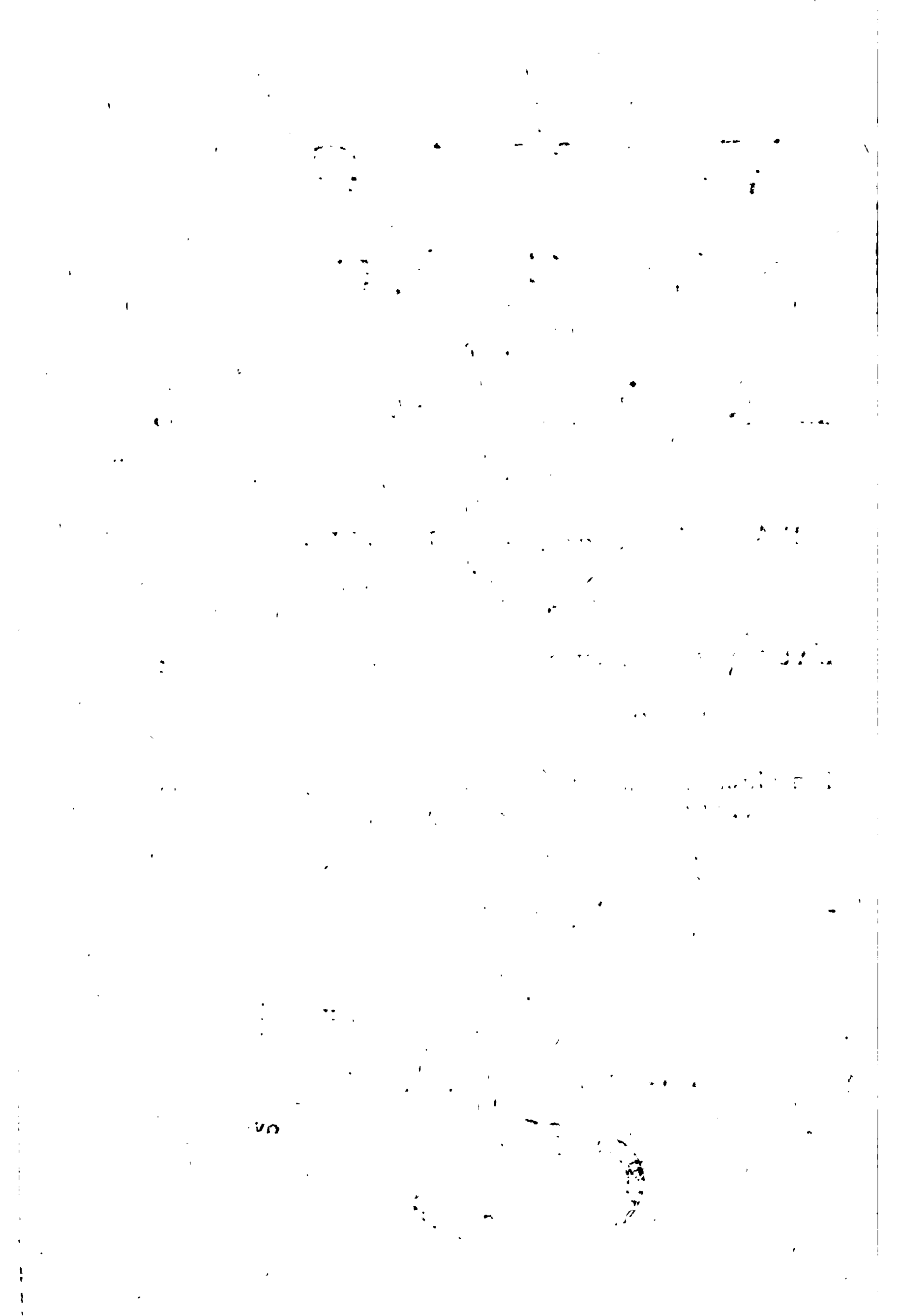
TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez F. Buisson, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

AN IX (1801)



INTRODUCTION.

L'Europe attentive, l'Orient étonné portoient les regards de la curiosité et de l'inquiétude vers l'Egypte, que la France couvroit de ses forces militaires, et des ressources fécondes de son génie, de Combattans comme de Savans et d'Artistes. Un projet hardi, exécuté avec la rapidité de la pensée qui l'avoit conçu; de vastes combinaisons, appuyées de tous les moyens d'une grande puissance; un nouveau plan de colonisation, dont les avantages sont inappréciables; le siége impur de la barbarie et de la plus fanatique ignorance, prêt à devenir le théâtre brillant de la civilisation et des Arts; les possessions ennemies dans l'Inde, menacées; une sorte de démembrement d'un Empire mal affermi; le Commerce du Levant à la veille de changer de face et de prendre une nouvelle direction;

tout contribuoit à faire de l'expédition d'Egypte un sujet d'étonnement pour les uns, et de défiance pour les autres.

Cette attention générale promettoit un bon accueil aux Ouvrages qui, en décrivant l'Egypte, non pas d'après les Livres, mais d'après des Observations faites sur les lieux mêmes, dans des Voyages entrepris uniquement pour les rassembler, fixeroient l'état de cette Contrée, au moment de l'entreprise des Français, et présenteroient le Tableau des connoissances acquises avant leur arrivée. C'est sans doute à des circonstances aussi favorables que mon *Voyage dans la Haute et Basse-Egypte* a dû son succès, plutôt qu'à la manière dont il est écrit. L'on étoit assuré d'exciter l'intérêt par la peinture d'un Pays devenu l'objet de tous les entretiens, de toutes les pensées; et le Public étoit disposé à juger avec indulgence la touche et le coloris, en faveur du sujet.

Le Voyageur qui se présentoit avec

une Relation de ses Courses et de ses Recherches en Egypte, devoit s'attendre à la bienveillance, pour peu qu'à l'habitude de l'observation, il joignît une assez grande portion du respect que tout Ecrivain doit au bon goût et au Public, pour ne pas choquer l'un et l'autre par l'oubli des convenances, la futilité des détails, l'aridité du style, la sécheresse de la narration, et sur-tout par le ton tranchant et dédaigneux, qui n'en impose qu'à l'ignorance, et qui est lui-même le ridicule apanage de la médiocrité; défauts que l'on ne cherche pas toujours à éviter, et contre lesquels on ne peut trop s'élever.

L'honorable réception de mon Ouvrage sur l'Egypte a surpassé mes espérances. Elle ne s'est pas bornée à ma patrie; les Etrangers ont partagé la même indulgence [1]. C'est, pour mon ame, la récompense la plus douce de longs et anciens travaux, que l'amour des Sciences

[1] Il a paru à Londres deux Traductions angloises de mon *Voyage en Egypte* : l'une en trois volumes *in*-8°.

et le désir de me rendre utile, m'ont fait entreprendre, la seule que j'ambitionnasse, la seule aussi que j'aie obtenue. C'est encore, à mon sens, l'encouragement le plus puissant et le plus flatteur ; et j'ai considéré comme une obligation, qu'il m'imposoit, de publier mes autres Voyages, que les phénomènes politiques dont les commotions changent la face des Empires, m'ont décidé à tirer du portefeuille, duquel ils ne devoient pas sortir.

D'autres Contrées, voisines de l'Egypte, sont peut-être à la veille d'éprouver, comme elle, des crises qui leur feront prendre un nouvel aspect. Le Gouvernement Ottoman, semblable à un co-

par le docteur *Henry Hunter*, dédiée à M. Pitt ; et l'autre en un volume *in*-4°. Cette dernière a particulièrement des droits incontestables à tous les suffrages. Sa fidélité égale son élégance ; et traduire ainsi, c'est ajouter à l'original, et s'élever au-dessus de son modèle. L'Auteur, trop modeste sans doute, a gardé l'anonyme. Mais ayant tâché de le découvrir, le résultat de mes recherches m'a appris que cette belle Traduction étoit due à la plume de M. *Monke*, Major de la Marine britannique, déjà connu par un VOCABULAIRE de termes à l'usage de la Marine françoise et angloise.

losse immense et informe, posé sur une base d'argile, semble prêt à s'écrouler; et la Grèce qu'il écrase de son poids insupportable, ne peut tarder, selon toute apparence, sinon à reprendre son ancienne attitude, du moins à briser ses chaînes et à occuper un rang parmi les autres Nations, au milieu desquelles son ancien et complet esclavage l'empêchoit d'être comptée. Quelles que soient les nouvelles et inévitables destinées d'un Peuple jadis célèbre, l'on aimera à connoître ce qu'il étoit au moment de son affranchissement et de sa régénération, et à se figurer les lieux qui en seront le théâtre, comme ils le furent autrefois d'événemens mémorables.

Ce n'étoit donc pas un travail dépourvu d'intérêt, que celui d'une Description de quelques parties de l'Asie et de l'ancienne Grèce, qui renfermât la connoissance de leur Climat, de leur Sol, de leurs Productions, de leur Histoire naturelle, de leur état actuel de dépé-

rissement, de leurs ressources inépuisables d'amélioration, et la peinture des Mœurs, des Coutumes, du Génie des Peuples qui les habitent; qui offrît un rapprochement curieux entre leur situation de quelques siècles, et celle de nos jours; qui, enfin, développât, par des moyens de restauration dans leur Agriculture et dans leur Commerce, leurs droits à une situation plus prospère.

Et quand la Paix, trop long-temps exilée de la Terre, se rendant enfin aux vœux des Peuples, descend du Ciel et se prépare à fermer les plaies profondes qui déchirent l'Humanité [1]; quand par sa céleste influence le crime disparoît avec la misère et les calamités, ses tristes et hideuses compagnes; quand la vertu recouvre son énergie et le talent son activité; quand les sources de la prospérité publique, entièrement desséchées

[1] Cette Introduction a été écrite au moment de l'Armistice général, conclu entre les armées Françoises et Impériales.

vont reprendre leur cours de félicités, et ranimer l'Industrie et le Commerce; quand, enfin, le besoin de réparer un temps perdu pour le bien, et douloureusement consumé dans les agitations et le malheur, de chercher dans des spéculations utiles, dans un travail actif et honorable l'oubli de tant de maux, et le dédommagement de pertes accumulées; quand ce besoin général va diriger au dehors les combinaisons du Commerce, l'on considérera sans doute comme un Tableau très-propre à favoriser ces vues, l'indication des lieux qui présentent des avantages certains à un genre de Négoce aussi facile que peu dispendieux à établir.

Sous ces rapports, l'Ouvrage que je publie a autant de titres que le Voyage en Egypte, à l'attention et à l'indulgence. Si, malgré le nombre des Voyageurs qui m'ont précédés dans ce Pays, ma Relation a été distinguée, j'ose attendre le même succès pour celle-ci, quoiqu'elle arrive à la suite d'Ecrits non moins nom-

breux sur le même sujet, et parmi lesquels il s'en trouve également quelques-uns de très-recommandables.

Le Voyage de Grèce et de Turquie est, comme celui d'Egypte, le fruit de près de deux années d'Observations, et je le présente avec d'autant plus de confiance, que j'ai apporté les mêmes soins à sa rédaction.

C'est plus particulièrement dans les Iles de la mer Egée que j'ai dirigé mes Recherches, dans cette multitude de groupes de terres et de rochers, jetés sans ordre au milieu de cette mer, comme un monument éternel de sa conquête sur le Continent. Divisées, par les Anciens, en Cyclades et en Sporades, dénominations à présent oubliées, on les connoît aujourd'hui sous la désignation générale d'*Iles de l'Archipel*. Quoique je ne les aie pas toutes visitées, le séjour assez long que j'ai fait dans quelques-unes, la fréquentation d'hommes qui les habitoient ou les connoissoient parfaitement, les in-

formations que j'ai prises dans les mêmes contrées, m'ont mis en état de rassembler des renseignemens certains sur chacune d'elles, et d'en parler avec précision.

Les Iles de l'Archipel, dont la plupart sont remarquables par la fertilité et la beauté de leur terroir, célèbres dans l'antiquité, et ayant donné le jour à de Grands Hommes, sont encore aujourd'hui des points importans d'établissement, de communication et de Commerce. Nous avons un grand intérêt à les bien connoître; et je pense que mon Ouvrage ne laissera rien à désirer à cet égard. C'est, du moins, la tâche que je me suis imposée et que je me suis efforcé de remplir.

Nous avions déjà des Descriptions générales des Iles de l'Archipel; l'une des plus étendues est celle de Dapper: c'est l'Ouvrage d'un Géographe qui décrit ce qu'il n'a pas vu, et seulement en copiant ce que d'autres en avoient écrit avant lui. Tournefort, cet homme im-

mortel, rempli de science et de goût, et que tout Voyageur qui publie ses Relations devroit prendre pour modèle, a décrit aussi, mais avec un autre pinceau que Dapper, ces mêmes Iles de l'Archipel du Levant. Mais depuis le Voyage du Naturaliste Français, ainsi que depuis la Description de Dapper, elles n'ont plus la même physionomie. Le changement de domination dans quelques-unes, les suites de la tyrannie dans toutes, le temps et d'autres circonstances, ont apporté des différences entre d'anciens récits et ce qui existe à présent. D'ailleurs, je répéterai ici ce que j'ai déjà dit au sujet de mon Voyage en Egypte : c'est qu'il est impossible au même homme de tout observer; que l'un recueille ce qui a échappé à celui qui l'a précédé; qu'enfin, de même que les Peintres ont leur *faire* particulier dans les représentations du même sujet, chaque Observateur a aussi sa manière de voir et de rendre ce qu'il a vu;

en sorte que le même objet peut être aperçu sous différens rapports, et la même chose racontée avec intérêt par plusieurs personnes.

La forme de la relation indispensable dans les Voyages au travers de Pays peu connus, celle qui attache le plus le Lecteur au sort des Voyageurs auxquels la passion des Découvertes fait courir des hasards et des dangers, celle que j'ai presque toujours employée dans mon Ouvrage sur l'Egypte, ne sera pas constamment suivie dans celui-ci. La nature de la surface de terre et d'eau que j'ai parcourue en tout sens et à diverses reprises, ne donne lieu qu'à des Courses sans durée, sans périls, et dont la narration ne peut avoir l'intérêt qu'inspirent des Voyages plus longs et plus hérissés de difficultés. D'un autre côté, ayant eu fréquemment l'occasion de revenir sur mes pas, et de revoir les mêmes Pays, une Relation non interrompue amèneroit nécessairement des

redites fastidieuses. J'ai donc pris le parti de parler des lieux à mesure qu'ils se trouvent sur ma route, et comme si j'avois suivi l'ordre de leur position sur la carte, abstraction faite des marches croisées et rétrogrades que j'ai faites, en effet, pour les visiter successivement.

Un motif plus puissant encore auroit suffi pour me déterminer à abandonner quelquefois la narration; c'est celui de la vérité. Je viens de dire que je n'avois pas tout vu par moi-même; et quoique l'on puisse compter sur des renseignemens que j'ai recueillis au sujet de quelques Iles où je ne suis pas descendu, la première de toutes les obligations pour un Voyageur, étant la fidélité et l'exactitude des récits, je me garderai bien de suivre l'exemple d'un Ecrivain moderne, qui a rempli deux Volumes des détails d'un Voyage qu'il n'avoit pas fait, et qui n'a pas même omis une foule de circonstances minutieuses, mais imaginaires, par lesquelles la narration prend

toutes les apparences de la réalité. Au reste, je donnerai mon Itinéraire toutes les fois qu'il offrira quelqu'intérêt. Ce plan que j'ai adopté, parce qu'il m'a paru le plus convenable, répandra, ce me semble, dans mon Ouvrage une variété de forme et de ton, qui ne peut qu'en éloigner une teinte trop uniforme de monotonie, et le faire lire avec plus de plaisir.

Ce n'est pas, néanmoins, aux Iles de l'Archipel seulement que se sont bornées mes Courses et que se borneront mes Observations : la grande et belle Ile de Candie, dans laquelle j'ai fait plusieurs Voyages, quelques parties de la Turquie dans l'Asie Mineure, la Macédoine, la Morée, ont été le but de mes démarches, comme ils seront l'objet de mes récits. En un mot, je dirai tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai appris sur ces différentes Contrées, et j'ai suivi, à cet égard, le conseil du Philosophe Français, que l'on aime toujours à relire

et à citer, parceque, sans se perdre dans des abstractions, il conduit, par des sentiers battus et avec une naïve et admirable sagacité, à la connoissance des vices de la société, et développe tous les replis du cœur humain. *Il nous faudroit*, dit Montaigne, *des Topographes qui nous fissent des Narrations particulières des endroits où ils ont été... Je voudrois que chacun écrivît ce qu'il sçait, et autant qu'il sçait, non en cela seulement, mais en tous autres subjects*[1].

La Carte dont mon Livre est accompagné, est une des plus belles et des plus complètes qui aient été faites sur cette étendue de mer et de terres que l'on désigne ordinairement sous le nom de *Levant*. A mes propres Observations Nautiques et Géographiques, j'y ai joint celles des Marins, des Voyageurs et des Géographes les plus modernes et les plus estimés; et pour faire juger des soins que j'ai pris pour rendre cette Carte aussi dé-

[1] Essais. Liv. I. Chap. 3.

taillée et aussi exacte qu'il a été possible, il suffira de faire remarquer que j'ai employé, pour la partie Septentrionale de l'Egypte, la Carte particulière du Lac Menzaleh, qu'un habile Officier d'Artillerie, le Général de division Andréossy, Inspecteur-Général du Corps de l'Artillerie, vient de publier tout récemment, à la suite de deux beaux Mémoires sur quelques points de la Basse-Egypte [1].

Ce n'est pas là que se sont bornés les secours que j'ai reçus du Général Andréossy : il a eu la bonté de me communiquer et de me permettre d'ajouter à ma Carte le plan manuscrit, et qu'il a levé lui-même, de la partie des côtes de l'Egypte, comprise entre Damiette et Rossette; en sorte que cette étendue des rives de la Méditerranée, jetée jusqu'à présent sur nos Cartes, comme au ha-

[1] Mémoire sur le Lac Menzaleh, d'après la Reconnoissance faite en Vendémiaire an 7. — Mémoire sur la Vallée des Lacs de Natron, et celle du Fleuve-sans-Eau, d'après la Reconnoissance faite les 4, 5, 6, 7 et 8 Pluviôse an 7. Paris, *Didot* aîné, an 8.

sard, et que jamais il ne nous fut plus important de bien connoître, est celle qui est tracée avec le plus d'exactitude et de perfection; grâces aux soins d'un Militaire distingué, qui, au milieu des terribles agitations de la guerre, a su fixer dans les camps les sciences craintives et que le bruit des armes effarouche, et joindre aux lauriers éclatans, mais ensanglantés de la valeur, l'olive plus modeste, mais féconde, dont elles ceignent le front de ceux qui les accueillent et qu'elles comblent de faveurs [1].

Un Voyage dans la Grèce présente d'abord à l'esprit l'idée de recherches sur les Monumens de l'antiquité. L'on s'attend à y trouver la description des fragmens de ces brillans Edifices qui ont fait la gloire de l'ancienne Grèce, le dessin de quelque tombeau, de quelque

[1] Le Général Andréossy vient encore de publier un Ouvrage très-important, sous le titre d'HISTOIRE DU CANAL DU MIDI, ou CANAL DE LANGUEDOC; 1 vol. *in*-8°. Paris, *Buisson*, rue Hautefeuille.

urne

urne, de quelqu'ustensile antique, l'empreinte de médailles, la copie d'inscriptions. Ce genre d'observations est étranger à mon Livre; assez d'autres s'y sont livrés avec succès, et je n'aurois pu que répéter ce qui avoit été dit avant moi, par de Savans antiquaires, aux connoissances desquels je suis, en ce genre, fort loin d'atteindre. Mais un Ouvrage qui surpasseroit tout ce que l'on a publié au sujet de l'Histoire et des Monumens de l'ancienne Grèce, est celui du savant le plus distingué, le plus versé dans la Littérature grecque, le célèbre Dansse de Villoison, s'il se déterminoit à mettre au jour les matériaux précieux qu'il a recueillis sur les lieux; Ouvrage qui seroit lui-même un monument littéraire digne des beaux temps de la Grèce, et de la réputation de l'Auteur, à laquelle néanmoins il ne pourroit rien ajouter.

Mes vœux les plus chers seront comblés, si mon nouveau travail parvient à

obtenir les suffrages du Public éclairé. C'est vers ce but que se dirige toute mon ambition : heureux et complétement satisfait s'il m'est permis d'y atteindre!

Sit meæ sedes utinam senectæ,
Sit modus lasso maris et viarum
Militiæque.

HORAT. Lib. II.

AVIS AU RELIEUR.

Il placera ces 4 pages en regard de la page 18 du Tome premier.

Fautes essentielles à corriger.

TOME I.

Pages 138, *se rappeler de* : lisez *rappeler.*
277, lign. 15, *Pl. IV* : lisez *Pl. V.*
404, lig. 4, *ne sont le fruit* : lisez *n'est le fruit.*
406, lign. 14, *les arbres* : lisez *ces arbres.*
409, avant-dernière ligne, *Rosette* : lisez *Rossette.*
416, lign. 9 et 10, *de sa présence et de sa domination* ; lisez *par sa présence et sa domination.*

TOME II.

Page 177, *Cérès* : lisez *Sérès.*

Relation de l'Ambassade Anglaise, envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava ou l'Empire des Birmans; par le Major *Michel Symes*, chargé de cette Ambassade; suivie d'un Voyage fait en 1798 à Colombo, dans l'île de Ceylan, et à la baie de Da Lagoa sur la côte orientale de l'Afrique. — De la Description de l'Ile de Carnicobar et des Ruines de Mavalipouram : traduits de l'Anglais avec des Notes, par *J. Castéra*, 3 vol. in-8°. imprimés sur carré fin de Buges, et sur des caractères de cicéro neuf; avec un volume grand in-4°. cartonné, contenant 30 belles Planches, Vues-Maritimes, Plans, Portraits, Costumes, Monumens, Hiéroglyphes, Plantes, Animaux, Cartes géographiques, etc. gravées en taille-douce par *J. B. P. Tardieu* l'aîné, *Niquet*, *Delignon*, *Delvaux;* dessinées sur les lieux sous les yeux de l'Ambassadeur, et imprimées sur nom-de-Jésus. Prix, 24 francs, brochés. — Le même Ouvrage, dont on a tiré 50 exemplaires des Planches avant la lettre, 30 francs. On a tiré aussi 25 exemplaires en papier vélin, avec les Planches grand in-4°. vélin, avant la lettre, premières Epreuves; 54 francs.

Tableau Historique et Politique de l'Europe, depuis 1786 jusqu'en 1796, ou l'an 4, où se trouvent l'Histoire des principaux événemens du règne de F. Guillaume II, roi de Prusse, et un Précis des Révolutions de Brabant, de Hollande, de Pologne et de France; par *L. P. Ségur* l'aîné, ex-Ambassadeur, Membre du Corps Législatif. Seconde Edition, *revue et corrigée*, avec cette épigraphe :

> Quid verum atque decens curo et rogo,
> Et omnis in hoc sum. Horat.... Epist...

3 vol. in-8°. avec le portrait de *F. Guillaume II*, gravé par *A. Tardieu*. Prix, 12 francs, brochés.

Politique de tous les Cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI; contenant des Pièces authentiques sur la Correspondance secrète du Comte de *Broglie*. — Un Ouvrage sur la Situation de toutes les Puissances de l'Europe, dirigé par lui et exécuté par *M. Favier*. — Les Doutes sur le Traité de 1756, par le même. — Plusieurs Mémoires du Comte de *Vergennes*, de *M. Turgot*, etc. Manuscrits trouvés

dans le Cabinet de Louis XVI; *seconde Edition*, considérablement augmentée de Notes et de Commentaires, et d'un Mémoire sur le Pacte de Famille; par *L. P. Ségur* l'aîné, ex-Ambassadeur. 3 vol. in-8°. 12 fr. br.; en pap. vélin, 24 francs.

HISTOIRE du Directoire Exécutif de la République Française, depuis son installation jusqu'au dix-huit Brumaire inclusivement; suivie de Pièces Justificatives. 2 vol. in-8°. Prix, 9 francs, brochés.

DES TOMBEAUX, ou *de l'Influence des Institutions funèbres sur les Mœurs*: par *J. Girard*, auteur de *Praxile*. 1 volume in-12. Prix, 1 franc 75 cent.

LE CULTIVATEUR ANGLAIS, *ou* Œuvres choisies d'Agriculture et d'Economie Rurale et Politique, d'*Artur Young*; traduits de l'Anglais, par les CC. *Lamarre*, *Benoist* et *Billecocq*, avec des Notes, par le citoyen *Delalauze*, coopérateur du Cours d'Agriculture de l'abbé *Rozier*: 16 volumes, grand in-8°. avec beaucoup de Planches gravées en taille-douce. 88 francs.

MÉTHODE de préparer et conserver les Animaux de toutes les classes, pour les Cabinets d'Histoire naturelle; par *P. F. Nicolas*, Membre non-résident de l'Institut, ancien Professeur de Chimie, etc. 1 vol. in-8°. avec 10 Planches gravées en taille-douce. 3 francs 60 cent.

LEÇONS d'Histoire prononcées à l'Ecole normale en l'an III; Ouvrage élémentaire contenant des vues neuves sur la nature de l'Histoire, etc. Par *C. F. Volney*, Membre de l'Institut: 1 vol. in-8°. Prix, 3 francs.

VOYAGES d'Antenor en Grèce et en Asie, avec des Notions sur l'Egypte; Manuscrit grec trouvé à Herculanum; traduit par *E. F. Lantier*, avec Figures; *troisième Edition*, revue, corrigée et augmentée par l'Auteur; 5 vol. in-18, avec 5 très-jolies Gravures; 7 francs. L'Edition in-8°. est épuisée.

CONTES en prose et en vers, suivis de Pièces fugitives et du Poëme d'Erminie; par le même Auteur. 3 vol. in-18, sur caractères neufs; Edition soignée, avec 3 jolies Gravures. Prix, 4 francs, brochés.

MÉMOIRE *ou* Considérations sur les Sourds-Muets de naissance, et sur les moyens de donner l'Ouïe et la Parole à ceux qui en sont susceptibles; par *R. U. T. le Bouvyer-Desmortiers*, Membre de la Société libre des

Sciences, Lettres et Arts de Paris; 1 vol. in-8°. sur caractère neuf, avec une Gravure. 2 fr. 50 cent.

NOUVEL Equilibre politique à établir en Europe, *ou* Mes Idées sur les conditions de la Paix continentale à conclure; par le citoyen *Bertolio*, ex-Ambassadeur de la République Française auprès de la République Romaine. Prix, 1 fr. 20 cent.

SECONDE Edition du Voyage dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie, fait dans les années 1792, 1793 et 1794, par lord *Macartney*, Ambassadeur du roi d'Angleterre auprès de l'Empereur de la Chine, etc. Traduit de l'Anglais, avec des Notes, par *J. Castéra*, Auteur de l'*Histoire de Catherine II*. SECONDE EDITION, augmentée d'un volume de texte, et de 32 *nouvelles* Planches; 5 vol. in-8°. avec une Collection de 35 Planches et 4 Cartes, dessinées à Londres, et supérieurement gravées en taille-douce par *J. B. P. Tardieu*. Prix, 28 fr. brochés. En papier vélin, 56 francs.

VOYAGE à Surinam et dans l'intérieur de la Guiane, contenant la Relation de cinq Années de Courses et d'Observations faites dans cette Contrée intéressante et peu connue; avec des Détails curieux sur les Indiens de la Guiane et les Nègres; par le Capitaine *J. G. Stedman;* traduit de l'Anglais par *P. F. Henry:* suivi du Tableau de la Colonie Française de Cayenne, par le Traducteur; 3 vol. in-8°. avec un vol. in-4°. renfermant une Collection de *quarante-quatre* Planches gravées en taille-douce, contenant des Vues, Marines, Cartes géographiques, Plans, Portraits, Costumes, Animaux, Plantes, etc. dessinés sur les lieux par *J. G. Stedman*. Prix, 28 francs, brochés.

VOYAGE du ci-devant duc *du Châtelet* en Portugal, où se trouvent des détails intéressans sur ses Colonies, sur le Tremblement de terre de Lisbonne, sur la Cour et M. *de Pombal;* revu, corrigé sur le Manuscrit, et augmenté de Notes sur la situation actuelle de ce Royaume et de ses Colonies; par *J. Fr. Bourgoing*, ci-devant Ministre plénipotentiaire de la République Française en Espagne, Membre associé de l'Institut National; 2 vol in-8°. avec la *Carte du Portugal* et la *Vue de la baie de Lisbonne*, gravées en taille-douce. 5 francs 50 centimes, brochés.

(Voyez *la suite de ce Catalogue*, T. II, page 459.)

VOYAGE

EN GRÈCE ET EN TURQUIE.

CHAPITRE PREMIER.

COUP-D'ŒIL SUR L'EGYPTE. — L'AUTEUR, DE RETOUR DE LA HAUTE-EGYPTE, S'ARRÊTE PEU A ALEXANDRIE. — COMPARAISON DE L'EGYPTE ET DE LA GRÈCE, DES COPTES ET DES GRECS. — FEMMES GRECQUES. — PARADOXES DE M. DE PAUW. — CHANGEMENT PROCHAIN DE LA SITUATION POLITIQUE DES GRECS. — DANGERS DES RÉVOLUTIONS.

JE venois de passer deux années à parcourir un des pays les plus fameux de l'antiquité, celui dans lequel les arts ont déployé les plus grands efforts, et lutté avec le plus d'avantage contre le temps, celui qu'ils ont couvert, avec une profusion étonnante, de tous les travaux propres à amener et à entretenir la fertilité sur un sol dont les richesses sont

autant une conquête de l'industrie humaine, qu'un bienfait de la nature. L'Egypte, outre l'intérêt et la noble curiosité qu'inspirent les débris encore imposans de son antique magnificence, sera toujours, aux yeux de l'homme instruit, une portion du globe très-importante par l'excellence de son terroir, la salubrité de son climat et sa position géographique.

Et lorsque notre âge sera devenu pour nos neveux un point de l'antiquité, l'histoire présentera, comme un autre sujet d'étonnement et d'admiration, l'entreprise d'un peuple puissant et généreux qui, sous la conduite d'un grand capitaine et d'un homme de génie, a voulu que l'Egypte devînt son nouveau domaine et sa colonie la plus riche et la plus florissante : plan vaste et hardi, tour-à-tour objet de louanges et de blâme, auquel il ne manqua, pour en assurer le succès, que des circonstances plus heureuses, et peut-être quelques combinaisons préliminaires, mais dont le but étoit un accroissement certain et incalculable du commerce et des ressources de la France [1].

[1] J'ai développé les nombreux avantages, résultat nécessaire de la possession paisible de l'Egypte, dans

De retour de la Haute-Egypte, je me trouvois, pour la troisième fois, à Alexandrie. L'extrême circonspection que les Européens y étoient forcés d'apporter dans toutes leurs démarches, ne me promettoit plus guère de nouvelles recherches. Aussi je songeai bientôt à quitter une enceinte de sables et de ruines, habitation aride de l'ignorance et de la barbarie, que les commerçans d'Europe n'occupoient qu'en proie à des inquiétudes continuelles, et exposés à de fréquens dangers, comme leurs vaisseaux l'étoient aux naufrages, dans le seul mauvais port qui leur fût ouvert. Je m'étois dépouillé des longs et amples vêtemens en usage dans l'Orient, et que j'avois portés dans le cours de mon voyage en Egypte; j'avois repris l'uniforme français, sous lequel je me trouvai d'abord fort gêné. Je fus long-temps à regretter un costume moins léger, à la vérité, mais, à coup-sûr, plus noble et plus décent, et en même temps plus propre à conserver la santé, parce que ne comprimant aucune partie du corps, il laisse une pleine liberté à ses mouvemens et à ses inflexions, comme à la cir-

le Voyage de cette contrée, que j'ai publié l'an dernier, et qui se trouve chez le même Libraire que celui-ci.

culation du sang et des humeurs, et qu'il entretient la souplesse et la force des muscles et des nerfs.

Mon voyage, à strictement parler, se terminoit à Alexandrie. Parti de France le 26 avril 1777, avec la frégate de guerre l'*Attalante*, chargée de visiter toutes les échelles du Levant et de Barbarie, je devois suivre la même destination; mais des instructions ultérieures changèrent cette destination, et me firent quitter le vaisseau à Alexandrie, pour voyager en Egypte; en sorte que mes nouvelles instructions ne s'étendant pas au-delà de ce voyage, je pouvois, après l'avoir accompli, repasser dans ma patrie. Ce fut d'abord mon projet; mais j'avois devant moi des contrées célèbres, que les sciences honorèrent, que les arts embellirent, qui virent naître dans leur sein une foule de héros et de grands hommes, et dont l'histoire fournit la partie la plus intéressante de notre étude, de même que leurs chef-d'œuvres sont encore l'admiration et l'exemple de ceux qui ont conservé l'amour du vrai beau. La mer de Grèce vient déployer ses flots, dont une immensité d'îles retarde et contrarie le développement, sur les plages inclinées de l'Egypte: un assez court

espace sépare les deux pays, dont l'antiquité se glorifie ; et après avoir visité celui qui passe pour le berceau des sciences et des arts, et dans lequel les Grecs puisèrent une partie de leurs connoissances, je résolus de voir aussi le pays que l'on peut appeler le berceau des grâces et du bon goût. Un climat brûlant n'y dessèche pas, comme en Egypte, un sol qui cesse de produire, dès qu'une active industrie cesse de l'imbiber et de le couvrir d'une abondante humidité. L'on n'y voit pas de ces vastes plaines sablonneuses et arides, de ces rocs nuds et échauffés, abandonnés par la nature, et que l'homme ne franchit qu'avec beaucoup de peines et de dangers. Cette effrayante nudité par laquelle l'Egypte habitable sera toujours circonscrite et resserrée, ne dépare point la terre de la Grèce. La température y est douce ; des forêts y couvrent les montagnes, des pluies y rafraîchissent l'atmosphère, des eaux nombreuses arrosent les vallées, et le terrain peut s'y prêter à plusieurs genres de culture.

Si de la comparaison de l'état physique des deux contrées on passe à celle des hommes qui y vivent, l'on ne trouvera de ressemblance

que dans le despotisme sous lequel ils étoient également asservis. Le Copte ou le naturel de l'Egypte, dont le caractère se ressent de la sécheresse et de l'âpreté du climat; est court et pesant; sa tête est grosse, mais vide; sa figure est large et applatie; son teint est jaune et rembruni, et sa physionomie est ignoble. Il a le caractère sombre et mélancolique; sa perfidie est d'autant plus dangereuse qu'elle est, pour ainsi dire, plus concentrée; sans goût pour les arts, aucun élan de la curiosité ne le porte vers l'instruction; sédentaire parce qu'il n'a aucune vivacité dans l'esprit, il ne cherche pas à connoître ce qui l'entoure; paresseux et mal-propre, grossier et ignorant, dur et superstitieux, il ne lui reste plus aucun souvenir, ni aucune trace de la grandeur de ses ancêtres.

Quelle différence entre ce peuple entièrement abâtardi, et celui qui habite encore les belles contrées de la Grèce! Sous un ciel pur, dans une atmosphère saine, tempérée et imprégnée des émanations les plus suaves, sur un sol que la nature pare de fleurs et tapisse de la verdure d'un printemps éternel, ou qui peut s'enrichir de récoltes de toute espèce, et de fruits délicieux, l'on ne doit s'attendre

à rencontrer parmi les hommes, que l'aménité des mœurs et la douceur du caractère. Je parle des hommes dont les générations s'y succèdent sans interruption ; car l'usurpateur ignorant et farouche peut souiller de sa stupide férocité le climat le plus heureux, la terre la plus riante ; et il faut des siècles pour que leur influence tempère d'une manière sensible la rudesse de ses inclinations.

L'homme de ces charmantes parties de la Grèce est d'une belle stature ; il porte la tête haute, le corps droit, et plutôt penché en arrière qu'en devant ; il a de la noblesse dans le maintien, de l'aisance dans les manières, de la légèreté dans la démarche ; ses yeux sont pleins de vivacité ; sa physionomie est ouverte, et son abord agréable et prévenant ; il est propre et élégant dans ses vêtemens ; il a le goût de la parure, comme de tout ce qui est beau ; actif, industrieux, entreprenant même, il est susceptible d'exécuter de grandes choses ; il parle avec aisance, il s'exprime avec chaleur ; il connoît le langage des passions, et il étonne encore par son éloquence naturelle ; il aime les arts, sans oser les cultiver, sous le joug d'airain qui pèse sur sa tête ; adroit et rusé dans le commerce, il n'y apporte pas

toujours cette franchise qui en fait la base principale; et si l'on retrouve encore dans le Grec moderne beaucoup des belles qualités qui honorent l'histoire du Grec ancien, l'on ne peut disconvenir que la superstition, fille de l'ignorance et de la servitude, n'en ternisse beaucoup l'éclat, et l'on reconnoît aussi dans son caractère cette inconstance, cette souplesse, cette foi légère, enfin cet esprit artificieux qui approche de la perfidie, et dont les Grecs de l'antiquité ont été accusés [1].

Mais cette oblicité de caractère ne s'étend pas heureusement, ou du moins elle est très-affoiblie chez les femmes des mêmes contrées. Les Grecques se font distinguer en général par une taille noble et aisée, et par un port majestueux. Leurs traits que la beauté dessine, réfléchissent les affections vives et profondes de la sensibilité; le calme de leur visage est celui de la dignité, sans en avoir la froideur ni le sérieux; elles sont aimables sans prétention, décentes sans morgue, charmantes sans afféterie. Si à ces qualités brillantes l'on joint l'élévation dans les idées,

[1] Tout le monde connoît ce fameux vers qui peint si bien le caractère des Grecs :

Timeo Danaos, ac dona ferentes.

la chaleur dans l'expression, ces élans de la simple et naïve éloquence qui enchante et entraîne, un entier dévouement aux personnes chéries, l'exactitude et la fidélité dans les devoirs, l'on aura quelqu'idée de ces êtres privilégiés, dont la nature, dans sa munificence, a décoré la terre, et qui ne sont pas rares dans la Grèce. C'est là que le génie des artistes de l'antiquité auroit encore le choix de plus d'un modèle. Le mien est dans mon cœur; et si l'esquisse que j'en trace est loin encore de la réalité, si les traits de feu qui sillonnent mon ame semblent s'éteindre sur mon tableau, c'est aux regrets, à l'affliction, à l'inquiétude, à l'espoir, aux différentes sensations qui se confondent et se combattent en moi, qu'il faut s'en prendre, plutôt qu'à la foiblesse de mes crayons. O pensées tour-à-tour délicieuses et déchirantes! O souvenirs chers et douloureux!........ Mais quittons une plume brûlante de sentimens, elle auroit peine à trouver grâce aux yeux de quiconque a l'ame desséchée; et malheureusement notre âge n'a offert que trop de preuves d'une triste et dure insensibilité.

Ce que je viens de dire au sujet des Grecs modernes, est tout-à-fait opposé à ce que

M. de Pauw en a écrit dans ses *Recherches Philosophiques sur les Grecs*. Il seroit difficile qu'une pareille opposition de sentiment ne se rencontrât pas entre l'observateur qui rapporte ce qu'il a vu, et le savant qui, du fond de son cabinet, prétend mieux observer ce qu'il ne voit pas. Guidé par la manie peu *philosophique* de rejeter les faits qui seroient en contradiction avec le système qu'il s'est fait, M. de Pauw ne reconnoît que ceux dont il peut s'appuyer, en les accompagnant d'argumens spécieux, à la vérité, mais qui laissent apercevoir le travail qu'ils ont coûté, plutôt que l'art avec lequel ils ont été formés.

Après avoir écarté tout ce qui n'est pas favorable à son opinion, après avoir versé la critique la plus amère sur des auteurs estimables, M. de Pauw ouvre une libre carrière à son imagination, et, par des témoignages suspects et des assertions hasardées, mais présentées comme des vérités incontestables, il s'efforce de détruire toutes les idées reçues et les observations les moins douteuses. A l'entendre, on ne peut trouver des expressions pour dépeindre l'avilissement où les Grecs sont tombés de nos jours, et où ils sont tombés par leur propre faute. » Ce peuple,

» dit-il, rentré en enfance, n'est plus qu'un
» vil fardeau de la terre, et l'opprobre de ses
» aïeux, dont il foule aux pieds les tombeaux
» sans même les connoître ». L'on ne peut être plus dur, ni en même-temps plus injuste. Les femmes ont aussi leur part dans ces exagérations de la mauvaise humeur et de l'esprit de système. S'il faut en croire le même écrivain, l'on chercheroit en vain la beauté dans la Grèce, où du reste, suivant lui, elle n'a brillé autrefois que très-rarement. « A présent,
» ajoute-t-il, l'on n'y trouveroit en général que
» des femmes absolument inférieures à celles
» du nord de l'Europe, soit pour la régularité
» des traits, soit pour la vivacité du teint et
» l'élégance de la taille; et dans quelques-unes
» des contrées de la Grèce en particulier, l'on
» n'y verroit que des femmes qui semblent
» être disgraciées de la nature ». Ce sont-là de ces opinions erronées qu'il n'est point rare de rencontrer dans les ouvrages de M. de Pauw; et ces outrages contre un peuple envers lequel on a contracté l'habitude de l'intérêt, ces sortes de blasphèmes contre la beauté, sont autant de taches qui dépareroient les recherches les plus philosophiques.

Ce peuple aimable et intéressant de la Grèce

est courbé sous le joug très-pesant du farouche et orgueilleux musulman ; son esclavage, de même que celui des descendans des anciens Egyptiens, est ancien et absolu. Les Coptes vivoient dans la stupeur, dans l'abrutissement d'une condition avilie. Jamais ils n'eussent songé à briser leurs chaînes, si les Français ne se fussent chargés de les en délivrer ; et les Grecs, quoiqu'avec plus d'énergie et de moyens, ne secoueront jamais eux-mêmes des fers qui leur sont néanmoins odieux. Si un génie entreprenant, ami de la gloire et de sa patrie, s'élevoit au milieu d'eux, et leur offroit de les conduire à la conquête de la liberté, il auroit peine à s'entourer de nombreux partisans. Réduit au simple rôle de chef de quelques révoltés, il auroit à combattre ses propres compatriotes, et il finiroit par tomber victime de la trahison de quelques-uns d'entr'eux ; tant un long esclavage émousse l'énergie, corrompt les qualités de l'ame ; et ne laisse d'action qu'aux vices de la foiblesse et de l'avilissement !

Mais si des forces étrangères et assez imposantes pour bannir des craintes qui, dans les ames foibles, sont inséparables de l'incertitude du succès, se montroient, non pas

avec des projets d'envahissement, mais comme libératrices de la Grèce, le soulèvement contre la tyrannie deviendroit général, l'activité nationale déploieroit tous ses ressorts, des cohortes de courageux combattans se formeroient de toutes parts, des marins intelligens et agiles couvriroient la mer de bâtimens légers, qui porteroient avec rapidité des secours et des forces sur tous les points des îles et des côtes ; tous concourroient à des succès qui deviendroient ceux de la nation entière ; tous seconderoient et béniroient leurs libérateurs. Les temps où l'un des plus beaux pays du globe, celui qui est le plus riche en souvenirs précieux, sera arraché au despotisme ottoman, ne sont peut-être pas éloignés. L'existence de ce vaste et monstrueux empire des Turcs ne peut plus avoir une longue durée ; ses parties incohérentes s'ébranlent et sont prêtes à se dissoudre ; de toutes parts la rebellion agite ses étendarts ; l'autorité du chef de l'empire, méconnue et insultée au dehors, ne s'étend guères au-delà des murs de Constantinople ; une domination fondée sur l'ignorance ne peut soutenir le contact des lumières ; elle s'anéantira avec la superstitieuse barbarie à

qui elle dut son origine ; et la plus dure et la plus imprévoyante tyrannie ne laissera plus d'autres traces que celle dont la vie de tous les tyrans est suivie, l'exécration de la postérité [1].

Je viens de parler de révolution, et ce n'est qu'en tremblant que ma plume a tracé ce mot terrible. Certes, il n'y a que l'excès de la servitude sous lequel un peuple est opprimé, qui puisse, à l'avenir, justifier l'idée de renverser son gouvernement. Qui oseroit, en effet, conseiller encore ces bouleversemens politiques, mille fois plus ef-

[1] Je suis encore ici en contradiction manifeste avec M. de Pauw. Il blâme l'élégant auteur du *Voyage pittoresque de la Grèce*, d'avoir provoqué d'autres nations à l'affranchissement de la nation grecque ; d'avoir buriné sur le frontispice de son livre, ce signal de la vengeance contre les tyrans, *exodiare aliquis*. Il impute à M. de Choiseul - Gouffier les plus grands paradoxes ; et s'appuyant du témoignage de quelques moines grecs qui, ne rêvant que théologie, lui ont assuré que si leurs compatriotes retournoient à la liberté, le premier usage qu'ils en feroient consisteroit à entreprendre une guerre de religion, il assure que l'idée de délivrance, impolitique à ses yeux, ne peut entrer que dans la tête de ceux qui ne connoissent pas la densité des ténèbres dont l'esprit des Grecs modernes est enveloppé. Voyez les *Recherches philosophiques sur les Grecs*.

frayans

frayans et plus désastreux que ceux dont la nature épouvante quelquefois les humains ? Qui oseroit, sans les motifs les plus puissans, exposer une nation naturellement agitée et turbulente, aux secousses, aux déchiremens, aux maux inséparables de ces grandes innovations dans le corps social ? Là, du moins, rien ne seroit à regretter, pas même l'apparence de repos qui y règne, et qui, dans le vrai, n'est que l'abattement du malheur et le sommeil de l'esclavage. Là, aucune violation de la foi publique, aucune infraction aux engagemens les plus sacrés, ne plongeroit dans la misère et le désespoir une foule de malheureux, dont les plaintes et les cris n'ont servi ailleurs qu'à enhardir d'impudens spoliateurs. Là, où la propriété n'est souvent qu'un droit aux exactions, où le commerce, l'agriculture, l'industrie ne sont que des titres qui exposent aux excès et aux persécutions, la propriété et les arts ne peuvent que s'affermir et s'étendre en repoussant des barbares qui en sont le fléau ; tandis que dans les contrées les mieux policées de l'Europe, devenues la proie d'une horde d'ineptes ambitieux, tout a été renversé, confondu, dévoré.

CHAPITRE II.

ÉTAT FLORISSANT DU COMMERCE FRANÇAIS AU LEVANT, PENDANT LA GUERRE DE 1778. — SA RUINE TOTALE, QUI A ENTRAINÉ CELLE DE MARSEILLE. — CAUSES DE CES MALHEURS. — RÉFLEXIONS A CE SUJET. — ORDRE DU ROI ET FIRMAN DU GRAND-SEIGNEUR REMIS A l'AUTEUR. — L'AUTORITÉ DE LA PORTE NULLE EN EGYPTE. — ECRITURE DES TURCS; BUREAUX DE LEURS MINISTRES; MANIÈRE DONT LES AFFAIRES S'Y TRAITENT; LEURS ECRIVAINS; LEUR PAPIER. — TRADUCTION DU FIRMAN. — DÉPART D'ALEXANDRIE. — CAILLES. — OISEAUX.

LA guerre, ministre de mort et de désolation, s'étoit allumée en Europe pendant mon voyage en Afrique. Des gouvernemens rivaux avoient armé l'un contre l'autre deux peuples faits pour s'estimer. La rupture entre la France et l'Angleterre avoit précédé de quelques mois mon retour à Alexandrie; mais aucune hostilité ne s'exerçoit dans les

mers du Levant : les François y continuoient leur commerce comme au sein de la paix. Une seule frégate de Toulon suffisoit pour y conduire en sûreté un convoi de soixante ou de quatre-vingts voiles, et pour les protéger contre les attaques de quelques corsaires ennemis, se hasardant à peine à établir leurs croisières près des côtes de l'Italie, dans les parages de la Corse et de la Sardaigne ou dans le canal de Malte, mais n'osant presque jamais s'engager dans la mer qui baigne les côtes et les îles de la Turquie. De nombreux navires, partis des ports de la Provence, et destinés à vivre pendant trois années aux dépens des Turcs, dont ils chargeoient les marchandises et rapportoient l'argent, en même temps qu'ils formoient une multitude de matelots, n'avoient point ralenti leur actif et utile cabotage. Enfin, si la fureur de s'entre-détruire se développoit sur quelques points de l'Océan, le sang des hommes ne rougissoit pas les eaux de la partie la plus orientale de la Méditerranée; et le pavillon françois y flottoit comme dans son propre domaine.

Quels changemens malheureux sont venus interrompre le cours d'un commerce si pros-

père? Quelle funeste influence a converti une situation si florissante et que sa durée sembloit rendre inaltérable, en une suite d'humiliations, en la ruine entière du commerce du Levant? Par quelle fatalité une nation, ancienne et fidelle amie de la France, qui ne cessoit de l'entourer de confiance, de priviléges, de prérogatives, s'est-elle montrée tout-à-coup dans les rangs de ses ennemis? Ses ports, où les François jouissoient d'une prépondérance presqu'exclusive, leur sont fermés; la *caravanne*[1] est anéantie, et le pavillon national est méconnu dans des mers dont il avoit l'empire.

Et toi, dont l'origine remonte aux beaux siècles de la Grèce, brillante colonie des Phocéens, à qui les Gaules durent la connoissance des beaux-arts; toi, qui, par tes écoles et l'urbanité de tes habitans, fus longtemps la rivale d'Athènes; toi, qui donnas le jour au plus ancien des voyageurs connus, à Pithéas, littérateur et astronome célèbre,

[1] L'on appeloit ainsi le cabotage que les navires français faisoient dans les mers du Levant, aux dépens des Turcs, et qui étoient une source de richesses pour le commerce et de prospérité pour la marine. Ces mêmes bâtimens se nommoient *navires caravaneurs*.

qui porta vers le Nord son goût pour l'observation avant le siècle d'Alexandre[1]; toi, que de grands-hommes et de grands mouvemens illustrèrent; toi, enfin, que le commerce le plus florissant rendoit naguères la reine de la Méditerranée, Marseille! qu'est devenu ton éclat? tes richesses, ton industrieuse activité, ta splendeur, tout a disparu; aux paisibles spéculations commerciales, aux utiles opérations des échanges ont succédé le choc bruyant des passions, les fureurs de la discorde, les brandons de la guerre civile; tes établissemens, tes ateliers sont délaissés ou anéantis, et leur ruine a entraîné celle des manufactures du Languedoc, qui fournissoient les draps à la consommation des Orientaux; tes vaisseaux innombrables, dont la Méditerranée étoit couverte, sans mâts et sans agrès, et pressés dans un port à demi-comblé, dépérissent dans l'inaction; tes quais, autrefois si vivans, si tumultueux par les continuels transports des richesses des deux mondes, sont déserts; l'herbe tapisse le pavé de tes rues, dans lesquelles on voyoit une foule d'hommes occupés et laborieux; la désolation règne dans tes murs,

[1] C'est-à-dire, avant l'an 327.

teints encore du sang de plusieurs de tes habitans ; et des veuves éplorées, des enfans au désespoir rappellent en vain, par leurs soupirs et leurs sanglots, des époux, des parens tombés sous la hache des bourreaux ou sous le fer des assassins.

La source de tant de pertes et de calamités dérive de la désorganisation générale qui a amené en France, dans un temps très-court, la dissolution du corps social, et converti le plus bel empire de l'univers en un théâtre sanglant de désordres, de misère et de confusion. Puisqu'il s'est trouvé des hommes assez pervers, assez audacieux pour amonceler les ruines sur un sol où tout annonçoit la prospérité, l'ordre et la splendeur ; et pour remplacer les scènes les plus magnifiques et les plus agréables par les images les plus terribles et les plus affligeantes, pourquoi n'auroit-on pas le courage de leur reprocher leurs crimes? Hommes à jamais détestables, qui n'aviez que la fureur et les transports de l'ambition sans en avoir le génie; qui n'avez pas rougi de vous charger d'un pouvoir, je ne dirai pas trop au-dessus de vos forces, vous n'aviez que celles de l'impudence, mais qui, vous le saviez bien,

ne devoit être en vos mains que le pouvoir de faire le mal; quel compte rendrez-vous de l'état florissant dans lequel vous avez trouvé la France, et de la situation vraiment déplorable où vous l'avez laissée? Qu'avez-vous fait en particulier de ces richesses, de ces nombreux avantages que nous retirions de notre commerce du Levant? Sous votre affreuse domination les calamités seules ont prospéré; tout ce qui étoit bon, honnête ou utile, a été englouti. La politique des gouvernemens peut changer, et ne change en effet que trop souvent; mais les idées morales sont immuables et éternelles; c'est leur oubli, ou plutôt leur absence de votre ame qui vous a fait rouler si rapidement dans un abîme de crimes, et d'erreurs, d'où, par un débordement impétueux et impur, vous inondiez la France et les pays voisins, de violations des principes et des droits les plus saints, d'excès contre l'humanité, de fausses combinaisons, d'entreprises inconsidérées, de rapines, d'attentats et de désordres. Votre tyrannie, la plus lourde qui ait jamais pesé sur les humains, et en même-temps la plus outrageante, parce que vous l'aviez établie sur une apparence dérisoire de liberté, avoit

enchaîné les élans les plus généreux; et la torpeur universelle avoit privé le génie de tout essor et la vertu de toute énergie. Que de temps il faudra pour réparer vos forfaits! et nous ne serons pas même vengés par les remords; vous n'en êtes pas susceptibles.

Un état aussi déplorable seroit désespérant peut-être dans tout autre pays que la France; mais au tableau de ses malheurs, qu'il faut s'efforcer d'oublier, faisons succéder la peinture consolante de ses ressources; elles sont immenses, et elles se multiplieront encore à l'ombre de l'olivier fécondant de la paix. La paix! puisse ce nom sacré se trouver dans toutes les bouches comme dans tous les cœurs! Fille du ciel, la prospérité, les vertus, la joie pure, l'industrieuse activité, tous les biens l'accompagnent; puisse-t-elle, resplendissante de ce cortége de félicité, répandre ses bienfaits et ses largesses sur la terre désolée, que le sang des hommes n'a que trop long-temps arrosée! Alors, n'en doutons pas, sous un gouvernement sage et éclairé, fort, mais juste, notre patrie sortant de son long abattement, aura bientôt reconquis ses brillans et anciens avantages; l'on verra toutes les parties de l'économie

publique s'améliorer, et le commerce du Levant, plus florissant que jamais, viendra de nouveau verser ses trésors sur nos belles contrées du Midi.

Les facilités dont j'avois joui dans mon voyage en Egypte, étoient à-peu-près les mêmes pour le nouveau voyage que j'entreprenois. En effet, quoique la mission spéciale dont j'avois été chargé fût, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre précédent, à-peu-près remplie à ma sortie de l'Egypte, j'étois encore porteur d'un ordre du roi qui m'autorisoit à prolonger mon voyage et à étendre mes recherches et mes observations dans toutes les contrées où je les croirois susceptibles de quelqu'intérêt; et il étoit enjoint à tous les gouverneurs, intendans et autres employés du gouvernement en pays étrangers, de me protéger et de m'aider de leurs moyens et de leur crédit; de sorte que je ne cessois pas d'être considéré comme un envoyé du gouvernement français, voyageant par les ordres du roi.

D'un autre côté, l'ambassadeur de France à Constantinople avoit été chargé par notre ministère de me procurer un ordre du Grand-seigneur qui m'autorisât à parcourir ses vastes

domaines. Ce *firman*, c'est ainsi que se nomment les ordonnances de la Porte, m'étoit parvenu au Caire ; et certes il y eût été une très-mauvaise recommandation. Les beys s'étoient, ou peu s'en falloit, rendus indépendans de l'empereur turc. Le pacha qu'il y entretenoit n'étoit plus qu'un simulacre d'autorité que les chefs des mameloucks faisoient disparoître ou changer à leur gré. Le brave et audacieux Mourad régnoit déjà au Caire en maître absolu ; la volonté de ce tyran farouche y étoit la seule loi, et l'officier que le sultan y envoyoit, sous le titre dérisoire de gouverneur, y vivoit sans pouvoir comme sans crédit, et n'avoit d'autre ressource pour se maintenir quelque temps dans un état aussi précaire, que celles des ames étroites et basses, de fomenter les dissentions entre les beys, et de charger la discorde d'une tâche dont il n'auroit osé se charger lui-même, c'est-à-dire, d'arrêter le cours d'une ambition violente et usurpatrice.

Les Turcs étoient méprisés à la cour de ces étrangers, qui, de la condition d'esclaves, passoient au gouvernement absolu de l'Egypte ; moins vifs dans leurs mouvemens, plus graves dans leur démarche, moins ha-

biles à manier un cheval, ils étoient un objet de plaisanterie et de risée aux yeux des jeunes et lestes mameloucks, dont les maisons des princes naguères leurs égaux, et depuis leurs maîtres, étoient composées. Aussi ces mêmes despotes n'avoient-ils aucune considération pour l'empereur de Turquie, qu'ils regardoient plutôt comme un ennemi importun par un reste de prétentions, que comme leur souverain. Se prévaloir près de Mourad-bey de quelques pièces émanées du gouvernement de Constantinople, c'eût été mettre en doute sa puissance, allumer son indignation et sa colère, et s'exposer aux brusques atteintes de son emportement [1].

Ce fut donc, de ma part, un acte de prudence nécessaire de tenir secret l'acte qui m'assuroit de la protection du Grand-seigneur; il n'auroit pas manqué de m'occasionner du

[1] Dans mon Ouvrage sur l'Egypte, j'ai tracé le portrait de Mourad, le seul bey qui ait su conserver aussi long-temps son autorité; tyran sans instruction et sans frein, mais devenu célèbre par l'honneur qu'il a eu de combattre les Français, et auquel on ne peut contester beaucoup de bravoure, des talens militaires, quelques qualités de l'ame, qui en désignent l'élévation, telle qu'une grande libéralité, avec laquelle il est parvenu à s'attacher et à conserver de nombreux partisans.

désagrément et de me valoir quelqu'avanie [1].
J'obtins de Mourad-bey lui-même des recommandations plus sûres et plus convenables.

Mais si ce firman m'avoit été inutile en Egypte, il me devenoit d'un grand secours dans le nouveau voyage que je me proposois d'entreprendre. Quoiqu'il n'y fût question que des *terres et des mers de l'Egypte*, ce signe de protection ne m'en fut pas moins avantageux en Turquie; il me valut des égards et des facilités de la part des gouverneurs et des commandans particuliers. Je ne le déroulai jamais en vain : à sa vue, l'orgueilleux pacha, le farouche aga, et tous ces tyrans subalternes qui déchirent plutôt qu'ils ne régissent l'empire ottoman, devenoient traitables et obligeans ; ils le portoient au front en signe de respect, et je ne manquois guères d'en obtenir ce que je désirois. Aux yeux de la multitude je paroissois un personnage important, puisque son souverain daignoit s'occuper de moi; et en m'épargnant des désagrémens et des embarras que je n'eusse

[1] L'on sait qu'en style de commerce du Levant, l'avanie est une exaction envers les Européens, de la part des hommes puissans, et presque toujours sous les prétextes les plus frivoles.

pas évité sans cette sorte de talisman du despotisme, elle me reconnoissoit des droits à sa considération et à ses ménagemens.

Quoique les langues orientales commencent à faire quelques progrès parmi nous, et que beaucoup de personnes connoissent l'écriture turque, j'ai pensé qu'en général l'on verroit ici avec plaisir la forme des ordonnances rendues par le gouvernement ottoman, et j'ai fait graver mon firman. (*Voyez Planche II.*) Les Turcs, comme l'on sait, de même que les Arabes, écrivent de la droite à la gauche; ils distinguent dix sortes de caractères en usage dans l'écriture; et ils appellent *divouani* ceux que l'on emploie pour les pièces officielles du divan.

L'on écrit peu en Turquie. Les bureaux des ministres n'y sont point remplis d'une foule de commis se distribuant mutuellement la gêne et les distractions, ni encombrés par des masses de papiers amoncelés, que personne ne lit. Les affaires y sont traitées avec la plus grande simplicité; la correspondance avec les hommes en place y est rare, et, à l'exception des amplifications amphatiques de l'étiquette orientale, elle est dégagée d'une inutile et pesante prolixité. Lorsqu'on a quelque chose à demander aux grands, on aime

mieux leur parler que leur écrire, parce qu'ils écoutent et qu'ils répondent autrement que par des phrases insignifiantes et bannales, qui, étant adressées à tout le monde, ne conviennent à personne, et montrent autant la fatigue et quelquefois l'insouciance de celui qui les prononce, que la sottise de celui qui y croit; parce qu'enfin ces mêmes hommes puissans, se trouvant à l'abri des importunités et des sollicitations, sont d'un abord facile.

D'un autre côté, dans des pays où la presque généralité des habitans ne se mêle ni ne se soucie de se mêler des affaires publiques, l'ambition est circonscrite par un cercle très-étroit, et concentrée entre très-peu de personnes. Aussi les demandes d'emplois sont-elles très-rares; et, à l'exception de quelques placets présentés dans la vue d'obtenir la réparation d'exactions ou d'injustices trop ordinaires aux délégués de la Porte, l'on ne voit point arriver dans ses bureaux cette prodigieuse quantité de mémoires, de pétitions, de réclamations qu'une ambitieuse et remuante intrigue multiplie si légèrement et si inutilement parmi nous, et qui, pour l'ordinaire, ne sont propres qu'à faire perdre du temps à ceux qui les font, comme à ceux qui y répondent.

Les écrivains orientaux ne se placent point non plus près d'une table. Ils sont assis sur des carreaux, les jambes croisées et repliées sous leurs vêtemens. Ils écrivent sur leurs genoux, et ils ont presque toujours la longue pipe à la bouche. Le papier qu'ils emploient vient d'Europe; mais on le lisse et on le glace en Turquie, afin que la plume de roseau, dont on fait usage, glisse avec plus de facilité. Mon firman est écrit sur une grande feuille de ce papier glacé; elle a vingt-neuf pouces de hauteur, sur vingt de largeur. En tête est le chiffre du sultan Abdoul Achmet; au bas la signature du reis-effendi, ou du ministre des affaires étrangères; et sur les replis, différens *visa* nécessaires à l'authenticité des pièces de ce genre. Je donne en note la traduction de celle-ci; je la dois à Jaubert, jeune et savant professeur de langues orientales à Paris. Il faut observer que, dans la crainte d'offusquer les Turcs, toujours inquiets sur les desseins des voyageurs qui parcourent leur pays, l'on m'a présenté au divan comme un commerçant. C'est ainsi qu'en Egypte la protection des beys du Caire et des princes arabes m'étoit accordée comme à un médecin; et cette égide imaginaire, fondée

sur la grossière crédulité d'hommes barbares, autant que sur leur désir de prolonger leur propre existence, me servit beaucoup, et me préserva d'une foule d'embarras et de périls [1].

[1] TRADUCTION DU FIRMAN.

(*Ici est le chiffre du Sultan.*)

Très-juste, très-noble, très-grand, très-glorieux, très-respectable gouverneur qui sait régler les affaires de ce monde les plus importantes, avec intelligence et discernement, et dont la haute sollicitude s'étend avec sagesse et bénignité sur les pauvres de l'état; colonne du glorieux empire, illustre gouverneur de l'Egypte, notre fortuné visir Mahammed pacha: que Dieu augmente sa gloire.

Le plus juste des qâdhy de l'Islamisme, trésor de vertus et de vérités, profondément instruit des loix et de la religion, héritier de la science des prophêtes et des apôtres, spécialement comblé des faveurs du très-haut, docte qâdhy du Caire en Egypte, que Dieu augmente ses vertus.

Heureux successeurs des qâdhy et des princes, mines abondantes de noblesse et de vertus, qui régissez en notre nom fortuné, l'empire des terres et des mers d'Egypte, que Dieu augmente leurs mérites.

Lieutenans, chefs de troupes, janissaires et autres commandans, que Dieu augmente leur puissance et les élève en dignité.

Lorsque ce noble firman vous sera parvenu, sachez que:

L'ambassadeur et les consuls du roi de France, notre puissant ami, l'appui des grands de ce monde, le

La

La mer du Levant étant, comme je l'ai dit, absolument libre, malgré la guerre entre les principales puissances maritimes de l'Europe, je n'avois à prendre aucune précaution dans

modèle des princes chrétiens (que sa fin soit heureuse), nous ayant fait représenter qu'il conviendroit d'accorder aux négocians qui désirent voyager dans les états (bien gardés) de notre glorieux empire, des ordres suprêmes pour qu'ils y soient traités avec sureté et protection, conformément aux traités.

Et un Français, nommé Sonnini, qui a le dessein de se rendre au Caire en Egypte, nous ayant fait connoître qu'il nous supplie de faire expédier un ordre émané de notre sublime Porte à tous ceux qui exercent notre autorité sur les terres ou sur les mers d'Egypte, afin qu'il puisse y résider ou y voyager librement sans crainte ni empêchement quelconque.

Et ayant égard à ce que, conformément à nos intentions et à nos recommandations expresses, il soit protégé par nos ordres souverains, revêtus de notre noble cachet,

Nous ordonnons que :

Lorsque cet ordre, émané de notre sublime Porte, vous sera parvenu, le susdit Français puisse librement voyager sur les terres et les mers ci-dessus désignées, dépendantes de notre glorieux empire; qu'il puisse à volonté y entrer, en sortir ou y résider, en se conformant en tout à nos ordres souverains, et qu'il lui soit par-tout accordé aide, secours et protection.

Et pour que le contenu de ces ordres ne vous laisse

la courte navigation que j'allois entreprendre; et comme je n'avois d'ailleurs d'autre but que de visiter quelques contrées de la Grèce et de la Turquie, peu m'importoit de commencer mes excursions par un endroit plutôt que par un autre. Je profitai donc du premier vaisseau qui appareilla du port d'Alexandrie; et, après m'être séparé de mes compagnons de voyage en Egypte, je m'embarquai sur une polacre provençale[1], bâti-

aucun doute, nous les avons revêtus de notre noble et éminente signature, à laquelle vous aurez foi; nous vous le recommandons. Sachez-le ainsi.

Donné dans les premiers jours de sefier, l'an de l'hégire 1192. (Février 1788 v. st.)

A CONSTANTINOPLE la bien gardée.

(*Traduit par le citoyen* JAUBERT, *professeur de turc à l'école spéciale de langues orientales, près la Bibliothèque nationale, cinquième interprète du gouvernement.*)

[1] La polacre est un petit bâtiment à trois mâts qui sont à *pible*, c'est-à-dire d'une seule pièce, sans hunes ni barres de perroquets; de sorte que les perroquets et les huniers s'amènent sur la vergue basse: c'est ce que l'on appelle *amener en paquets*. Cette construction est avantageuse, en ce que, dans une surprise de vent, les voiles peuvent s'amener toutes ensemble; mais aussi elle ne convient qu'à des bâtimens peu considérables, les mâts d'un gros vaisseau ne pouvant avoir

ment *caravaneur*, chargé de productions de l'Égypte et de l'Arabie, pour le compte de quelques marchands turcs de l'île de Candie.

Nous mîmes à la voile le 17 octobre 1778, à sept heures du matin, par une jolie brise de l'est; elle nous fit bientôt perdre de vue les monticules et la fameuse colonne qui servent de reconnoissance à l'attérage d'Alexandrie.

La guerre causoit si peu d'inquiétude dans ces parages, que la polacre sur laquelle je me trouvois, ne portoit aucune pièce d'artillerie; et qu'à l'exception de mes armes, il n'y en avoit pas une seule à bord.

Dans le petit nombre de provisions que j'avois embarquées, la plus abondante consistoit en cailles, prises en vie aux environs d'Alexandrie. La quantité extraordinaire de ces oiseaux qui arrivent en automne sur les côtes d'Égypte, en fait à cette époque l'un des mets les plus communs. Lorsqu'on a vu

assez de force s'ils n'étoient formés que d'un seul arbre. Les polacres sont fort en usage dans la navigation de la mer Méditerranée, où les bâtimens légers et tirant peu d'eau sont plus nécessaires qu'ailleurs, et où ils ont fréquemment à éprouver de courtes, mais de brusques et pesantes bourrasques.

dans nos champs les cailles aux ailes et à la queue courtes, au corps arrondi et peu propre à fendre l'air, lorsqu'on les a vues, dis-je, s'élever avec pesanteur et fournir avec peine à un vol bas et de peu de durée, l'on est surpris de les retrouver sur des plages aussi lointaines, assujéties, comme les autres oiseaux de passage, à des migrations régulières; plus foibles qu'eux, les cailles se hasardent aussi à faire des trajets de long cours; d'un vol peu assuré, elles rasent la surface des eaux, profitent de tous les points de repos que leur offre une mer coupée par des terres disséminées et sillonnée par de nombreux vaisseaux, et parviennent ainsi d'île en île et de vaisseau en vaisseau, sur le rivage de l'Egypte. Mais il s'en faut bien que les bandes de ces foibles et innocentes voyageuses arrivent entières; un vent impétueux les engloutit dans les flots; l'abri et le repos qu'elles cherchent avec empressement sur les îles et les vaisseaux, deviennent pour elles des occasions de destruction. L'homme se trouve par-tout pour les dévorer; et lorsqu'après tant de dangers et de fatigues elles touchent à une terre sur laquelle elles viennent chercher de si loin une

douce température que nos climats leur refusent, lorsque laissant enfin ployer leurs ailes qu'elles n'auroient plus la force d'étendre de sitôt, elles se disposent à se répandre sur des plaines fertiles et à y jouir jusqu'au premier printemps, de la chaleur de l'atmosphère et de l'abondance de la nourriture, l'homme dur et cruel se présente encore, et profitant de l'état d'abattement qui les empêche de courir et de voler, les enveloppe de filets et les enferme sans pitié dans des cages pour être ensuite livrées à sa voracité. Ces cages faites en Egypte sont d'osier; le dessus est en toile, afin que les cailles ne se fracassent pas la tête en s'enlevant verticalement et avec vivacité : précaution barbare, lorsqu'on se réserve de mettre à mort soi-même d'innocens animaux.

D'autres oiseaux s'étoient établis librement sur notre habitation flottante, et en animoient la sèche et insipide monotonie. Des moineaux amassoient sur le pont les menus débris de nos repas, tandis que la fretillante lavandière[1], d'une familiarité plus aimable, parce qu'elle n'avoit rien d'impudent, par

[1] Lavandière. Buffon, Hist. nat. des Ois., et planche enluminée, n°. 642. *Motacilla alba*. Lin.

une continuité de sauts et de vols courts et précipités, nous débarrassoit d'une partie des insectes qui nous incommodoient. Il sembloit que ces petits navigateurs ailés eussent voulu chercher avec nous un sol moins ingrat, des campagnes plus agréables que les tristes et arides alentours d'Alexandrie, et qu'ils eussent montré de la reconnoissance pour la tranquille hospitalité dont ils jouissoient au milieu de nous.

Mais le lendemain même de notre départ, le vent ayant passé à l'ouest, et menaçant d'orage, l'espèce de volière libre que nous avions vu se former, disparut. Nos hôtes emplumés pressentant sans doute une forte agitation dans l'atmosphère, se séparèrent de nous, et, favorisés par le vent, ils se dirigèrent vers les côtes de la Syrie, ou vers celles de l'île de Chypre. Nous n'étions pas, en effet, fort éloignés de cette île, la plus orientale et l'une des plus belles de la Méditerranée.

CHAPITRE III.

POSITION DE L'ILE DE CHYPRE ; SES NOMS. — HENNÉ. — RUINES DE L'ILE DE CHYPRE ; SES MINES. — OR. — CUIVRE. — VITRIOL. — FER. — CRISTAL. — PIERRES PRÉCIEUSES. — JASPE. — AMIANTE. — TALC. — PLATRE. — OCRE. — SEL MARIN. — AGRICULTURE. — OLIVIERS. — MURIERS. — CAROUBIERS. — COTON. — CANNE A SUCRE. — CAFIER. — JARDINS. — PLANTES CÉRÉALES. — SAUTERELLES. — GARANCE. — COLOQUINTE. — LADANUM. — SOUDE. — BOIS. — LAINE. — VIN. — MAROQUINS. — TOILES. — COMMERCE D'IMPORTATION.

PLACÉE dans le vaste golfe qui termine à l'orient la mer Méditerranée, l'île de Chypre semble destinée à en assurer la domination [1]. Vers le nord, et à une distance peu considé-

[1] Il est nécessaire de rappeler ici ce que j'ai annoncé dans mon Introduction. Durant un voyage qui ne fut qu'une suite de courses sur des lignes de peu de lon-

rable, sont les côtes sinueuses de la Caramanie, autrefois la Cilicie; moins rapprochées, celles de l'Egypte la regardent au midi, et les plages de la Syrie, sur lesquelles la Méditerranée s'arrête, n'en sont pas éloignées à l'occident [1]; les anciens pensoient même qu'elle en avoit fait partie, et qu'une de ces violentes commotions du globe, que l'on retrouve à de grandes distances dans l'histoire des siècles, l'en avoit détachée comme la Sicile de l'Italie et plusieurs autres îles de différentes parties du continent.

Aucun lieu du monde n'a peut-être reçu plus de noms que cette île. Pline en donne une énumération, et il ne les cite pas tous [2]. Ils ont exercé avec plus ou moins de succès l'art chancelant des étymologistes. Ce n'est pas, par exemple, une conjecture fort heu-

gueur, et se croisant sans cesse, ce seroit s'exposer à des redites fatigantes que d'en suivre scrupuleusement l'itinéraire; je décris donc les objets à mesure qu'ils se présentent et dans l'ordre qu'ils occupent sur la carte, afin de répandre plus de clarté dans la narration, et ne pas forcer le lecteur à revenir plusieurs fois sur ses pas, comme j'y suis revenu souvent moi-même.

[1] L'île de Chypre est située au 35e degré de latitude et au 52e de longitude.

[2] Hist. Nat. lib. 5, cap. 31.

reuse que d'avoir fait dériver le nom de *Cerastis* ou *Cerastia*, île aux cornes, de ce que l'île fut anciennement habitée par des hommes cornus, qui n'ont jamais existé nulle part ; tandis qu'il étoit plus naturel de penser que cette dénomination étoit due à la multitude de caps étroits dont les côtes sont entourées, et qui ont quelque ressemblance à de longues cornes projetées dans la mer.

Les anciens Grecs connoissoient plus généralement l'île de Chypre sous le nom de *Kupros*; et celui de *Kupris*, qu'ils donnoient à Vénus, indiquoit que le culte de cette déesse leur étoit venu de ce lieu. L'on n'est pas d'accord sur l'origine de ce mot *Kupros*. Ceux-ci prétendent que c'est le nom d'un héros ; mais ce héros est inconnu dans les fastes de l'antiquité. Ceux-là pensent que l'abondance et la beauté du cuivre que cette terre recèle dans son sein, lui a fait donner le nom d'un métal qui, se trouvant autrefois en masses métalliques, et moins difficile à fondre que le fer, a été employé long-temps auparavant pour fabriquer les armes et les instrumens d'agriculture [1]. D'autres, enfin, dé-

[1] Histoire Naturelle des minéraux, par Buffon, article du cuivre ; *tome II*, *page* 224, édition de Sonnini.

couvrent l'origine de *Kupros* dans le nom d'un arbrisseau célébré par les anciens, fort en usage encore parmi les Orientaux modernes, et dont l'île de Chypre faisoit un commerce considérable.

Ce grand arbrisseau que les Hébreux appeloient *kopher* et les Grecs *kupros*, est le *henné* ou *hanna* des Arabes, et le *kanna* des Turcs[1]. Il embellit et embaume de ses fleurs les jardins de l'île de Chypre, comme ceux de la Basse-Egypte. Ses fleurs, dont les nuances tendres et délicates ont tant d'analogie avec les teintes douces et animées de la beauté, forment comme autrefois son bouquet le plus ordinaire et le plus recherché. Les femmes aiment encore à s'en parer et à le placer sur leur sein[2]; la poudre des feuilles desséchées leur sert encore à teindre d'une couleur durable d'orangé vif tous leurs ongles, aussi bien que la paume de leurs mains et la plante de leurs

[1] *Lawsonia inermis, foliis subsessilibus ovatis, utrinque acutis.* Lin. syst. nat. octandr. monogyn. J'ai donné dans le plus grand détail l'histoire, la description et la figure de ce charmant arbrisseau, dans mon Voyage de la Haute et Basse-Egypte, *tom. I, pag.* 292 *et suiv.*

[2] Cantique des cantiques; *chap. I, v.* 13 *et* 14.

pieds. C'est une coutume générale en Turquie et dans plusieurs autres contrées de l'Orient; elle vient, selon toute apparence, de la qualité astringente du henné, propre à arrêter sur ces parties du corps la sueur plus abondante et en même temps plus incommode et plus désagréable qu'ailleurs, dans des climats chauds. Il n'est pas aisé de rendre également raison de la pratique de colorer aussi les ongles, sur lesquels une couche matte, d'une teinture rougeâtre, ne remplace pas avec avantage la couleur de rose tendre qui leur est naturelle. C'est peut-être afin de mettre l'extrémité des doigts en accord avec le dessous des mains et des pieds, qu'une teinte vive et foncée feroit ressortir d'une manière trop brusque, si quelques parties environnantes n'en adoucissoient le ton en le partageant ; à moins qu'on n'aime mieux dire que les femmes de tous les pays ont le plus souvent gâté les dons qu'elles ont reçus de la nature, par les soins mêmes qu'elles ont pris de les conserver ou d'y ajouter. La beauté est une fleur délicate, dont l'éclat est passager ; le temps inexorable la mine et la dévore ; et chercher par des moyens étrangers à la nature, d'éviter ou de retarder une fin dont l'amour gémit,

mais dont les qualités du cœur et les charmes de l'esprit consolent et dédommagent, c'est au contraire la rapprocher. Qui s'avisa jamais de charger les fleurs du mélange grossier de nos couleurs ? Et quel est le pinceau qui oseroit ajouter quelque teinte à l'incarnat de la rose, au velouté de l'amaranthe, ou à l'or pâle des grappes du henné ?

De tous les noms anciens de l'île de Chypre, celui que l'on aime à rappeler, quoiqu'il contraste étrangement avec sa situation actuelle, est celui d'île fortunée, *Makaria*. Elle le dut à la fertilité de son terroir, à la douceur de son climat, à la beauté inexprimable de ses plaines, à la richesse de ses productions. L'imagination des poètes vint prêter de nouveaux charmes à cette profusion des dons de la nature; ils en firent le berceau de la mère des Amours; ils consacrèrent cette idée agréable, par le nom de *Cythérée*, et ils l'embellirent de tous les charmes des peintures les plus délicieuses, des scènes gracieuses de la tendresse et de la volupté.

Sur ce théâtre, jadis consacré au bonheur, aux arts et au plaisir, règnent aujourd'hui des barbares qui l'ont transformé en un séjour de destruction et d'esclavage. Des édi-

fices superbes, des temples élégans, où la plus belle, comme la plus aimable des divinités étoit adorée sur des autels qu'entouroient les oiseaux les plus doux et les plus voluptueux, emblêmes vivans d'amour et de fidélité, jonchent et attristent de leurs débris des lieux dont ils faisoient l'ornement et la gloire; et les Turcs en dévorent même jusqu'aux ruines, qu'ils mutilent encore, pour en employer les fragmens à des usages communs et profanateurs. Là où régnoient les Grâces, commande aujourd'hui un vieux *mosalem* ou gouverneur qui les effarouche. Sous une domination destructive, l'agriculture a cessé d'enrichir de ses trésors des plaines magnifiques; et la splendeur d'une île jadis *fortunée* s'est évanouie.

Les richesses qu'elle renferme dans son sein sont plus profondément ensevelies par le despotisme que par la terre qui les recouvre. Toute exploitation, toute recherche de mines est sévèrement interdite, et le cuivre, si abondant autrefois dans l'île, que les anciens la désignoient encore par l'épithète *d'Œrosa*, île cuivreuse, reste inutile dans le sein des montagnes qui le renferment, de même que le zinc, l'étain, le fer et d'autres minéraux qui la rendirent célèbre.

Si l'île de Chypre doit passer un jour de l'état d'oppression à une situation politique plus douce et plus favorable à son commerce et à son industrie, l'on recherchera alors toutes ces richesses minérales, et leur exploitation contribuera puissamment à rappeler l'ancienne splendeur du pays qui les contient; et comme ces changemens si désirables, du moins j'aime à l'espérer, ne sont pas fort éloignés, il ne sera pas inutile d'entrer ici dans quelques détails sur la nature de ces trésors souterrains.

L'or, but et motif de presque toutes les actions humaines, et qu'une corruption toujours croissante rendra long-temps l'objet des vœux les plus vifs et des besoins brûlans du plus grand nombre, avoit, comme je le viens de dire, ses mines dans l'île de Chypre; mais elles sont abandonnées depuis des siècles, et la tradition peut à peine assigner les lieux où elles se trouvoient. Il ne faut donc pas prendre à la lettre, ni sur-tout rapporter à notre âge un passage de Dapper, qui, dans sa description des îles de l'Archipel, *page* 52, assure qu'il y a au milieu de l'île, près de la ville de Nicosie, de même qu'aux environs du bourg de Chrusocco, des mines

d'or où l'on travaille presque continuellement.

Ces indications, que Dapper publioit en 1703, sont extraites d'une autre description des îles de l'Archipel, imprimée en 1610., dont l'auteur, Thomas Porcachi, les avoit puisées dans les écrivains anciens. Ce n'est pas qu'en effet les mines d'or ne fussent dans les environs de Chrusocco, village près du golfe de ce nom, qui tient la place d'Acamantide, ville ancienne, l'une des plus considérables de l'île; l'on en connoissoit aussi dans le voisinage de Tamassus, où se trouve la famagouste moderne, et au pied du mont Olimpe, dans un canton renommé par ses vins; mais les traces d'anciens travaux y ont disparu, et les veines d'un métal précieux attendent, pour être reconnues et suivies de nouveau, le retour d'un gouvernement protecteur, et qui ne regarde pas comme des crimes les élans de l'industrie vers des spéculations utiles, et auxquelles sont attachées la prospérité publique et l'aisance des particuliers.

Mais des fouilles qui atteindroient avec plus de certitude ces deux buts, vers lesquels marche constamment tout gouvernement jaloux de conserver l'estime des peuples et sa

propre existence, seroient celles qui tendroient à recouvrer les mines de cuivre, jadis si abondantes et si renommées. C'est particulièrement dans le territoire qu'occupoit une ville fameuse de l'antiquité, Amathonte, dont l'ancien Limassol occupe à présent l'emplacement, que les recherches devroient être dirigées; c'est dans ce canton, où ces métaux abondent[1], que l'on découvriroit encore de ce beau cuivre primitif, que la nature a purifié elle-même, et élaboré en grandes masses pour le livrer tout préparé à l'industrie humaine, et qui n'existe plus dans les mines épuisées de l'ancien continent. Le cuivre de Chypre étoit dans l'antiquité le premier du monde, et ses mines riches et primordiales fournirent les premiers blocs de ce métal, qui furent mis en usage. On le recherchoit principalement pour composer le fameux airain de Corinthe, mélange précieux de cuivre, d'or et d'argent, dont les proportions ne nous sont pas connues, et qui étoit en grande estime chez les Grecs.

L'espèce de vitriol naturel, le vitriol bleu ou d'azur, qui retient encore le nom de

[1] *Gravidamque Amathunta metallis*, a dit Ovide dans ses Métamorphoses.

vitriol

vitriol de Chypre, se trouvoit en abondance dans les mines de cuivre dont je viens de parler. L'ancienne Tamassus en fournissoit une grande quantité ; mais le meilleur étoit extrait du canton de Crusocco, dont les mines de vitriol étoient encore exploitées vers la fin du dix-septième siècle.

Celles de fer sont éparses et en assez grande quantité pour fournir aux besoins des Cypriots et au commerce des pays voisins.

On trouve aussi dans les rochers un très-beau cristal de roche, que l'on appelle le *Diamant de Baffa*, parce qu'on le tire des environs de Baffa, mot barbare qui a pris la place de celui de Paphos. Les montagnes voisines du cap Cromachiti et de celui d'Alexandrette en contiennent également.

Le sein des hautes montagnes renferme d'autres richesses moins importantes que les mines métalliques, parce qu'elles ne sont utiles qu'au luxe. Ce sont des émeraudes, des améthistes, des péridots, des opales, etc. Le jaspe de Scythie étoit réputé le meilleur chez les anciens; venoit ensuite celui de Chypre, et enfin celui d'Egypte [1]. Le fleuve Pédicus, qui prend sa source dans les mon-

[1] Plin. Hist. Nat. lib. 37, cap. 9.

tagnes peu éloignées de Nicosie, roule avec ses eaux limpides des fragmens de très-beau jaspe rouge.

L'amiante, *asbestos* ou lin incombustible des anciens, est encore aussi abondant qu'il le fut autrefois ; la carrière qui le fournit est dans la montagne d'Akamantide, près du cap Chromachiti.

Le talc est commun, sur-tout près de Larnaca, où on l'emploie à blanchir les maisons ; et le plâtre a de nombreuses carrières. Celles de marbre en offrent abondamment pour les constructions. Mais à peine exploite-t-on à présent quelques-unes de celles qui ne donnent qu'un marbre blanc, commun, et de peu de consistance.

De tous ces trésors que la terre recèle, le Turc, qui ne sait que la désoler, ne permet aux malheureux insulaires que le commerce de l'ocre jaune, de la terre d'ombre et du vert de montagne, substances communes en Chypre, et que l'on emploie dans les peintures grossières.

Il faut joindre aux substances minérales qu'il est encore permis d'exporter, le sel marin, qui, sous la domination des princes d'Europe, fut la source de revenus considé-

rables. Le grand lac, ou marais salant, dans lequel il se forme, près du bourg des Salines, avoit anciennement trois lieues de tour; mais l'exportation du sel ayant successivement diminué, le lac a été desséché et cultivé en partie; de sorte que les eaux de la mer et des pluies ne s'y rassemblent plus guères que sur un espace d'une lieue de circuit. La chaleur d'un soleil brûlant accélère l'évaporation de ces eaux, et laisse à découvert une croûte épaisse de sel, que l'on recueille au mois de septembre, c'est-à-dire avant la saison des pluies, et que l'on entasse en pyramides. Ces monceaux de sel achèvent de prendre de la consistance et de se durcir à l'air; ils résistent même aux pluies de l'hiver, et on les charge au printemps dans de petits bâtimens qui vont les débarquer sur les côtes voisines. Le gouvernement afferme ces salines naturelles pour un an seulement; et selon le plan de découragement qu'il s'est tracé, il en embarrasse de mille entraves l'exploitation et la vente. Aussi n'existe-t-il point de proportion entre ce que les salines rapportoient autrefois et ce qu'elles rendent aujourd'hui: quelques barques suffisent au transport de la quantité qui entre dans le commerce exté-

rieur, tandis que les Vénitiens en formoient annuellement la cargaison de soixante-dix gros vaisseaux. Si l'on rétablissoit les canaux comblés qui font la communication du lac avec la mer, l'eau couvriroit la même étendue de terrain qu'elle occupoit auparavant, et le lac des salines deviendroit encore l'une des branches les plus importantes du commerce et des revenus de l'île.

Ce que les entrailles de la terre contiennent de richesses n'est point au-dessus de ce que sa surface peut rapporter. Les présens de l'agriculture n'y sont pas moins nombreux ni moins brillans que les trésors moins précieux de la minéralogie; mais les uns et les autres sont également en proie aux brutales combinaisons de l'ignorance et de la barbarie. Les produits d'une culture languissante donnent le souvenir et la mesure de la fertilité dont un sol favorisé de la nature est susceptible, lorsque la main lourde et brûlante de la tyrannie ne parvient pas à la dessécher.

Les oliviers y sont beaucoup moins communs qu'au temps passé. Leurs fruits ne fournissent plus assez d'huile pour l'approvisionnement des habitans, et ce qui en reste ne semble exister que pour attester que l'huile

d'olive fut en Chypre une branche très-considérable de commerce. D'immenses réservoirs, en forme de citernes et enduits d'un ciment impénétrable, subsistent encore aux environs de Larnaca. L'on y conservoit l'huile, et pour les remplir, il en falloit une prodigieuse quantité. Le terrain est si favorable aux oliviers, que l'on y en voit d'assez gros pour que deux hommes, les bras étendus, aient de la peine à en embrasser le contour. Ces beaux arbres qui, dans quelques endroits sont plantés avec ordre et symétrie, sont une preuve de l'antiquité d'une culture que l'on ne peut trop encourager dans les climats qui lui sont propres, tant à cause de la grande consommation que l'économie domestique et les arts font de l'huile d'olive, qu'à raison des pertes que les hivers rigoureux de ces dernières années ont fait éprouver dans nos plantations.

Des mûriers forment encore de petits bois dans certains quartiers de l'île; mais leur culture est abandonnée dans plusieurs, quoiqu'elle soit la plus facile de toutes, puisqu'il ne s'agit que de conduire l'eau à chaque pied pour les rafraîchir pendant les chaleurs ardentes de l'été. L'on y a la mauvaise cou-

tume d'ébrancher ces arbres pour en donner les feuilles à l'insecte de la soie, dont l'éducation a moins d'inconvéniens qu'ailleurs, sous un ciel qui, dans la saison de la récolte, n'éprouve point de variations. Le commerce de la soie, quoique moins florissant qu'il ne l'étoit avant l'invasion des Turcs, ne laisse pas d'être encore de quelqu'importance. C'est à Famagouste que se tient le marché de cette denrée, et il s'y en vend chaque année environ vingt mille balles de trois cents livres l'une. Dans cette quantité, il se trouve de la soie blanche, de la jaune d'or, de la jaune de soufre, et enfin de l'orangée. La bourre entre aussi dans le commerce, et on l'expédie comme la soie elle-même, dans les ports de la Turquie et de l'Europe.

Un arbre moins précieux, mais qui est néanmoins d'un bon produit, couvre de son ombrage plusieurs cantons, et porte des fruits qui fournissent un commerce particulier : c'est le caroubier ou carouge[1], commun aussi dans d'autres pays dont la température est douce, tels que l'Espagne, le Midi de la France, l'Italie, et principalement le royaume

[1] *Ceratonia siliqua*. Lin.

de Naples. Des vaisseaux viennent charger dans les ports de Chypre les gousses longues et épaisses que cet arbre produit, et les conduisent en Syrie et à Alexandrie. J'ai vu arriver dans ce dernier port plusieurs bâtimens dont la cargaison consistoit uniquement en cette espèce de fruit; d'où l'on peut juger de la quantité que les habitans de l'Égypte en consomment. Ils mangent la pulpe succulente que les gousses renferment, avec des semences dures et applaties; elle leur tient aussi lieu de sucre et de miel, et ils l'emploient à confire d'autres fruits. Cette pulpe a le goût de celle de la casse et la saveur mielleuse, mais fade, et légèrement nauséabonde de la manne. Les environs de Limassol sont plantés d'une grande quantité de caroubiers, et c'est plus particulièrement dans ce port que se font les chargemens de leurs siliques.

Ce fruit, connu sous le nom de carouge, et que les Grecs appellent *keraka*, tout mauvais qu'il est, n'en est pas moins un aliment pour les peuples de l'Égypte et de la Barbarie, où l'arbre lui-même n'est point étranger. Les Arabes l'appellent *karoub* ou *karnoub*. En Europe, dans les lieux où il est

à vil prix, les pauvres s'en nourrissent également. On le fait manger aussi aux mulets et aux bestiaux, que son usage engraisse. Enfin, le bois du caroubier étant fort dur et par conséquent susceptible d'être employé à différens ouvrages, l'on ne peut que regretter que cet arbre utile, en se refusant à la culture dans nos contrées plus septentrionales, ne puisse y ajouter aux ressources des arts et de l'économie rurale.

Au temps des anciens Romains, le caroubier étoit déjà très-abondant en Italie. Le fruit qui s'appeloit *silique* servoit de poids; il falloit six gousses pour un scrupule; et comme la livre étoit composée de deux cents quatre-vingt-huit scrupules, il falloit aussi mil sept cent-vingt-huit gousses pour atteindre son poids [1]. L'on conçoit que cette manière de peser, qui ne pouvoit servir que pour les matières grossières et de peu de valeur, ne devoit pas avoir beaucoup de précision.

[1] Voyez dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres, tome 28, page 653, année 1757, la dissertation de M. Dupuy, sur l'état de la monnoie romaine, etc. Ce profond littérateur démontre que Scaliger s'est trompé, en prenant le *silique* des Romains pour le fruit du cornouiller.

La plupart des campagnes, dont le coton faisoit la richesse, conservent encore quelques traces de cette culture; mais elle n'y est plus qu'une foible image de ce qu'elle étoit autrefois. L'île entière n'offre plus au commerce qu'environ trois mille balles de coton, au lieu que, sous le gouvernement des Vénitiens, la quantité annuelle de ces balles se portoit à trente mille [1]. Le coton de Chypre est le plus estimé comme le plus beau de tout le Levant; il se vend aussi à un plus haut prix. Il est déjà moins beau dans les îles les plus méridionales de l'Archipel; celui de Smyrne est encore inférieur. Enfin, le coton que produisent les environs de Salonique, est encore au-dessous de celui de Smyrne; en sorte que plus on remonte vers le nord, plus cette denrée précieuse pour les manufactures perd en qualité.

Ce seroit donc une tentative inutile, nuisible même aux intérêts du cultivateur, que de chercher à introduire dans le midi de la France la culture du cotonnier, comme quelques personnes l'ont proposé, séduites par de petits essais qui attestent plutôt le goût

[1] La balle de coton pèse communément trois cent livres.

et la curiosité de l'amateur, que les spéculations de l'agriculteur [1]. Et si l'on parvenoit jamais à cultiver en grand, et avec quelque succès, le cotonnier dans ces mêmes contrées de la France, des rapports précaires et de mauvaise qualité ne pourroient dédommager des frais d'exploitation, ni dispenser d'aller chercher au Levant des cotons plus abondans et d'une qualité supérieure, c'est-à-dire, plus blancs, plus fins et plus soyeux.

Le cotonnier cultivé dans l'Orient est celui que l'on nomme cotonnier *annuel*, ou *en*

[1] Quelques plants de beaux cotonniers, auxquels on a prodigué les soins délicats d'une culture de luxe, et qui ont donné du coton de choix, sont loin de fournir une preuve suffisante d'un pareil succès, lorsqu'il s'agit de grandes plantations, lesquelles, pour être profitables, ne doivent exiger que les simples procédés d'une culture ordinaire. Je connois un savant et estimable cultivateur du département des Landes, qui est parvenu à élever même en pleine terre, quelques pieds de cotonniers, dont il a tiré du coton assez beau; j'en ai eu moi-même sur couches et sous cloches, dans un de nos départemens septentrionaux, celui de la Meurthe; mais de ces essais satisfaisans pour la curiosité, l'on ne conclura pas, sans doute, que le coton doit réussir aux Landes, et encore moins sur les rives de la Meurthe.

herbe[1], pour le distinguer de celui des plantations coloniales de l'Amérique, qui est le *cotonnier en arbre*[2]. Sur un champ bien préparé et ameubli, l'on trace des sillons dans lesquels on plante, de distance en distance, quelques grains de cotonnier, à peu près comme on le pratique à l'égard du maïs. C'est au mois d'avril que ces semis se font en Chypre ; dès que les plantes sont levées, on arrache celles qui sont trop foibles, et on ne laisse que les plus vigoureuses. On les sarcle et on les bine dans le courant de l'été ; les coques en mûrissent vers le mois d'octobre, et l'on sépare alors le duvet soyeux qu'elles présentent, des graines qui en sont entourées.

L'humidité de l'atmosphère, des pluies de longue durée, ou trop fréquentes, sont également contraires au cotonnier. Une forte chaleur lui est très-convenable ; elle procure le blanc éblouissant du duvet, et contribue à la finesse et au moëlleux des soies. Les vents impétueux du nord sont un fléau pour cette plantation, particulièrement à l'époque

[1] *Gossypium herbaceum*. Lin.

[2] *Gossypium arboreum*. Lin.

de la floraison. Les fleurs se dessèchent et tombent ; les fruits avortent, et la récolte presque totalement perdue trompe l'espoir du cultivateur et du commerçant.

Au temps où les Vénitiens possédoient l'île de Chypre, ils y avoient fait de grandes plantations de cannes à sucre, qui réussissoient aussi bien qu'en Egypte, dans les meilleurs cantons de l'île, comme celui de Piscopie, sur la route de Limassol à Baffa, où croît aussi le meilleur coton du pays, et près de Lasca, dans le golfe de Pantaie. Des ateliers étoient établis dans les mêmes lieux pour raffiner le sucre, et l'on conçoit de quels avantages auroient été ces plantations et ces raffineries dans une position aussi rapprochée de l'Europe.

Mais un barbare farouche, le fer et la flamme à la main, s'avança en exterminateur de toute propriété, et jaloux de ne laisser subsister aucune trace des améliorations qui étoient à ses yeux l'ouvrage des infidèles, il fit brûler, avec les sucreries, ces riches plantations, et voua ainsi à la stérilité de vastes campagnes destinées à donner une nouvelle activité à l'industrie et à la prospérité nationale. Une pareille fureur a produit

tout l'effet que le démon de la destruction pouvoit en attendre. Depuis cette époque désastreuse, les habitans, persécutés de tout côté, n'ont eu garde de reprendre un genre de culture qui n'auroit été pour eux qu'un prétexte de nouvelles exactions de la part de leurs oppresseurs, et ils n'ont pas osé essayer de faire renaître les cannes à sucre de leurs cendres. Mais on est assuré qu'elles ont été cultivées avec succès en Chypre ; et lorsque l'île aura passé en des mains plus dignes de la posséder, ces roseaux précieux couvriront de nouveau des plaines dont elles ont déjà fait la richesse.

Il ne seroit pas même impossible, ni peut-être fort difficile, quoiqu'on ne l'ait pas encore tenté, d'augmenter les richesses agricoles des campagnes de Chypre, en y rapprochant des champs de cannes à sucre un autre genre de plantations qui, pour l'ordinaire, les accompagnent, comme leurs produits se mêlent dans l'usage qu'on en fait, je veux dire la culture du cafier. Le sol de l'île offre, en plusieurs points, des endroits favorables à la végétation de cet arbrisseau ; la chaleur de ces lieux n'est pas moins forte que dans le pays assez peu éloigné où le

fruit du cafier acquiert plus de parfum ; et je suis persuadé que des essais de cette nature, dirigés avec intelligence, seroient couronnés d'un plein succès. Ils ont, dit-on, déjà été tentés inutilement dans une contrée plus méridionale, et qui a plus d'analogie à celle d'Yemen. Mais Maillet, qui nous assure que le cafier n'a pu réussir en Egypte [1], ne donne aucun détail sur le terrain qu'on a choisi pour ces expériences, sur son exposition, sur les accessoires de sa situation; et malgré ce témoignage, je suis persuadé, ainsi que je l'ai déjà exprimé dans mon Voyage d'Egypte [2], que des essais mieux combinés assureroient à cette contrée la culture du cafier, et tout me porte à présumer qu'elle réussiroit également bien dans l'île de Chypre.

Tout y atteste la bonté du sol. Les jardins sont remplis de plantes potagères d'une très-bonne qualité; les choux-fleurs, en particulier, y sont excellens, et la quantité de légumes y est assez grande pour que les vaisseaux puissent s'en approvisionner et même en transporter dans des pays moins fertiles. Ces mêmes jardins sont brillans de l'éclat de di-

[1] Description de l'Egypte, in-4°, part. 2, pag 13.
[2] Tome II, page 263.

verses sortes de belles fleurs, et les plantes aromatiques y répandent au loin leur odeur forte et suave. Des orangers, des citronniers, des grenadiers et d'autres arbres fruitiers, forment encore des bosquets autour des habitations; la plupart ne perdent jamais leur parure du printemps; la plupart aussi se couvrent de fleurs odoriférantes, et le henné y mêle le parfum de ses grappes. Sous ces berceaux embaumés et silencieux, dans lesquels des eaux amenées par des canaux souterrains entretiennent la verdure et la fraîcheur, l'on aimeroit à se rappeler que la déesse de l'île les consacra pour ses plus doux mystères, si les jouissances du cœur pouvoient exister dans des lieux que les déchiremens de la destruction environnent, et qui font naître des souvenirs affligeans.

Dans tous les endroits qu'une inepte tyrannie n'a pas condamnés à une stérile nudité, les plantes céréales donnent des moissons abondantes; mais les espaces qu'elles occupent sont très-circonscrits, si on les compare aux campagnes qu'elles ont couvertes, et qui ne présentent plus que les livrées de l'abandon et de la misère. Le froment et l'orge furent un des principaux objets

d'exportation; aujourd'hui ils suffisent à peine à la subsistance de la population de l'île, même lorsqu'ils échappent à un autre fléau, formidable par la quantité vraiment prodigieuse, plutôt que par la force de ses élémens. Des milliers de myriades de sauterelles viennent quelquefois en nuages épais fondre sur les champs, prêts à rendre au cultivateur l'échange de ses travaux et de ses sueurs. L'incendie est moins prompt: dans quelques instans les tiges des plantes sont couchées et coupées en morceaux, les épis dévorés, les récoltes anéanties et les campagnes désolées.

Ces ravages ne se bornent pas aux moissons; les sauterelles dépouillent aussi le mûrier de ses feuilles, et elles livrent ainsi à la mort l'insecte précieux qui s'en nourrit: d'autres plantes utiles deviennent leur proie. A leur approche toute verdure disparoît, et elles rongent même jusqu'à l'écorce des arbres.

C'est de cette funeste combinaison de l'oppression du gouvernement et des marques accidentelles, mais malheureusement trop souvent répétées de la colère de la nature, que dérivent l'état de langueur et le dépérissement presque total de l'agriculture de Chypre.

L'on a cherché à expliquer comment des insectes ailés, à la vérité, mais peu susceptibles d'un vol de longue durée, pouvoient paroître tout-à-coup, comme un orage dévastateur, sur des terres que la mer entoure. Des naturalistes ont pensé que les sauterelles, hors d'état de traverser un grand espace de mer, se rendoient en Chypre avec les vaisseaux de Syrie, dans lesquels elles se tiennent cachées pendant le voyage[1]; mais il seroit difficile d'expliquer, dans cette hypothèse, la subite apparition de ces nuages animés dans certaines années, tandis que dans d'autres l'on n'en voit pas. D'un autre côté, les navigateurs ne devroient-ils pas s'apercevoir de cette multitude prodigieuse d'étrangers, et pourroit-on supposer qu'ils consentissent à les transporter complaisamment dans des pays où la disette et la désolation débarqueroient avec eux? Il est d'ailleurs un fait certain, et qui éloigne l'idée de l'embarquement des sauterelles; c'est que les rivages de la mer, sur les côtes de l'île de Chypre, sont

[1] Hasselquitz, Voyage dans le Levant, publié par C. Linnæus, et traduit de l'allemand, par M***, partie 2, pag. 176. Lettre à M. Linnæus, datée de Smyrne, le 29 août 1751.

quelquefois couverts et infectés au loin de leurs cadavres flottans sur la surface des eaux; et ces vastes naufrages supposent une traversée plus périlleuse qu'une navigation sur des vaisseaux. L'on ne peut donc douter que ces essaims de sauterelles n'arrivent du continent, où, de l'aveu de M. Hasselquitz, ils doivent se former au milieu des déserts de l'Arabie, et d'où ils partent soutenus et poussés par les vents.

La pointe la plus orientale de l'île de Chypre, le cap Saint-André, n'étant guère éloigné des côtes de la Syrie que de vingt à vingt-cinq lieues, un coup de vent peut aisément y apporter des insectes légers, qui s'aident de leurs aîles, et qui ont beaucoup de force et d'agilité. L'on sait positivement que les sauterelles voyageuses ont traversé des mers plus larges que ce détroit. M. Niebur rapporte qu'au mois de novembre 1762, une quantité prodigieuse de sauterelles s'abattit dans les environs de Dsjidda, ville d'Arabie, sur les bords de la mer Rouge, après avoir franchi cette mer, qui, à cet endroit, a plus de cinquante lieues de largeur; il en périt beaucoup, à la vérité, dans le trajet, ce qui n'empêcha pas qu'elles ne se répandissent

dans les campagnes en nombre inconcevable[1]. J'ai vu moi-même des sauterelles s'abattre sur un vaisseau, dans une navigation le long des côtes occidentales de l'Afrique, par le travers du cap Blanc, et hors de la vue de toute terre. Nous ne pouvions penser que ces insectes se fussent embarqués avec nous ; ils nous arrivoient de l'est, et ils étoient d'une espèce inconnue en France ; toutes leurs parties étoient d'un jaune pâle, ou de couleur de feuille morte. Ceux qui ne se contentent pas d'étudier la nature dans les livres ou dans les collections, et qui parcourent avec quelqu'attention les immenses galeries qu'elle a disposées elle-même avec un ordre admirable pour en faire un sujet éternel de contemplation, ceux-là, dis-je, ont pu remarquer que la grande sauterelle verte de nos prés s'élève avec rapidité à une assez grande hauteur et se soutient assez long-temps en l'air, lorsque le temps est chaud, le ciel serein et l'atmosphère sans humidité ; l'on jugera d'après cela, que les espèces errantes, vraisemblablement plus nerveuses, comme plus exercées aux voyages, peuvent,

[1] Description de l'Arabie, édit. française, tome I, in-4°., pag. 148 et suivantes.

dans des climats secs et chauds, entreprendre de longs trajets en colonnes serrées, et favorisées par les vents, se hasarder à franchir des golfes et des détroits.

Et les dégâts affreux de ces phalanges innombrables d'insectes dévorateurs ne se bornent pas toujours aux plaines fertiles de l'Orient ; on les voit plus rarement, il est vrai, mais avec la même fureur, dépouiller les campagnes des pays plus occidentaux de leurs moissons, de leur verdure, changer en un instant le riche et riant tapis de la fécondité en une arène hideuse de nudité et de dévastation ; et après avoir privé la terre de sa parure, les hommes du fruit de leurs travaux et de leurs moyens de subsistance, finir par infecter l'air de leurs cadavres amoncelés, et y répandre la contagion et la mortalité. Qui sait si ce n'est pas-là une des causes principales de la triste et cruelle permanence de la peste en Orient ?

La France elle-même n'a pas été exempte des malheurs que produisent ces prodigieux et formidables attroupemens, portant avec eux la consternation et la misère. En l'année 1784, une nuée de ces insectes venant de l'Orient, traversa la France, dévora tout sur

son passage, et se jeta dans la mer d'Angleterre. Mezerai rapporte en grand détail une autre irruption de sauterelles qui priva le midi de la France de ses récoltes, de ses plantes potagères, et de sa luzerne. Cet historien nous apprend que les sauterelles échappées aux oiseaux, déposoient une telle quantité d'œufs en terre, principalement dans les lieux sablonneux, que l'on se crut obligé de les faire ramasser pour les détruire. On les trouvoit en monceaux, et l'on en amassa de cette manière plus de trois mille quintaux, qui furent brûlés ou jetés dans le Rhône. En supputant le nombre d'insectes qui devoient éclore de ces masses d'œufs, l'on reconnut que par une évaluation très-foible, il y en avoit un million sept-cent cinquante mille au quintal, ce qui pouvoit donner au total cinq cent cinquante mille millions d'œufs de sauterelles qui auroient éclos l'année suivante. On mit les sauterelles à prix dans d'autres occasions; en 1767, on les payoit deux sols la livre dans quelques parties du Languedoc; on n'en donnoit qu'un sou en 1787, et cependant l'on sut par le relevé des comptes de la petite communauté de Saint-Gilles, que l'on en avoit fait périr

onze ou douze cent quintaux dans son seul territoire[1].

L'on recueille aussi dans l'île de Chypre la garance, que dans le Levant on appelle *ali-zary*, et avec laquelle on y teint les cotons en rouge ; la coloquinte, dont plusieurs campagnes se couvrent presque sans culture ; le ladanum, qui se récolte au pied du mont Olimpe, et que l'on purifie et que l'on encaisse à Nicosie, et quelques autres denrées d'une moindre importance. Le terrain sablonneux du cap Cromachiti est couvert de soude que l'on brûle en été pour en envoyer les cendres en Europe, où on les emploie dans les manufactures de savon. Les forêts offrent de très-beaux bois de construction et des planches ; l'on en tire aussi du goudron et de la poix, et la térébenthine de Chypre est plus estimée que celle de tout autre pays.

Des troupeaux qui pourroient être plus nombreux, offrent au commerce une assez grande quantité de laine qui passoit en Italie et en France. Une observation importante au sujet du transport des laines, c'est de ne pas en

[1] Voyez la Notice des insectes de la France réputés venimeux, par M. Amoreux fils, médecin de Montpellier, 1789, introduction, page 122 et suivantes.

embarquer qui auroient contracté quelqu'humidité, parce qu'alors elles s'échauffent, s'enflamment et mettent le feu au vaisseau. La même précaution est indispensable pour les chargemens de garance; cette racine, afin d'éviter le même danger, ne doit être embalée que bien sèche et exempte de toute humidité.

L'une des productions que les Cypriots soignent encore avec le plus d'attention, et qui n'a pas cessé d'être pour eux une branche avantageuse de commerce, quoiqu'elle se soit ressenti, de même que toutes les autres, de la violence et de l'irréflexion du gouvernement, est le vin fameux que leur donnent des vignes à ceps tortueux et rampans, et à fruits gros et délicieux. Les meilleures vignes, temple naturel et cher à Bacchus, d'où découle cette liqueur jaunissante, moëlleuse et parfumée, qui fait l'agrément et le luxe de nos tables, occupent un canton appelé la *Commanderie*, parce qu'il faisoit partie de la grande commanderie des templiers et des chevaliers de Malte. Il est compris entre le mont Olimpe et les villes de Limassol et de Paphos. Quoique tous les vins de Chypre ne viennent pas de ce canton, ils n'en portent pas moins, dans le commerce, le nom de

vins de la Commanderie, afin de les faire mieux valoir. L'on en trouve sous ce nom de fort communs et à très-bas prix. J'ai acheté à Alexandrie de ce prétendu vin de la Commanderie, dix parats, ou un peu plus de douze sous la dame-jeanne; il étoit nouveau, très-léger, et il n'avoit aucun rapport de saveur avec le vin distingué de Chypre. On rassemble les vins de tous les points de l'île à Larnaca, où on les conserve jusqu'à leur embarquement; mais ils ont besoin de vieillir pour acquérir les excellentes qualités qui les font rechercher. Les Grecs de Chypre, par un usage ancien, lorsqu'il leur naît un enfant, enfouissent de grands vases remplis de vin, et bouchés exactement; on ne les tire de la terre que pour le mariage de ce même enfant. Ce vin, que l'on pourroit nommer vin de famille, puisqu'il sert à en célébrer les événemens les plus heureux, conservé à l'abri des impressions de l'air, devient exquis à sa sortie de la terre, et un vrai trésor pour un palais délicat. Chez les personnes aisées, la quantité de vin enterré se consomme rarement dans les banquets des noces, et une partie se vend aux Européens, qui n'ont pas toujours l'occasion de s'en procurer d'aussi bon.

L'on transporte en Europe le vin de Chypre, soit en tonneaux, soit dans de ces grandes bouteilles de verre recouvertes de jonc ou d'osier, et que l'on nomme *dames-jeannes*. Cette dernière méthode seroit préférable, le vin se conservant beaucoup mieux dans des vaisseaux de verre, si d'un autre côté l'on n'avoit à en craindre la perte, par le danger de casser les dames-jeannes dans le cours d'un assez long voyage. Lorsqu'on embarque du vin de Chypre en tonneaux, et que l'on ne regarde pas au prix pour en avoir de la meilleure qualité, on achète des tonneaux dans lesquels il est resté une certaine quantité de lie, qui a la propriété d'améliorer le vin ; aussi les fûts ainsi garnis de lie se vendent-ils quatre fois plus cher que ceux qui en sont dépourvus.

Un auteur moderne, qui a écrit ses voyages au Levant, frappé de l'excellence des vins de Chypre, s'étonne de ce que les négocians d'Europe n'aient pas essayé d'y transporter des plants de ces vignes célèbres. Il prend la peine de décrire en détail les précautions qu'il seroit nécessaire de prendre pour faire voyager ces plants, de manière à ce qu'ils pussent reprendre dans la nouvelle terre qui

leur seroit destinée [1]. Ce n'est assurément pas en cela que consiste la difficulté ; on amène en Europe des plantes vivantes de pays beaucoup plus éloignés. L'on sait même que François Ier. avoit fait venir de Chypre une assez grande quantité de plants de vigne pour en couvrir cinquante arpens à Fontainebleau. L'on ignore ce que sont devenues ces vignes, plantées à si grands frais ; et l'on se tromperoit beaucoup si on leur attribuoit la bonne qualité et la réputation que les chasselas de Fontainebleau ne doivent qu'à la manière de les planter et de les cultiver, et aux soins que l'on en prend. Mais la vraie difficulté, et elle est invincible, est de rencontrer le même sol, la même exposition, le même climat, les mêmes nuances de température, en un mot, de faire du vin de Chypre ailleurs qu'en Chypre.

Les arts y sont plus languissans que l'agriculture ; ils y sont peu nombreux, et, à l'exception de la préparation des maroquins, il n'y en a guères qui méritent quelqu'attention. Les maroquins se préparent à Nicosie

[1] Voyages dans l'île de Chypre, la Syrie et la Palestine, par M. l'abbé Mariti, traduits de l'Italien; 1791, tome I, pag. 225.

et dans les villages qui l'avoisinent ; les ouvriers prétendent posséder des procédés particuliers, et dont ils font un secret ; ce qu'il y a de certain, c'est que les maroquins sortis de leurs fabriques, ont des couleurs plus vives et plus éclatantes, et sont en général mieux travaillés que dans le reste de la Turquie, où néanmoins ils sont très-beaux.

Ce n'est pas seulement sur les maroquins que les ouvriers de Nicosie et des environs savent appliquer des teintes aussi brillantes que durables, l'on y fait des toiles de coton peintes, dont les couleurs s'avivent par l'usage et le blanchîment. D'autres toiles, moitié soie, moitié coton, se fabriquent aussi dans les mêmes lieux; elles sont belles, mais jusqu'à ce que l'agriculture et l'industrie aient repris de l'activité, ces toiles peuvent difficilement entrer dans le commerce avec quelqu'avantage, à cause de leurs prix, que la trop foible quantité de matières premières rend trop élevés.

En retour de ces produits de la nature et de l'art, les Cypriots reçoivent des draps, des satins, des étoffes légères, des galons, de nos métaux, des épiceries de l'Inde, des denrées de nos colonies, etc. etc. Ces objets

du commerce d'importation ne sont pas aussi multipliés qu'ils le seroient, si le plus mauvais des gouvernemens n'avoit singulièrement affoibli la population et les ressources d'une des plus belles contrées de l'Orient.

CHAPITRE IV.

CLIMAT DE L'ILE DE CHYPRE. — CAUSE DE LA GRANDE SÉCHERESSE QUI Y RÈGNE. — LA FRANCE MENACÉE DES MÊMES MAUX, PAR LA DESTRUCTION DE SES FORÊTS. — HABITANS DE L'ILE. — MONT OLIMPE. — FAMAGOUSTE. — SALAMINE. — NICOSIE. — LARNACA. — CITIUM. — LES SALINES. — LIMASSOL. — CAP DES CHATS. — PAPHOS. — CERINES. — NOMBREUX CHANGEMENS DANS LE GOUVERNEMENT DE L'ILE DE CHYPRE.

LA nature des productions de l'île de Chypre indiqueroit assez la nature de son climat, si son voisinage de la Syrie, l'un des pays les plus chauds du monde, ne suffisoit pour en donner une idée. L'été l'on y ressent en effet une chaleur excessive ; mais elle n'est pas égale dans toutes les parties de l'île, qui, étant coupée de l'orient au couchant par une chaîne de montagnes, offre deux contrées

comme deux températures différentes. Au nord, les vents qui soufflent, des monts élevés de la Caramanie, retenus et repoussés par ceux dont l'île est traversée dans sa longueur, tempèrent la chaleur de l'été, produisent des froids sensibles pendant l'hiver, et conservent la neige glacée sur les points les plus éminens, durant la plus grande partie de l'année. Cette contrée septentrionale est aussi, généralement parlant, la plus montueuse, la plus boisée, la plus agreste et la moins fertile.

Dans les plaines du midi, au contraire, l'ardeur du soleil, réfléchie par les bancs de roches qui forment, en grande partie, de ce côté le revers des montagnes, s'y déploie en toute liberté. Les vents du nord ne pouvant franchir la barrière naturelle que le milieu de l'île leur oppose, n'y rafraîchissent pas l'atmosphère; et, s'il ne s'élevoit pas de temps en temps un vent léger de la mer qui modère la chaleur, elle seroit insupportable dans certains jours de l'été. Les pluies y sont aussi fort rares dans cette saison, et des sécheresses longues et cruelles font quelquefois disparoître une agréable verdure, détruisent les plantes, attirent des colonnes pressées et innombrables de sauterelles, et placent l'af-

freuse disette sur le trône dur et brûlant de l'aridité. L'arrosement des terres, négligé par des hommes aussi laborieux peut-être qu'autrefois, mais abattus, découragés, ne peut plus humecter des campagnes desséchées; tandis que dans quelques cantons, des eaux stagnantes et inutiles en rendent le séjour mal-sain. Les eaux courantes y sont rares, et la plupart des rivières qui y coulent ne sont que des torrens formés par les pluies de l'hiver et la fonte des neiges des montagnes, et dont le lit est à sec pendant les chaleurs.

Cette sécheresse de la terre et de l'atmosphère va chaque jour en augmentant, à mesure que les plantations deviennent plus rares, que le nombre des arbres diminue, que les forêts s'abattent. Une coupable imprévoyance sur le dépérissement successif d'une heureuse fertilité, n'étonne point, sous l'administration dévorante des Turcs; mais que dans des contrées où l'économie publique est une science cultivée et approfondie, les mêmes désordres qui souillent des pays soumis à des barbares, se soient propagés et maintenus, c'est ce que l'on a peine à concevoir, et qui excite l'indignation. Les anciens consacroient les fo-

rêts à la divinité ; le respect commandoit le ménagement, et ce n'étoit qu'avec une religieuse circonspection que l'on y portoit la coignée. Une mythologie protectrice a été remplacée par les excès du luxe et du désordre. Des bois que nos ancêtres avoient choisis pour temples, des chênes sacrés à l'ombre desquels ils avoient dressé des autels simples comme la nature, ont été renversés : la hache sacrilége n'a point épargné l'asile d'une antique piété, ni des ressources fécondes pour tous les temps. Des rocs nus et sourcilleux se montrent à la cîme des montagnes qu'une puissante végétation décoroit naguères des plus beaux arbres ; les côteaux offrant plus de facilités à la dévastation, sont presqu'entièrement dépouillés ; les arbres isolés, qui dans nos campagnes servoient de bornes naturelles et immuables comme d'abri aux troupeaux, sont tombés également victimes de la licence ; par-tout la propriété de nos neveux est devenue la proie de coupables et infidèles dépositaires ; et la partie la plus intéressante de la richesse nationale sembloit n'être régie que par les loix de la cupidité et du brigandage : déjà les pluies ont entraîné dans les plaines une partie des terres qui

couvroient

couvroient le sommet des montagnes, les collines s'affaissent, les vallées s'exhaussent, les fontaines se tarissent, le lit des rivières se remplit, les campagnes se dessèchent ; et si un gouvernement réparateur ne prend de sages mais promptes mesures, nous n'aurons à transmettre à la postérité qu'une somme de malheurs toujours croissans, et le sol de la France courroit risque de partager l'aridité dont une détestable administration a frappé celui de l'île de Chypre.

Les Grecs qui l'habitent sont grands et bien faits ; leur physionomie et leurs manières sont également nobles et agréables. Mais leur moral ne passe pas pour répondre à ces bonnes qualités de l'extérieur. Ils sont, dit-on, les plus rusés et les plus fourbes de tous les Grecs ; l'on seroit tenté de cesser de les plaindre de l'oppression sous laquelle ils gémissent, si l'on ne savoit que la dissimulation et cette sorte d'oblicité de caractère sont souvent des symptômes de la foiblesse, et les compagnes de l'esclavage ; si, d'un autre côté, ces mêmes hommes ne les faisoient quelquefois oublier par des vertus, et en particulier, par celles de l'hospitalité, qu'ils exercent avec beaucoup de générosité.

Le Cypriote est gai et fort ami du faste et des plaisirs ; ce n'est pas le seul esclave que l'on ait vu danser avec ses fers.

L'on s'attend bien que la beauté doit briller de tout son éclat, dans le lieu choisi par Vénus, pour y établir son doux empire et le culte des grâces et des plaisirs. Les femmes de Chypre étoient autrefois célèbres par leurs charmes ; elles les conservent encore ; elles n'ont pas même perdu le souvenir que leur île fut consacrée à la tendresse. Ces belles femmes sont très-recherchées dans leur parure ; elles aiment beaucoup les fleurs, comme l'accompagnement le plus naturel et le plus élégant de leurs attraits ; elles ne dissimulent pas leur désir de plaire, et elles le témoignent avec une franchise aimable. Quoique jouissant peut-être de moins de liberté qu'autrefois, la gêne à laquelle l'usage ou, pour mieux dire, les fantaisies des hommes les assujettissent ne va pas jusqu'à la contrainte ; et du moins elles ne composent plus l'avilissant tribut que leurs ancêtres payoient aux reines de Perse, de cinquante d'entr'elles, dont le service, dans une cour orgueilleuse et despotique, consistoit à se jeter entre les roues des chars, et à présenter le dos à la

reine, qui s'en servoit comme de marche-pied.

La plus élevée, comme la plus remarquable des montagnes dont la chaîne divise l'île de Chypre dans sa longueur, est le mont Olimpe. Les Grecs actuels l'appellent *Trogodos*, *Trobodos* ou *Trobos*. Pour le distinguer d'une autre montagne du même nom dans la Natolie, et d'une autre plus fameuse dans la Macédoine, les anciens donnoient à celle-ci le nom de petit Olimpe. Ils avoient bâti à son sommet un temple dédié à Vénus, dont l'entrée, par un réglement fort étrange pour un lieu consacré à la déesse des Amours, étoit interdite aux femmes ; il leur étoit même défendu de le regarder. A ce temple, réduit élégant et sacré, où l'on célébroit les jouissances de la nature, avoient succédé des retraites élevées aux privations. De nombreux couvens furent bâtis sur le même emplacement. Là, des cénobites laborieux embellissoient le penchant de la montagne de jardins, de plantations de toutes espèces, arrangés avec goût ; c'étoit le plus charmant séjour de l'île, et les riches Cypriotes alloient pendant l'été y jouir de la fraîcheur de bosquets agréables, qu'arrosoient des eaux limpides

et dirigées avec beaucoup d'art. Insensible aux charmes d'un heureux accord de la nature et de l'industrie, le Turc a porté sa férocité et ses ravages sur ce beau canton; les monastères ont été démolis, et des lieux frais et rians se sont revêtus de l'âpre livrée de la stérilité.

Soixante et dix lieues environ forment la longueur de l'île de Chypre, de l'orient à l'occident; sa plus grande largeur du nord au midi est de trente lieues, et sa circonférence est à-peu-près de cent quatre-vingts. En côtoyant au midi les terres de la longue pointe du cap Saint-André, autrefois le cap Dinarète, l'on trouve un large golfe, formé par ce cap et celui de la Grecque, que les anciens appeloient *Throni*, et sur lequel Ptolomée place une ville de même nom. Au fond de ce golfe est la ville de Famagouste, nom moderne, sur l'étymologie duquel les érudits ne sont pas d'accord; mais ils conviennent assez généralement que cette ville est bâtie sur les ruines de l'ancienne Arsinoë, qui prit son nom de sa fondatrice, sœur de Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte. Située dans un lieu bas, Famagouste n'est point aperçue de loin, en y arrivant du côté de la mer: son

port est sûr, mais peu spacieux, et à moitié comblé; de petits bâtimens peuvent seuls y entrer; et les gros vaisseaux mouillent en dehors. Des fortifications, ouvrage des Lusignan, des Gênois et des Vénitiens, qui en ont eu successivement la possession, défendent le port et l'enceinte de la ville autant qu'elles peuvent servir à la défense dans leur état actuel de dégradation, effet de la négligence des Turcs, qui ne savent que détruire et jamais réparer.

Ces remparts rappellent un trait déplorable de la plus atroce violation du droit des gens et de la guerre; il peut faire juger du caractère et de la civilisation d'un peuple aux yeux duquel l'héroïsme et la courageuse fidélité à ses devoirs sont des crimes, et dont la profonde cruauté se joue des promesses les plus solennelles et des conventions les plus sacrées. Les larmes de l'homme sensible arrosent, à Famagouste, le lieu où Marc-Antoine Bragadin défendit cette ville avec tant de vaillance contre l'armée des Turcs, commandée par Mustapha, général de l'empereur Sélim, et il frémit d'indignation au récit de la plus exécrable perfidie dont ce brave Européen mourut la victime.

Après avoir soutenu six assauts contre les forces ottomanes réunies, et éprouvé les ravages de plus de cinq cent mille bombes, le valeureux Bragadin, commandant de l'armée vénitienne, forcé de céder au nombre, capitula le premier août 1571. Les conditions furent réglées; elles étoient honorables pour les assiégés, et dignes de leur longue et courageuse résistance; mais au moment où le général européen alla dans la tente de Mustapha, pour lui annoncer son départ et prendre congé de lui, le barbare le fit saisir et livrer aux plus cruels supplices. Il fut écorché vivant, ensuite empalé; et sa peau, remplie de paille, fut pendue à la vergue d'une galère, comme un témoignage éternel de l'horrible inhumanité des Turcs, et le signal de la vengeance des nations civilisées.

L'on s'empresse de quitter un lieu témoin d'une aussi épouvantable cruauté, et l'on entre, avec quelque plaisir, dans une plaine qui s'étend à l'orient, ou plutôt au nord-est de Famagouste, placée à l'extrémité de cette plaine, du côté de la mer. Là, étoit l'ancien royaume de Salamine, fondé par Teucer, compagnon d'Ajax, qui y bâtit une ville qu'il appela Salamine, du nom de l'île où il

avoit pris naissance[1]. Quelques débris annoncent d'une manière incertaine l'emplacement de cette ville ancienne, comme la culture et la fécondité de la plaine qui est encore le meilleur canton de l'île, attestent foiblement ce qu'elles furent autrefois.

A vingt lieues à-peu-près au nord-est de Famagouste, au milieu d'une vaste plaine et au centre de l'île, est Nicosie, qui en est la capitale. C'est la résidence du gouverneur, comme elle le fut autrefois des rois de Chypre. Leurs palais, remarquables par la beauté de l'architecture, éprouvent le sort commun à tous les anciens édifices dont les Turcs sont restés les maîtres, et qu'ils livrent à la destruction. La superbe église de Sainte-Sophie, dans laquelle on sacroit les rois chrétiens, a été dégradée pour en faire une mosquée ; et l'habitation de ces souverains, démolie en partie, et reconstruite dans le goût oriental, est la demeure du mousselim. La position de cette ville est agréable, les eaux y sont abondantes, de beaux jardins l'environnent; son

[1] *Nil desperandum Teucro duce et auspice Teucro,*
Certus enim promisit Apollo,
Ambiguam tellure nova Salamina futuram.
HORAT. *lib.* 1, *Od.*

terroir est excellent, et n'attend que des mains libres pour reprendre l'aspect de prospérité dont il est susceptible.

Si l'on continue à suivre la côte méridionale, on rencontre un second golfe spacieux, moins pourtant que celui de Famagouste. Les vaisseaux y trouvent la belle rade de Larnaca, la plus fréquentée de l'île. La ville dont elle porte le nom est à quelque distance de la mer. C'est là que les consuls et les négocians des nations européennes établissent leur demeure, et le commerce y avoit encore, ces années dernières, une assez grande activité. Mais, comme si le Turc ne pouvoit laisser aucun endroit sans le frapper de l'empreinte de son gouvernement désastreux, les environs de Larnaca ne répondent plus à l'état encore florissant de son commerce. A l'exception des jardins qui tiennent à la ville même, et dans lesquels l'industrie a su amener des eaux fécondantes, les campagnes d'alentour sont arides; le sol en est maigre et desséché; quelques arbres épars et isolés lui laissent à peine l'apparence de la végétation; l'orge seule y croît dans quelques cantons privilégiés, et l'eau y manque par-tout. Aussi le séjour de Larnaca n'est pas sain; l'on y est

exposé à une chaleur suffocante. Cependant des forêts d'oliviers couvroient autrefois ces plaines aujourd'hui presque stériles; et, comme je l'ai déjà dit, l'on voit encore aux environs les restes de citernes immenses, destinées à conserver l'huile que l'on en tiroit.

Très-près de Larnaca étoit *Citium*, ville célèbre de l'antiquité. C'étoit une colonie des Phéniciens. Le philosophe Zénon y prit naissance, et Cimon, général des Athéniens, y mourut. L'on ne peut fouiller la terre aux environs de Larnaca, sans rencontrer des restes de l'ancienne ville; mais le Turc soupçonneux et s'imaginant que toutes les recherches de la science ou de la curiosité n'ont pour but que la découverte de quelqu'amas d'or enfoui, les épie avec une continuelle attention, et en fait un sujet d'extorsions; de sorte que l'on ose très-rarement se livrer à ces fouilles, et que les richesses que la terre récèle y demeurent ensevelies avec les connoissances que l'histoire et les arts en obtiendroient, jusqu'au temps où le joug appesanti des Turcs cessera de souiller et de flétrir des contrées autrefois si brillantes.

Le bourg des Salines n'est qu'à une demi-lieue de Larnaca. Son nom lui vient d'un

grand lac voisin de la mer, à moitié comblé aujourd'hui, et dans lequel se forme le sel, qui est encore un objet de commerce. C'est à la belle rade des Salines qu'abordent les bâtimens chargés pour la capitale de l'île, et les vaisseaux de guerre destinés à les protéger. Les négocians de Larnaca y ont leurs magasins.

Limassol, autrefois Némosie, n'est plus qu'une misérable cité, remplie de ruines et de décombres. Son port est néanmoins assez fréquenté; l'on y charge des grains, du coton, et d'autres productions de la terre. Les meilleurs vins se font dans ses environs, et elle est l'entrepôt de tous ceux de l'île qui entrent dans le commerce.

Non loin de cette ville, si toutefois Limassol mérite ce nom, étoit l'ancienne Limassol, qui, plus anciennement encore, s'appeloit *Amathonte*, célèbre par un temple consacré à Vénus et à Adonis, et dans lequel, au rapport de Pausanias, l'on conservoit un riche collier de pierres précieuses, garnies d'or, ouvrage de Vulcain, et donné en premier lieu à Harmonie[1]. Mais cette ancienne ville

[1] Liv. IX, *Voyage de la Béotie*, trad. de Gedoyn, tom. II, page 316.

est ruinée; de même que Paphos, Cythère, la charmante Idalie et d'autres lieux que les Grâces embellirent, elle est effacée du sol de l'île de Chypre; et au lieu des images douces et riantes qu'elle présentoit, elle n'excite plus que des regrets et des souvenirs pénibles.

Près et à l'orient de Limassol, se trouve le promontoire le plus méridional de l'île; c'est une petite péninsule qui ne tient au continent que par une langue de terre très-étroite; on la nommoit autrefois le promontoire *Agrotiri*; à présent il s'appelle le cap des Chats, à cause de la grande quantité de ces animaux, que nourrissoient des moines qui obtinrent, au quatrième siècle, la permission de s'y établir, de même qu'au mont Olimpe, sous la condition d'entretenir beaucoup de chats pour faire la chasse aux serpens qui s'étoient multipliés dans l'île à un point effrayant, et que l'on prétend n'avoir pas de plus grands ennemis que les chats.

Lorsqu'on a doublé le promontoire des Chats, la côte remonte vers le nord-ouest, et l'on y rencontre, au fond d'une petite anse, un mauvais port qui ne présente qu'un abri fort incertain; le fond est hérissé de rochers dont les cables des vaisseaux seroient bientôt

coupés, si on n'avoit la précaution de les soutenir, au moyen de tonneaux vides et flottans. Là se trouvoit Paphos, où Vénus aborda après sa naissance au milieu des eaux. Un ancien temple avoit été construit en son honneur; des tourterelles y voloient sans cesse et y faisoient leurs nids; le sang d'aucune victime ne rougissoit ses autels; de pareils sacrifices auroient répugné à la déesse de l'amour: son culte n'avoit rien que de doux, et les nombreuses offrandes que l'on y apportoit de toutes parts n'affligeoient pas l'humanité. Un oracle célèbre prononçoit, dans ce temple, sur les destinées des hommes; et son grand sacerdoce étoit une dignité éminente. La quantité d'étrangers que le culte de Vénus amenoit à Paphos, le concours des habitans de l'île, la beauté de son site et de ses édifices, l'aspect enchanté de ses campagnes, la liberté qui y régnoit, en avoient fait un lieu de plaisirs et de délices. Tant d'agrémens sont remplacés aujourd'hui par des ruines, un village, un mauvais château, des masures, quelques chétives églises grecques, la misère et le nom dur de *Baffa*, ou de *Baffo*.

Aucun lieu ne se fait remarquer sur la côte septentrionale de l'île, si l'on excepte

Gérigne ou Cérine, l'ancienne *Ceraunia*; il n'offre, comme Paphos, que des débris pour témoignage de sa grandeur passée. Un port également mauvais ne sert qu'au commerce de l'île avec la Caramanie, dont on aperçoit les montagnes depuis les hauteurs de Cérine. La communication entre ce port et celui de Selefski, dont le nom rappelle celui de Seleucie en Cilicie, est fréquente; il y a même, pour la rendre plus active, deux paquebots uniquement destinés à cette courte navigation, qui ne laissoit pas d'être profitable, et qui étoit entre les mains des Français.

Telle est, en peu de mots, la description géographique d'une île qui, jadis divisée en neuf royaumes, passa successivement sous la domination des Egyptiens, des Phéniciens, des Persans, des Macédoniens, des Romains, des Européens d'occident, et des Arabes. Les croisades en firent l'apanage de quelques princes d'Europe, qui la cédèrent aux Vénitiens. Le sultan Sélim la leur arracha en 1570; et, depuis cette époque, elle a fait partie de l'empire ottoman, pour en être encore séparée et exposée à de nouvelles vicissitudes, inséparables des institutions humaines. Rien n'est stable dans la nature que la nature elle-

même; et plus les hommes s'en éloignent par l'excès de la civilisation, si je puis m'exprimer ainsi, plus les formes sociales sont sujettes à varier, et en butte aux innovations.

CHAPITRE V.

TABLEAU DE LA SITUATION PRÉSENTE DE L'ILE DE CHYPRE. — ARAIGNÉE ÉNORME TRÈS-DANGEREUSE, OU GALÉODE ARANÉOÏDE. — LA CONQUÊTE DE L'ILE DE CHYPRE AUROIT SINGULIÈREMENT FAVORISÉ CELLE DE L'ÉGYPTE.

CE n'est pas seulement à l'égard des productions du sol, que la nature est contrariée dans l'île de Chypre, et que ses largesses sont méconnues et repoussées. Les rigueurs d'une domination oppressive se sont appesanties également sur les campagnes, les arts et les hommes. Chaque jour voit le commerce s'éteindre, l'industrie dépérir, les terres se dessécher, et l'agriculture s'appauvrir. Des vallons qu'ombrageoient des arbres utiles ou agréables, que la culture enrichissoit de moissons de toute espèce, ou paroit de verdure et de fleurs, restent incultes et hérissées de ronces et d'autres plantes dures, maigres

et inutiles. L'on peut voyager des journées entières dans des plaines abandonnées et livrées à la triste et pernicieuse fécondité, qui, sur des terres impatientes de produire, accompagne la stérilité ; dans des landes factices, sombre et funeste effet de la puissance du méchant, où l'on se croiroit enfoncé dans de vastes solitudes, si de loin en loin on n'apercevoit quelques habitations dispersées et quelques troupeaux errans. Chaque jour aussi voit la population qui ne s'accroît et se fixe que-là où se trouve l'abondance des denrées, l'activité du commerce et des manufactures, et la justice du gouvernement, diminuer d'une manière sensible, et les hommes quitter un pays désolé, et chercher, pour la plupart, des lieux moins tourmentés, des demeures moins malheureuses.

Les animaux qui font la richesse ou les plaisirs de l'homme, y sont moins nombreux et de race moins belle qu'autrefois. L'aisance des propriétaires donne aux animaux domestiques les qualités qui les rendent recommandables ; ils dégénèrent, au contraire, lorsqu'ils n'ont plus à partager avec leurs maîtres qu'une existence pénible et inquiète. Aussi n'y voit-on plus guère de ces chevaux de race dis-

tinguée,

tinguée, descendans des coursiers de l'Arabie, et fameux par leur vigueur autant que par leur vîtesse, ni de ces beaux lévriers renommés par leur ardeur et leur adresse à la chasse. Les uns et les autres ne se trouvent plus que dans quelques maisons qui conservent encore des restes de leur ancienne opulence. Le bétail n'y est plus aussi abondant, et les troupeaux de moutons à queue large et traînante, ceux de chèvres, dont le poil servoit à faire de beaux camelots, ne se rendent plus en aussi grande quantité sur le penchant de collines tapissées d'herbes succulentes, et n'animent plus autant des lieux solitaires où ils paissent en toute tranquillité, et que la nature semble avoir destinés aux charmes simples et purs de la vie pastorale.

L'insecte de la soie, privé d'une partie de sa nourriture, dans des plantations de mûriers à demi-ruinées, ne se multiplie plus avec autant de profusion; et des familles de kermès, émules de la cochenille, ne fournissent presque plus de matière colorante à nos manufactures. Le gibier est aussi moins commun, et les oiseaux de passage ne viennent plus, en aussi grande quantité, s'abattre sur des terres qui ne leur présentent plus ni

les mêmes abris, ni la même abondance. La mer même n'offre plus autant de ressources aux habitans de l'île ; non pas qu'une puissance destructive ait pu pénétrer jusque dans le sein des eaux : celles qui baignent les côtes sont encore extrêmement poissonneuses ; mais les bras et l'activité manquent pour la pêche, comme pour les autres branches d'industrie et de commerce.

Si tout ce qui est bon et utile a souffert et dépéri en Chypre, tout ce qui est de nulle valeur ou malfaisant y a prospéré. Les serpens, qui se plaisent dans les halliers et sous les décombres, s'y propagent à leur aise, et l'on sera bientôt forcé de nouveau à avoir recours aux chats pour en purger les campagnes. Des insectes nuisibles et hideux pullulent et élaborent librement leur venin à l'ombre humide et chaude des ruines ; les tarentules à corps noir et velu et à yeux jaunes et brillans, n'y sont point étrangères ; et l'on y rencontre aussi, mais très-rarement à la vérité, cette araignée terrible, dont l'aspect seul effraie, dont le venin frappe de mort quiconque en est atteint, dont enfin l'histoire naturelle est encore peu connue.

La première chose que l'on ait à faire,

lorsqu'on veut parler d'un animal dont quelques naturalistes ont déjà fait mention, est de débrouiller sa nomenclature; et certes c'est un travail bien ingrat, bien minutieux, et qui ne peut plaire qu'à des esprits rapetissés et pédantesques. Quoique peu d'auteurs aient écrit sur l'insecte laid et dangereux dont il est question, chacun d'eux lui a imposé une dénomination différente, moyen le plus assuré de ne jamais s'entendre. Au milieu de cette confusion et de cette continuelle et arbitraire substitution de noms [1], je me fixerai à celui de *galéode*, qu'Olivier, naturaliste célèbre et voyageur, a donné à cette espèce d'araignée, pour la distinguer des autres espèces, dont elle est, en effet, très-différente [2]; c'est

[1] M. Pallas a appelé cette araignée, *phalangium araneoïdes*. (*Spicil. zool. fascicul.* 9, *pag.* 37, *tab.* 3, *fig.* 7, 8 *et* 9.) M. Fabricius, d'après Lichtenstein, autre naturaliste étranger, lui a donné le nom de *solpuga araneoïdes*. (*Supplément. entomol.*, *pag.* 294.) Cette même dénomination de *solpuga* a été adoptée avec l'épithète *arachnodes*, par M. Herbst, connu principalement par un bon ouvrage sur les crustacées, dans un Mémoire fort étendu, qu'il a publié récemment à Berlin sur ce sujet (*pag.* 37, *tab.* 1, *fig.* 2.).

[2] Galéode aranéoïde, (Encyclop. méthod. Hist. nat. des Insectes.)

une déférence due à un savant estimable, et en même temps un service pour la science de la nature, qui, si l'on vouloit en croire quelques gens, plus attachés aux mots qu'aux choses, ne seroit bientôt plus que la stérile connoissance de noms arbitraires, et de phrases aussi sèches qu'insignifiantes.

Les notions que les anciens nous ont transmises sur les animaux divers qu'ils ont connus, et sur les insectes en particulier, sont, généralement parlant, trop vagues et trop incomplètes pour que l'on soit en état d'assigner avec certitude à quel animal chacune d'elles appartient. Ce sont, à ce qu'il me paroît, des conjectures un peu hasardées, que de décider avec M. Herbst[1], que l'affreuse araignée ou le galéode du Levant (Voy. Pl. III.) est l'insecte que les auteurs grecs et latins ont nommé *sphalangium*, *phalangium*, *solifuga*, *solpuga*, *tetragnathium*, et *mus araneus*. En effet, ces auteurs ont donné à plusieurs espèces d'araignées[2] le nom de *sphalange* ou de *phalange*, que les naturalistes modernes ont réservé aux seules araignées à longues jambes, à tête confondue avec le corcelet, et

[1] Mémoire ci-devant cité.

[2] Œtius et d'autres ont appelé *phalanges* six espèces d'araignées.

dont une espèce, très-commune, est le *faucheur* de nos pays. Le *solfuge* ou *solpuge* ne me paroît pas plus être le galéode; ce nom veut dire *qui fuit le soleil*, et il a été également appliqué à une espèce de fourmi et à une espèce d'araignée; mais le solfuge-araignée est un insecte extrêmement petit (*animal perexiguum*), qui se trouve fréquemment en Sardaigne, dans les mines d'argent, qui se glisse dans l'obscurité et dont la morsure est venimeuse[1]; or, le galéode n'est point un très-petit insecte; il ne fuit point le grand jour et on ne le trouve point ou du moins personne n'a dit qu'il se trouvât dans l'île de Sardaigne. Il n'est guère plus possible de le reconnoître dans la notice que Pline nous a laissée du *tetragnathium* ou araignée à quatre mâchoires, et que ce naturaliste sépare en deux espèces; l'une, et c'est la plus dangereuse, qui porte sur le milieu de la tête deux lignes blanches; et l'autre, dont la marche est plus lente, le corps cendré et blanchâtre à son extrémité[2]. Quant au *mus araneus*, ou au *rat-araignée* des naturalistes anciens, il est dépeint dans leurs écrits, comme un quadru-

[1] Solin, d'après Pline, *Polyhist. cap.* 9.

[2] Plin. hist. nat. lib. 29, cap. 4.

pède, d'une manière à ne pas s'y méprendre; c'est la musaraigne, animal bien connu, et que les anciens ont pu facilement observer; au lieu qu'il n'est pas certain qu'ils aient eu connoissance du galéode, insecte heureusement fort peu répandu dans les contrées les plus chaudes de l'Europe et de l'Asie.

Je ne me suis permis ces remarques critiques que pour montrer que, suivant toute apparence, le galéode étoit inconnu aux anciens, et pour donner une nouvelle preuve de la difficulté d'adapter avec précision la plupart des notes répandues dans leurs ouvrages, aux animaux dont on écrit l'histoire. Quoi qu'il en soit de ces probabilités, à la recherche desquelles on perd beaucoup de temps, tout en risquant de s'égarer, fidèle au plan que je me suis tracé, de recueillir les faits et les observations, avant de raisonner sur l'origine des dénominations, et de se perdre dans le vague des conjectures, je vais donner en peu de mots la description du galéode aranéoïde que j'ai eu occasion d'observer au Levant, et rapporter ce que l'on sait sur cet insecte malfaisant.

Des caractères très-saillans le rapprochent des phalanges; sa tête est également confon-

due avec le corcelet, et la pièce dont ils sont composés est à-peu-près en forme de cône tronqué, dont la base est placée en devant et sert de bord antérieur: au milieu de ce bord est un tubercule noirâtre portant deux yeux qui m'ont paru être à facettes; entr'eux et en devant l'on remarque deux autres petits tubercules, que l'on pourroit prendre aussi pour des yeux; cependant je ne pense pas qu'ils soient effectivement des yeux, et je les regarde plutôt comme des pédunculès de cils ou de gros poils, dont quelques-uns, vus à la loupe, paroissent tronqués et en tube.

A cette pièce qui tient lieu de tête et de corcelet, sont attachés les organes de la nutrition et deux paires de bras ou d'antennules. Deux énormes mâchoires, que les entomologistes modernes appellent *mandibules*, frappent d'abord les regards; elles sont plus grandes que la pièce même ou la tête, en avant de laquelle elles sont fixées; leur forme est conique; elles s'appliquent l'une contre l'autre par leur côté interne; elles sont velues, entières et non coudées comme celles des faucheurs; chacune de ces mâchoires est terminée par deux pinces brunes, écailleuses, dentées en dessous, finissant en pointe, ar-

quées en sens contraire, et se croisant à leur extrémité. Je les ai examinées l'une et l'autre avec une forte lentille, et je n'ai point découvert d'ouverture qui pût servir d'écoulement à une liqueur empoisonnée, ainsi qu'on l'aperçoit aux griffes des araignées. Il est néanmoins bien certain que cet insecte est venimeux à l'excès, ce qui fait présumer que les trous par lesquels s'échappe son venin, sont d'une petitesse extrême, et en même temps que le poison qui en distille, a une prodigieuse activité, puisque la très-petite portion qui peut découler par une ouverture imperceptible, suffit pour donner la mort.

A la naissance et au-dessous des pinces, sort un petit filet écailleux, cylindrique, terminé en pointe, rejeté en arrière et couché sur le dessus du support des pinces ou sur la mandibule; je ne parle que de l'individu que j'ai plus particulièrement observé, car je présume que cette appendice n'est qu'un des caractères distinctifs du sexe; on aperçoit, au-dessous de ces mêmes mandibules et dans l'intervalle qui les sépare, un petit corps que Fabricius appelle *lèvre en forme de suçoir*. Ce corps m'a paru composé d'une petite tige, ayant à son

extrémité deux pièces cylindriques, velues et rapprochées.

Les deux paires de bras ou d'antennules prennent naissance à la partie inférieure de cette pièce, que j'ai dit remplacer dans les phalanges en général, et dans le galéode en particulier, la tête et le corcelet; ces bras sont composés d'une suite d'articles presque tous cylindriques, hérissés de longs poils, quelques-uns même de dents, et conformés à-peu-près de même, excepté que les bras antérieurs sont plus grands, et ont en outre à leur bout une espèce de bouton ou d'article court et arrondi, lequel, suivant Olivier, indiqueroit un individu mâle.

Avant de passer au ventre ou à l'abdomen de l'insecte, je dois observer qu'il existe entre lui et le corcelet, une pièce intermédiaire servant d'attache à quatre paires de pattes, qui diffèrent essentiellement des bras, en ce qu'elles ont de plus qu'eux un tarse formé par deux ou trois articles et ayant à son extrémité deux doigts arqués, longs, munis chacun d'un petit crochet brun et écailleux. Les pattes, à partir de celles qui sont les plus voisines des bras, augmentent successivement de grandeur; en sorte que les der-

nières sont fort longues. Celles-ci ont d'ailleurs une particularité fort remarquable ; on découvre sur la face inférieure de la partie que, par comparaison avec les autres animaux, on pourroit appeler la hanche, quatre appendices singulières : ce sont des corps membraneux, très-minces, transparens, formés d'un petit pédicule, qui est surmonté d'une pièce presque triangulaire, courbe et concave. L'on ne peut mieux comparer ces appendices qu'à la moitié d'un entonnoir, qui auroit été coupée dans sa hauteur ; elles rapprochent les galéodes des scorpions qui ont, comme l'on sait, deux corps en forme de peigne, placés près des pattes postérieures.

L'abdomen est fixé à la pièce qui répond au corcelet, non par un pédicule court, comme dans les araignées, mais par son plus grand diamètre transversal ; il diffère encore de l'abdomen des araignées, en ce qu'il a des incisions ou des anneaux, au lieu que l'enveloppe de celui des araignées est entière et continue.

Le galéode, dont la longueur est d'environ un pouce, a le corps d'un jaune livide et hérissé de longs poils, et même de piquans en plusieurs endroits. Il court avec une vîtesse

prodigieuse, et échappe ainsi plus facilement à sa destruction, à laquelle les hommes sont intéressés, sa morsure étant très-dangereuse, comme je l'ai déjà dit, et son venin très-subtil. Les parties qui en sont attaquées enflent en un instant, et font éprouver des douleurs excessives et suivies d'une mort certaine, si l'on n'emploie promptement les remèdes convenables. Ceux qui réussissent le mieux, sont l'huile en topique, les cordiaux et les sudorifiques à l'intérieur.

On trouve le galéode aranéoïde dans plusieurs parties du Levant, en Arabie, en Syrie, en Perse, dans l'Asie Mineure, et jusque dans le pays compris entre le Don et le Volga, aux environs de la mer Caspienne, et dont la température est plus chaude que l'on ne devroit s'y attendre, dans des contrées aussi septentrionales. Ces vilains insectes y deviennent de plus en plus communs; M. Pallas en a vu deux dans la maison qu'il occupoit à Zarizyn, et il a appris que l'on en avoit tué plusieurs chez le commandant de cette forteresse, pendant le séjour qu'il y fit. Cependant il n'y eut qu'une seule personne qui en fut mordue, mais les secours donnés à propos la sauvèrent, et elle en fut quitte

pour une forte enflure et de grandes douleurs[1]. Les Arabes qui ne connoissent pas de remèdes contre la morsure de cet insecte, le redoutent beaucoup.

Il est sans doute inutile d'avertir qu'un animal, ou plutôt un monstre à quatre pieds, de la taille d'un cheval, et du reste semblable à un serpent, le *laminga*, que Dapper, d'après un autre auteur aussi crédule, assure exister sur le mont Olimpe, et dévorer les hommes, n'est qu'un être imaginaire, enfanté par l'imposture et la crédulité. L'île de Chypre est affligée d'un assez grand nombre de maux réels, sans chercher à l'augmenter par des fléaux imaginaires.

Mais la plupart, comme les plus considérables de ces maux, sont des vices et des désordres de l'administration : si l'île de Chypre cessoit d'être en proie aux violences et à la grossière incapacité du gouvernement qui la déchire, si des mains réparatrices venoient à y seconder les efforts de la nature qui a tant fait pour cette île intéressante, la

[1] Voyages de M. P. S. Pallas en différentes provinces de l'empire de Russie, et dans l'Asie septentrionale, traduits par Gauthier de la Peyronie, *tom.* 5, *in*-4°. *pag.* 313.

splendeur dont elle brilla autrefois, et son antique prospérité renaîtroient, et l'on y retrouveroit encore l'une des contrées les plus riches et les plus agréables de la terre.

Et si les circonstances l'eussent permis, s'il eût été possible d'en obtenir l'agrément de la Porte Ottomane, ou si l'on eût pu prévoir que des ménagemens pour cette puissance inquiète, ombrageuse, et entraînée par les insinuations des ennemis de la France, n'eussent dû servir qu'à l'irriter, la conquête de l'île de Chypre auroit dû peut-être précéder celle de l'Egypte. Les Français y auroient trouvé des moyens abondans de subsistance, et dans les Grecs qui l'habitent, de zélés partisans, des amis qui les auroient accueillis et secourus, au lieu de barbares qu'il a fallu combattre et massacrer; aucun obstacle ne se seroit opposé à la descente de l'armée; les places fortes qui s'y trouvent sont démantelées et tellement dépourvues de gens de guerre et de munitions, qu'elles n'auroient pu opposer de résistance. Des ports nombreux et qu'il auroit été facile de mettre dans un état respectable de défense, auroient conservé la flotte à l'abri de toute attaque; les vaisseaux, croisant dans la mer de Syrie, en

auroient bloqué tous les ports; et lorsqu'on auroit jugé le moment favorable, ces mêmes vaisseaux auroient transporté, en très-peu de temps, sur les côtes de l'Egypte, une armée déjà habituée à la chaleur du climat et renforcée par des Cypriotes[1]. Le débarquement effectué, la flotte auroit abandonné les rivages périlleux d'Alexandrie, et regagné les rades de Chypre. Une communication facile, prompte, continue et qu'il n'auroit guère été possible aux ennemis d'intercepter, se seroit établie entre les deux colonies; l'île auroit fourni au continent des vivres, d'autres objets d'approvisionnement, et en particulier le bois qui manque à l'Egypte; le petit nombre d'arbres utiles qui parent et rafraîchissent les campagnes de cette dernière contrée, n'auroient pas été sacrifiés aux besoins de l'armée et aux constructions militaires; les ennemis n'auroient pas eu la facilité de s'établir à St.-Jean-d'Acre; les descentes se seroient faites, pour ainsi dire, à volonté sur tous les points de la côte de Syrie; le désert qui la sépare de l'Egypte, n'auroit pas dévoré des braves,

[1] L'île de Chypre n'est guère qu'à soixante-dix lieues d'Alexandrie, et le courant y porte rapidement les vaisseaux.

dans des marches excessivement pénibles, au travers de plaines arides et brûlantes, qu'aucune goutte d'eau n'humecte ; enfin, à la gloire de briser les fers de deux nations asservies et dégradées par des siècles d'esclavage, on auroit joint le bonheur de rendre à la liberté et à sa prospérité première, un peuple qui n'en est pas indigne, et dont la reconnoissance se seroit signalée envers ses libérateurs, par tous les actes de dévouement et toutes les sortes de secours et d'assistance.

Les ressources que la possession de l'île de Chypre auroit offertes pour la conquête de l'Egypte, se seroient étendues à sa conservation ; elles auroient assuré et consolidé l'acquisition d'un pays qui, par sa position, est la clef et l'entrepôt du commerce de trois parties du monde, et dont les empereurs romains, qui en connoissoient l'importance, étoient si jaloux qu'ils en interdisoient sévèrement l'entrée aux sénateurs et aux généraux qui n'en avoient pas obtenu leur permission expresse, dans la crainte que la prodigieuse fécondité et les délices de cette belle et riche contrée ne leur en fît tenter l'usurpation. . .

Ce plan d'expédition, quelque brillant,

quelqu'avantageux qu'il paroisse, n'étoit pas praticable sans doute, puisqu'il n'a pas été adopté ; il ne pouvoit en effet échapper à l'œil perçant et aux combinaisons profondes du génie qui a sûrement aperçu, dans son exécution, des obstacles assez puissans pour le rejeter : il lui eût été doux d'affranchir de la plus tyrannique oppression et de rendre à son ancien état de splendeur, un pays auquel sa situation florissante avoit fait donner l'épithète d'*heureux*, dont la juste application est si précieuse et si rare ; et nous devons croire que des considérations politiques, d'un grand poids, se sont opposées à ce développement plus étendu des vues qui ont dirigé l'expédition d'Egypte.

Au reste, et on le comprend assez, les idées que je viens de tracer, résultat de mes observations sur les lieux mêmes, et de mes méditations, ne peuvent avoir de mérite qu'aux yeux de la philosophie ; et l'on sait qu'elle est souvent en opposition avec les convenances politiques. Peu familiarisé avec celles-ci, je ne connois guère que la politique de l'humanité, dont l'étude m'a été facile ; je l'ai trouvée dans mon cœur ..... Mais je reprends la suite de ma narration.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

CAPITAINE DE LA POLACRE. — CRAPAUD-VOLANT. — CÔTES DE LA CARAMANIE. — CHATEAU-ROUGE. — OISEAUX. — COURANS. — CARAVELLE TURQUE. — MARINE TURQUE. — EFFORTS DES TURCS POUR PERFECTIONNER LEUR MARINE. — IMPRÉVOYANCE DE LA FRANCE. — PALAMIDES. — DANGER QUE COURT LA POLACRE. — RELACHE A RHODES. — GOLFE DE MACRI.

LE vent d'ouest qui nous venoit directement de l'île de Candie, où nous devions nous rendre, nous poussoit hors de notre route, quoiqu'il ne fût pas encore très-violent, ni la mer très-élevée, le 19 octobre, c'est-à-dire, le troisième jour après notre départ d'Alexandrie. Notre petit vaisseau marchoit assez mal et ne manœuvroit guère mieux ; et dans mes conversations avec le capitaine, je n'avois pas lieu de concevoir une haute idée de ses talens en navigation. Il me racon-

toit, par exemple, comme un événement fort simple, que l'année précédente il avoit perdu sur les côtes de Sicile, le bâtiment qu'il commandoit, parce que, s'étant trompé sur l'estime de sa route, il se croyoit loin de la terre, au moment où il s'y brisa. Mais ses traits s'altéroient, sa voix étoit tremblante, et de grosses larmes, long-temps contraintes, s'échappoient de ses yeux et couloient le long des rides dont l'âge avoit sillonné son visage, lorsqu'il me parloit d'un autre accident dont le souvenir l'absorboit tout entier. Il y avoit peu d'années que son fils unique, qui naviguoit avec lui dans ces mêmes mers du Levant, avoit été écrasé sous ses yeux, dans un gros temps, entre le vaisseau et la chaloupe. Il étoit inconsolable de cette perte, et sa tête en étoit réellement affoiblie.

L'on prit ce jour-là, sur le gaillard, un crapaud-volant, oiseau qui, malgré son vol peu soutenu et la foiblesse de ses yeux, n'en est pas moins un oiseau voyageur[1].

Nous commençâmes, le 20, à découvrir les

[1] Engoulevent. Buffon, hist. nat. des oiseaux, et *crapaud-volant* des planches enluminées, N°. 193, fig. 1. — *Caprimulgus Europæus*. Lin.

côtes de la Caramanie ; nous étions alors tourmentés par une mer très-grosse que souleva un vent impétueux et toujours contraire. Nous continuâmes à nous approcher de la terre, afin de profiter des vents légers qui en soufflent pendant la nuit, car on lutteroit long-temps et inutilement au large contre les vents d'ouest, ordinaires dans ces parages. Au reste, ces côtes de la partie de la Caramanie, qui formoit autrefois la Pamphylie, sont saines, suivant l'expression des marins, c'est-à-dire, qu'elles sont baignées par des eaux profondes et que les vaisseaux peuvent les ranger de près, sans crainte d'échouer. Elles sont, généralement parlant, élevées, arides et séparées par de nombreuses coupures ; mais derrière ces côtes, des montagnes tapissées d'un vert sombre, annoncent qu'elles sont couvertes de bois. C'est là en effet que végètent de vastes forêts, ressource importante pour les constructions navales, et que les Turcs négligent ou détruisent en pure perte.

Le cap le plus oriental du golfe de Satalie, anciennement *Attalie*, du nom d'Attale Philadelphe, roi de Pergame, qui y avoit fondé une colonie, se trouvoit devant nous : nous vîmes bientôt la petite île de Château-Rouge,

vis-à-vis le promontoire qui portoit le nom de *Sacré*, et le plus avancé vers le midi de cette partie de la côte dont elle est à peine séparée. Un très-bon port y est ouvert aux navigateurs ; mais il y a beaucoup de fond, et l'on y mouille à soixante ou quatre-vingts brasses. Il y a, au sommet du rocher qui forme cette île, un château fort, mais l'on n'y voit rien qui ait quelque rapport avec sa dénomination actuelle ; il n'y paroît rien de rouge ; et l'on peut présumer, avec le savant voyageur anglais Pockoke, que c'est l'île près de laquelle il y avoit une rade pour les vaisseaux, et que Pline appelle *Roghé*[1], dénomination dont l'on aura fait, par corruption, en italien *Rosso*, et *Rouge* en français[2].

Une bande de petits oiseaux de terre, dont je ne pus distinguer l'espèce, rasoit la surface de l'eau, se dirigeant au sud, et se rendoit, comme tant d'autres familles voyageuses de la même classe, dans les campagnes échauffées de l'Egypte, pour y passer l'hiver. Un vol considérable de corneilles, sorti pareillement des terres de la Caramanie, suivoit

[1] Lib. 8, cap. 35.

[2] Voyages de Richard Pockoke, liv. 4, chap. 1.

la même direction, mais voloit à une grande hauteur.

Nous remarquâmes, et cette observation est bien connue des navigateurs qui ont l'habitude de ces mers, que le long des côtes de la Caramanie, les courans portent au sud-ouest; leur impulsion nous étoit favorable, et diminuoit l'action du vent d'ouest, qui ne nous quittoit pas pendant la journée. Cependant il avoit beaucoup perdu de sa force; la mer s'étoit appaisée dès le matin du 22, et les différens aspects de la terre, que notre changement continuel de situation rendoit très-variés, faisoient de notre navigation une promenade agréable. Du côté de la mer, nous avions aussi des objets qui en interrompoient l'ennuyeuse uniformité: des vaisseaux voguoient près du nôtre, et au milieu d'eux s'élevoit, comme une montagne flottante, une caravelle du grand-seigneur; c'est ainsi que s'appellent les vaisseaux de guerre de la marine turque; leur élévation au-dessus de l'eau est excessive; leur poupe est en outre d'une hauteur disproportionnée. Cette construction, qui donne beaucoup de prise au vent sur le corps même du bâtiment, le fait manœuvrer avec difficulté et l'expose à une dérive con-

sidérable et à toute la violence des coups de mer : dans un combat, les boulets de l'ennemi trouvent une plus grande surface à frapper ; la marche est lourde, les changemens de bords sont lents et quelquefois incertains ; les agrès d'ailleurs sont incomplets et embarrassés ; l'artillerie, entièrement en bronze, est composée de pièces d'un calibre inégal, ce qui en rend le service long et difficile, et les batteries, toujours encombrées, entravent encore un service que la différence des pièces rend nécessairement confus. A ces grands défauts de construction et de gréement, à la nature même des bois dont les vaisseaux sont bâtis, il est aisé de remarquer l'enfance ou plutôt la barbarie de la navigation.

Et les hommes qui conduisent ces masses informes, sont aussi les plus ignorans du monde. Il en est peu parmi eux auxquels l'usage de la boussole soit familier, qui sachent reconnoître et tracer leur route sur une carte, qui soient en état d'observer la hauteur du soleil sur l'horizon, lorsqu'il passe au méridien, pour en conclure la latitude ; il n'en est point qui ait quelqu'idée de la géographie. L'on se rappelle que, lors de la dernière guerre entre les Russes et les Turcs, l'on ne parvint

pas à persuader aux derniers que les flottes russes pussent parvenir à Constantinople, par une autre route que par la mer Noire. En vain leur désignoit-on sur la carte le chemin qui amenoit les vaisseaux de la Baltique à l'Archipel; le divan dans lequel siégeoit le grand-amiral lui-même, s'obstinoit à regarder la chose comme impraticable; et ce ne fut que lorsque la flotte ennemie arriva dans les mers de Turquie, que l'on commença à croire à la possibilité de ce voyage.

Aussi les naufrages, les avaries de toute espèce, arrivent fréquemment dans le cours très-borné de navigations aussi mal dirigées; et si quelques-uns des marins montrent plus de capacité ou plus d'expérience, ils ne sont pas turcs; ce sont des barbaresques ou des grecs. Ceux-ci fournissent tous les pilotes de la marine ottomane, et l'on reconnoît, chez les Grecs modernes, les descendans de ceux qui furent les maîtres des Romains dans l'art de la navigation. Mais quelles que soient leurs dispositions, et même leur longue et ancienne pratique du cabotage, il s'en faut bien qu'ils puissent être considérés comme des marins habiles, et il leur manque l'instruction, sans laquelle il est impossible de le devenir.

C'est néanmoins entre leurs mains que se trouve presque toute la marine commerçante des Turcs, et ceux-ci n'y avoient pas grande confiance; indépendamment de la crainte que les armemens maltais leur inspiroient, ils préféroient presque toujours de charger leurs marchandises sur des bâtimens européens; le gouvernement lui-même donnoit aussi la préférence aux vaisseaux étrangers, particulièrement quand il s'agissoit de l'approvisionnement de la capitale, objet sur lequel le ministère a toujours les yeux, parce que, lorsqu'il vient à manquer, les soulèvemens et les malheurs se répandent dans une ville tumultueuse et souvent agitée.

Cependant les Turcs, instruits par le malheur d'une guerre désastreuse pour leur marine militaire, faisoient depuis quelques années, des efforts pour la tirer de sa grossière enfance; des chantiers, dirigés par d'habiles constructeurs français, employoient des bois plus secs et plus sains à bâtir des vaisseaux sur un gabarit plus avantageux. La cour de Versailles faisoit don à celle de Constantinople d'un vaisseau de guerre et de plusieurs frégates dont les Turcs ne connoissoient pas l'emploi dans les flottes; tandis que ses

ingénieurs élevoient des écoles de navigation et des fonderies de canon. Une pareille politique ne pouvoit prendre naissance que dans les esprits imprévoyans ; le commerce si florissant, qui enrichissoit les Français au Levant, n'avoit d'autre base que l'ignorance et la pusillanimité des Turcs : en leur enseignant à se passer de secours étrangers, à monter au rang des nations éclairées, c'étoit leur apprendre à se passer de nous ; c'étoit préparer la ruine de notre commerce et nous disposer un ennemi redoutable dans un peuple qui, jusque là, n'avoit à opposer que foiblesse et inexpérience.

La manie de nous ériger en instituteurs des nations, manie spécieuse par une apparence de grandeur et de générosité, et qui, dans le réel, n'est que le fruit d'une fausse philosophie et de combinaisons erronées, nous est devenue souvent funeste ; et, sans quitter l'exemple que les Ottomans nous fournissent de cette vérité, croit-on qu'aujourd'hui ils eussent osé nous déclarer une guerre maritime dans laquelle ils déploient une activité remarquable, s'ils n'eussent pas été instruits, à notre propre école, de l'art de nous combattre ? C'est à nos leçons seules qu'ils doi-

vent les succès qu'ils ont eus contre nous, plutôt qu'aux conseils et aux concours d'autres nations, qui n'auroient jamais pu tirer aucun parti de celle-ci, si elle n'avoit été apprise de longue main à connoître ses forces et à s'en servir.

Le pressentiment de ce qui arrive de nos jours n'avoit pas échappé au génie d'un grand philosophe qui, sous le voile agréable et léger de la plaisanterie, savoit déguiser et présenter la vérité, et la critique des sottises des gouvernemens. L'on se rappelle de ces vers de Voltaire, dans lesquels il répond à un libraire qui lui offre un nouvel ouvrage sur la tactique militaire :

Allez, de Belzébuth détestable libraire,
Portez votre tactique au chevalier de Tott,
Qui fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth ;
C'est lui qui de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les chrétiens instruit les infidèles.

Mais en vain la philosophie élève la voix ; elle n'est, pour l'ordinaire, entendue que par ceux dont la puissance se borne à en pratiquer les préceptes dans l'obscurité, et qui n'ont point d'influence dans les affaires publiques. Ce n'est pas que l'on n'emprunte sou-

vent son langage, que l'on ne cherche à se parer de ses livrées; mais tout se borne à de stériles déclamations, à des dehors trompeurs; et de même que, dans ces derniers temps, la véritable liberté ne fut jamais plus méconnue que depuis qu'on en parloit sans cesse, la philosophie est aussi dans toutes les bouches et paroît peu dans les actions. Une ténébreuse et vacillante politique en tient lieu : l'histoire nous représente néanmoins celle-ci comme une arme puissante entre les mains de l'ambition, lorsqu'elle a voulu se jouer du sort des peuples et déchirer l'humanité [1].

Le 22, vers le soir, une multitude de poissons de la petite espèce de thon, que les marins de la Méditerranée appellent *palamide* [2], parut tout-à-coup près du vaisseau; ils fendoient avec une extrême rapidité la surface des flots qu'ils faisoient bouillonner, et ils s'élançoient quelquefois hors de l'eau par bonds vifs et tumultueux; ces passages subits de poissons nageant en colonnes serrées, sont, aux yeux des navigateurs, un présage assuré de mauvais temps. En effet, le ciel étoit chargé

[1] Ceci étoit écrit avant le 18 brumaire.

[2] *Scomber palamis*. Lin.

de vapeurs et l'horizon commençoit à se couvrir de nuages, que des éclairs vifs et redoublés sillonnoient au nord-ouest. Le capitaine, foible et trembleur, me disoit qu'il étoit rare de naviguer dans ces parages, sans essuyer quelque bourrasque; il ajoutoit que l'année d'auparavant il y avoit été surpris par un coup de vent, qui l'avoit mis dans le plus grand danger. Il ordonna en conséquence de serrer plusieurs voiles, quoiqu'il fît encore un fort beau temps, et de prendre des précautions qui n'eurent pas un grand succès.

Après avoir exhorté mon timide pâtron au courage et à la vigilance, je me couchai et je m'endormis d'un profond sommeil. Mais le 22, à deux heures du matin, je fus éveillé par un grand bruit et par les cris : *aux haches, coupe, coupe.* Je sautai sur le pont, et je vis que, malgré ses inquiétudes et ses précautions, le capitaine ne s'en étoit pas moins laissé surprendre par un grain très-pesant qui, fondant tout-à-coup sur le bâtiment chargé encore de plus de voiles qu'il ne pouvoit en porter, l'avoit engagé au point qu'il étoit à demi-submergé et prêt à s'enfoncer en entier dans les flots. Nous parvînmes à le faire relever en coupant quelques manœuvres

et déchirant une voile; quelques instans de plus, nous étions engloutis. Je félicitai le capitaine sur son habileté, et je retournai dans mon lit, me promettant bien de ne pas faire une longue navigation, sous la conduite de pareils marins.

Dans la matinée, nous nous trouvâmes près de Rhodes; un vent frais de nord-ouest et une grosse mer nous empêchoient de suivre notre route. Obligés de louvoyer avec un mauvais bâtiment, nous fatiguions beaucoup sans gagner du chemin; les mêmes obstacles ne faisant qu'augmenter, le capitaine, las de faire de vains efforts, se décida à entrer dans le port de Rhodes, où nous mouillâmes le 24 à quatre heures du soir.

J'observai que les côtes de la Caramanie, depuis Château-Rouge jusqu'à l'entrée du golfe de Macri, sont moins élevées que celles qui sont à l'orient de cette île; mais elles sont également taillées à pic, divisées par de grandes coupures et d'un roc blanc et aride.

La caravelle, que nous n'avions pas perdue de vue, fit voile pour entrer dans le golfe de Macri, où elle trouva un mouillage plus convenable que celui de Rhodes. Ce grand enfoncement de mer est vis-à-vis et

à l'orient de la ville de Rhodes; il se nommoit autrefois *Glaucus Sinus*, du nom du fleuve *Glaucus*, qui y perd ses eaux. Une ville de la Carie, dont Pline fait déjà mention[1], lui a donné sa dénomination actuelle, que les navigateurs de Provence défigurent par celle de la *Mègre*, *golfe de la Mègre*. Au fond du golfe l'on découvre de très-beaux restes d'antiquité, dans les ruines de l'ancienne ville de *Telmissus*. M. de Choiseul-Gouffier en a décrit et fait dessiner des morceaux dans son superbe ouvrage sur la Grèce[2]. L'on y voit les fragmens magnifiques d'un théâtre et de monumens funèbres qui déposent de la grandeur et de l'opulence de Telmissus, que le temps et les Turcs ont convertis en des monceaux de décombres.

Le golfe de Macri offre aux vaisseaux des havres excellens et capables de contenir des escadres. Il en est de retirés que fréquentoient quelques navires caravaneurs, pendant les trois mois d'hiver où la navigation dans l'Archipel est ralentie et plus périlleuse. Là, ils

[1] *Glaucumque versùs amnem Lagusa, Macris, Didyma.* Plin. lib. cap. 31.

[2] Voyage pittoresque de la Grèce, tom. I. pages 116 *et suiv.*

passoient la mauvaise saison en toute sécurité; les équipages s'occupoient aux réparations des navires et à couper du bois dont ils les chargeoient pour le transporter dans les lieux qui en manquent et où ils le vendoient. Ce bois ne coûtoit que la peine de l'abattre; les plus beaux arbres étoient à la disposition du premier venu; et je me suis toujours étonné que la France n'ait jamais songé à se procurer des bois de construction dans ces grandes forêts isolées et sur la conservation desquelles personne ne veilloit. Ces hivernages solitaires n'étoient pas sans agrémens; l'abondance et la diversité du gibier et du poisson varioient le plaisir de la chasse et les ressources de la table; d'un autre côté, l'on étoit sans inquiétude de la part des habitans; et ce n'est pas un léger avantage dans un pays où les hommes sont les plus dangereux des êtres animés que l'on puisse rencontrer.

CHAPITRE VII.

VICE-CONSUL DE RHODES. — CONSULS DU LEVANT. — MAUVAISE POLITIQUE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS ENVERS LES TURCS. — ILE ET VILLE DE RHODES. — RATS. — CHANTIERS POUR LA MARINE. — COLOSSE DE RHODES. — STATUES. — CLIMAT ET FERTILITÉ DE L'ILE. — SES NOMS. — COMPARAISON DE SON ÉTAT ANCIEN AVEC SA SITUATION ACTUELLE.

PLUS fatigué de la triste solitude de mon petit navire que des incommodités que j'y éprouvois, je m'empressai d'en sortir aussitôt que l'ancre fut jetée dans le port de Rhodes. Je me présentai chez le vice-consul de France, le seul des nations d'Europe qui résidât dans l'île. Il n'habitoit pas la ville même de Rhodes, et il faisoit sa demeure dans un petit village grec, hors de l'enceinte de la ville, mais pouvant être considéré comme un faubourg. Je trouvai chez M***. l'accueil le plus honnête et des politesses au-dessus de celles

celles que la routine a consacrées et que néanmoins les voyageurs ne rencontrent pas toujours. L'on ne voit que trop souvent l'homme auquel le gouvernement confie quelqu'autorité dans les pays étrangers, celui sur-tout que l'amour-propre aveugle jusqu'à lui persuader qu'il change de nature et qu'il n'est plus le même homme, dès qu'il entre en place, composer son extérieur d'une morgue froide et rebutante qu'il prend pour le ton décent, mais affable, de la dignité; craindre l'approche de l'observateur assez clair-voyant pour s'apercevoir de son ineptie, et quelquefois de quelque chose de pis; enfin mettre en jeu une multitude de petits ressorts, parmi lesquels l'incivilité et le manque d'égards sont les plus puissans aux yeux d'un voyageur délicat, pour l'écarter, et, comme je l'ai entendu dire à quelques-uns, pour se débarrasser de recherches importunes. Jaloux d'ailleurs des connoissances que recueille un observateur éclairé, dans des pays que la plupart des personnages dont je parle ne faisoient qu'habiter, s'imaginant que les observations de tout genre dont la plupart étoient incapables, devoient, comme les relations officielles de leur administration, rester une affaire de bureaux et

n'être transmises que par eux seuls, ils employoient leur influence à lui susciter des obstacles et à le contrarier dans ses projets.

Ces réflexions, que la rencontre d'hommes orgueilleux, quoiqu'avec si peu de motifs de l'être, m'avoit fait naître dans le Levant et les colonies, ne m'occupoient point l'esprit à Rhodes. Ami des sciences, M*** honoroit et combloit de prévenances ceux qui les cultivoient, et son zèle ne pouvoit être comparé qu'à l'aimable hospitalité, qu'il se faisoit un plaisir d'exercer envers eux. Il employoit ses loisirs à rassembler divers objets de curiosité qu'il avoit grand soin d'envoyer en France aux sociétés savantes; un assez grand nombre de médailles, tant de l'île de Rhodes que de la Caramanie, avoit été acquis par lui et adressé à l'académie des belles-lettres de Paris; et cette compagnie avoit chargé M. Dacier de sa correspondance avec M***. L'on regrettoit que son instruction en quelque genre ne fût pas toujours au niveau de sa bonne volonté: il avoit, par exemple, de singulières notions d'histoire naturelle. Quoique je pusse lui dire, il regardoit les salamandres, communes dans son île, comme des animaux incombustibles, et pouvant vivre dans le feu.

Son cuisinier en avoit trouvé une, m'assuroit-il, au milieu du brasier le plus ardent, comme dans son élément naturel : il se plaisoit à me la montrer, conservée dans l'esprit de vin ; et sa prévention étoit si forte, qu'il ne faisoit pas attention que le reptile avoit les pattes grillées. Il voulut aussi que je me chargeasse, pour le cabinet d'histoire naturelle, d'un morceau de pierre dont la forme lui faisoit croire que c'étoit une pétrification humaine fort extraordinaire ; sa persuasion à cet égard étoit tellement complète, que, dans une note jointe à l'envoi, il exprimoit son vœu pour qu'une main habile pût enlever la première enveloppe pierreuse sous laquelle il ne doutoit pas que l'on ne découvrît les tégumens, les glandes, les fibres et toutes les parties les plus délicates de la nature vivante.

Ces légères erreurs que l'on n'auroit pas pris la peine de remarquer dans d'autres personnes moins animées de l'amour des sciences, devenoient en quelque sorte respectables chez M***, parce qu'elles étoient la preuve de son envie de se rendre propres tous les genres d'utilité ; mais celui dans lequel il se distinguoit le plus, étoit l'exercice de ses fonctions. Aucun des consuls du Levant n'avoit ac-

quis une considération plus méritée de la part des commandans militaires des vaisseaux françois ; aucun ne s'étoit concilié plus généralement le respect et la confiance des capitaines des vaisseaux du commerce. Il eut souvent à lutter en faveur de ces derniers contre le *Nazir*, ou intendant de marine, qui commandoit à Rhodes, en l'absence du pacha. Cet officier turc, méchant homme, et ennemi des Européens, cherchoit toutes les occasions de les tourmenter. Les navires françois qui abordoient à Rhodes, étoient souvent l'objet des vexations de l'avide musulman, comme de l'énergie courageuse de M*** à les défendre. C'est une justice que se plaisoient à lui rendre toutes les personnes qui prenoient quelque part au commerce du Levant; et mon digne et malheureux ami, l'honnête et sensible d'Entrecasteaux en particulier, qui, pendant ses différentes croisières dans l'Archipel, avoit été témoin des prétentions exagérées du *Nazir* et de la courageuse résistance de M * * *, répétoit souvent les témoignages les plus honorables pour celui-ci, et gémissoit de son peu de succès à obtenir la réparation des outrages que les François éprouvoient à Rhodes.

D'Entrecasteaux avoit, en quelques occasions, joint ses plaintes à celles du consul; mais ce fut inutilement, et elles ne produisirent qu'une lettre sèche et hautaine, jusqu'à l'impertinence, de la part de l'ambassadeur de France à Constantinople. M*** la reçut au moment où je me trouvai à Rhodes; et il en fut tellement affligé, qu'il résolut dès-lors d'abandonner un poste qu'il perdoit tout espoir d'occuper dignement, et où il a dû être long-temps regretté.

Telle étoit la marche du gouvernement françois en Turquie; il s'y montroit complaisant à l'excès, et tolérant jusqu'à la lâcheté. Il se faisoit un jeu d'abandonner ses délégués, lorsque, pleins de leurs devoirs et de l'importance de leurs fonctions, ils déployoient quelque fermeté. L'on avoit si bien habitué les Turcs à cette condescendance pusillanime, qu'il n'étoit pas rare de les voir se porter contre les François aux excès les plus graves, qui demeuroient impunis. L'assassinat de notre consul à Alexandrie n'a pas été vengé; l'on n'a pas eu plus de satisfaction au sujet des deux interprètes françois qui, dans l'exercice de leurs fonctions, furent livrés, en Syrie, au supplice horrible de la bastonnade sous

la plante des pieds, et dont l'un expira sous les coups, et l'autre fut privé, pour le reste de ses jours, de l'usage de marcher[1]. Mille autres outrages ont été également impunis; et la protection dont les François jouissoient en Turquie, étoit plutôt l'effet de la bonne volonté des Turcs que de la vigueur du gouvernement de France.

Nos ambassadeurs à Constantinople faisoient peu d'attention aux plaintes qui leur arrivoient de tous les points du Levant : ils n'avoient garde de troubler leur propre tranquillité, et de compromettre leur dignité en importunant les ministres ottomans par des réclamations partielles; elles restoient dans l'oubli, comme ceux qui les adressoient sous l'oppression et l'injustice. Se restreignant, comme les envoyés près des autres puissances, à la seule politique des cours, les ambassadeurs françois à Constantinople vouloient aussi ne paroître occupés que de politique, dans un pays où il n'y en a point; et, pour avoir l'air de se livrer tout entiers à un travail imaginaire, ils sollicitoient depuis long-

[1] J'ai donné les détails de ces attentats dans mon Voyage de la Haute et Basse-Egypte, *tom. I, page* 119 *et suiv.*

temps l'établissement d'un consul général qui, résidant dans la capitale de l'empire turc, pût les débarrasser des affaires commerciales qu'ils dédaignoient.

Et cette indifférence orgueilleuse, si préjudiciable aux intérêts de la nation, n'étoit pas toujours particulière aux premiers délégués. Quelques consuls, du nombre de ceux qui, comme le disoit Voltaire, se croyoient des consuls romains, s'érigeoient aussi en agens de diplomatie, quoique par leur institution ils le fussent du commerce. Ils regardoient au-dessous d'eux des fonctions honorables et utiles, pour s'en créer de futiles et d'imaginaires : ils se composoient un ton de dignité et d'importance qui, aux yeux de bien des gens, sont les équivalens du mérite, et ils se travestissoient en ambassadeurs. J'ai vu, à Alexandrie, un consul qui, dans la dernière guerre contre les Anglois, ne manquoit pas de faire notifier les événemens militaires qui lui parvenoient par de vieilles gazettes, au *serdar*, mamelouck qui y commandoit et qui ignoroit absolument que la guerre fût allumée en Europe, et même qu'il existât quelque différence entre les François et les Anglois, qu'il confondoit et méprisoit également sous

le nom de *Francs*, et souvent sous celui de *chiens*. Aussitôt qu'il eut connoissance des premières hostilités, ce même consul rendit une ordonnance par laquelle il défendit aux cinq ou six facteurs françois établis à Alexandrie, d'avoir aucune communication avec les deux ou trois facteurs anglois qui s'y trouvoient également, et même de leur parler. Il détruisit ainsi, en un instant, l'ancienne et nécessaire intimité qui régnoit sur une terre étrangère et désolée, entre un petit nombre d'hommes partageant les mêmes inquiétudes, les mêmes dangers, et n'ayant de délassement et de distraction que dans des réunions qui, bien que formées par des sujets de gouvernemens ennemis, ne présentoient qu'une société d'amis.

Aussi, à l'exception d'un petit nombre de consuls qui se faisoient encore distinguer par de grandes connoissances, et par un digne exercice de leurs fonctions, l'on gémissoit de voir les intérêts du commerce, c'est-à-dire une des sources les plus certaines de la prospérité nationale, livrés en des mains ignorantes et inexpérimentées. Sous le règne de Louis XIV, époque où nos opérations commerciales du Levant ont été plus florissantes, nos priviléges

plus étendus, et les François plus respectés en Turquie, les consuls qui y résidoient étoient tirés de la classe des négocians, plus en état que tous autres d'imprimer au commerce la plus forte impulsion, et d'en diriger avec plus de succès les combinaisons. Certes, de pareils choix, dont les Hollandois ont conservé la coutume, étoient bien préférables à ceux de jeunes étourdis envoyés de Paris, sous Louis XVI, pour scandaliser les Échelles du Levant par leur ignorance et leur inutilité. La plupart des anciens consuls, dont la longue expérience, dans un pays où rien ne peut en tenir lieu, devenoit, de même que d'anciens services, des motifs incontestables pour être conservés, avoient été remplacés par des hommes aussi étrangers au commerce qu'aux usages des Orientaux; par des hommes chez lesquels on eût en vain cherché d'autres titres à la place qu'ils occupoient, que la faveur qui les y avoit portés; par des hommes enfin qui étoient dévorés de la sotte vanité de se regarder et d'agir comme des ambassadeurs.

Il arrivoit de-là que, pour suppléer à l'ignorante insouciance de gens d'une incapacité reconnue, les affaires locales restoient entre les mains des droguans, ou interprètes at-

tachés aux consulats. Ces hommes utiles, parmi lesquels j'en ai connu de très-estimables, étoient nés ou élevés, dès l'enfance, à Constantinople, où l'énergie nationale s'affoiblissoit, et où ils contractoient l'habitude de redouter les musulmans. Vêtus comme les Turcs, devenus, pour ainsi dire, étrangers à leur pays par leurs manières et leurs liaisons, ils portoient, dans leurs relations avec les chefs, l'inquiète timidité des hommes soumis au despotisme oriental; les accens mal assurés de la foiblesse remplaçoient souvent le ton de la dignité; et dans les occasions où il falloit parler avec fermeté, ils n'employoient souvent que d'humbles représentations. Quelle idée les Turcs pouvoient-ils se former d'un gouvernement qui ne s'énonçoit que par des organes foibles et tremblans? C'est ainsi que la France perdoit chaque jour de son crédit et de sa considération en Turquie, que des manques d'égards et de justice s'accumuloient, et que se préparoit la perte entière de son influence et de son commerce.

Si, dans le nombre des agens dans le Levant, il s'en trouvoit qui, pénétrés de l'importance de leurs fonctions et de l'étendue de leurs de-

voirs, employassent tous leurs moyens pour soutenir l'honneur du pavillon de la France et l'intérêt de son commerce, non par le stérile extérieur du faste et de l'ostentation, mais par une conduite tout à la fois sage et ferme, des ménagemens sans bassesse, une attention scrupuleuse à éviter tout ce qui pouvoit déplaire aux autorités près desquelles ils étoient placés, et leur donner quelque ombrage, mais en même temps à ne pas souffrir d'atteinte aux droits fixés par les traités ; ceux-là, dis-je, se contentant d'être utiles sans éclat, et de rendre d'importans services sans connoître l'art de les faire valoir, restoient sans avancement, et, pour l'ordinaire, abreuvés de dégoûts, comme l'honnête consul de Rhodes.

Cette île d'Asie, que les observations de M. Chazelles placent à 36 degrés 26 minutes de latitude, est beaucoup plus longue que large : sa plus grande longueur, dirigée du septentrion au midi, est d'environ douze lieues ; elle n'en a que six de largeur, et son circuit est communément évalué à quarante-quatre lieues. Sa forme est à-peu-près triangulaire, d'où lui venoit le nom de *Trinacria*, qu'elle portoit anciennement avec beaucoup d'autres.

La ville qui porte le même nom de Rhodes, et qui est la capitale de l'île comme le chef-lieu de son gouvernement, est située au nord-est. Elle est fortifiée, et ses remparts partagent l'état d'abandon et de délabrement de tout ce qui est entre les mains des Turcs. Mais d'augustes souvenirs y sont attachés et les conserveront éternellement dans la mémoire des hommes ; ils seront, pour la postérité la plus reculée, le témoignage de ce que peut la valeur contre les forces les plus formidables, valeur que le devoir et le sentiment de l'honneur seuls inspiroient, et qui n'étoit souillée ni par l'ambition des conquêtes, ni l'appât des dépouilles des vaincus. C'est sur ce théâtre de gloire que Villiers de l'Ile-Adam, chargé d'ans et des palmes de l'héroïsme, et à qui il ne manqua, pour être l'un des généraux les plus renommés du monde, que de commander une grande armée, contint pendant long-temps, avec une poignée de combattans que le courage multiplioit, les attaques et les efforts des armes victorieuses du fier Soliman. L'histoire nous a transmis les prodiges inouïs qui illustrèrent la défense de Rhodes. Soliman, du moins, ne profana pas son triomphe, qui lui coûta cent mille

hommes de ses meilleures troupes, par des actes d'atrocité et de barbarie, et il ne donna pas l'exemple de l'abominable cruauté, qu'au mépris de conventions solennelles, le lieutenant d'un de ses successeurs, guerrier qui ne savoit qu'être féroce, exerça, à la prise de Famagouste, envers son valeureux défenseur. Le prince ottoman connoissoit tout le prix du courage; il savoit l'apprécier et lui rendre des hommages chez ses ennemis mêmes : il combla le grand-maître Villiers de l'Ile-Adam d'attentions et de déférences, et il chercha à lui faire oublier le coup que le sort des armes venoit de lui porter.

Abandonnés du reste de l'Europe, les chevaliers de l'ordre de St. Jean de Jérusalem furent forcés d'évacuer Rhodes et de porter à Malte leurs propres débris échappés au fer des musulmans; ils y acquirent de nouveaux droits à l'admiration de tous les âges; leur héroïsme s'y maintint long-temps par une foule d'actions glorieuses. Mais l'oubli d'institutions respectables et dégénérées, un vain simulacre d'obéissance à de vieilles coutumes, une futile vanité prirent la place d'un noble et juste orgueil; la licence, ce puissant moyen de destruction pour d'anciennes insti-

tutions, que le temps lui-même avoit respectées, changea la physionomie d'une association dont la carrière brillante comptoit un grand nombre d'années de gloire; et au bout de quelques jours d'une défense incertaine, elle s'anéantit, en abandonnant le dernier asile de son honorable existence à une armée beaucoup moins nombreuse, mais, à la vérité, beaucoup plus redoutable que celle de Soliman.

Dans plusieurs endroits de la ville de Rhodes, l'on voit encore des marques de l'ancienne possession de l'ordre de St. Jean de Jérusalem : une longue rue y conserve le nom de *rue des Chevaliers*; elle est alignée et formée de maisons anciennes, sur lesquelles subsistent les armoiries des membres de l'ordre. Quelques-uns de ces bâtimens offrent encore les armes du pape ; et il est assez étonnant que les Turcs, maîtres consommés dans l'art infernal de la destruction, aient respecté ces figures de la souveraineté du pontife catholique qu'ils ont en horreur, parce qu'ils le regardent comme l'ennemi naturel et irréconciliable de leur religion. Au reste, l'on cesse d'être surpris de cette espèce d'inconséquence dans les actions des

musulmans, lorsqu'on les a vus, de nos jours, prendre les armes et une part très-active dans une guerre, dont l'un des motifs est le rétablissement de la cour de Rome et de l'ordre de Malte.

L'ancienne église de St. Jean est devenue la principale mosquée; l'hôpital a été transformé en greniers publics, et le palais des grands-maîtres, tombant en ruines, est presqu'entièrement abandonné. Le port lui-même a, pour ainsi dire, changé de face; ce n'est plus cette enceinte, dont les eaux profondes offroient un abri commode aux vaisseaux de toute grandeur; ce ne sont plus ces quais animés par toute l'activité d'un commerce florissant. Il n'est presque plus fréquenté que par des bateaux grecs et par quelques bâtimens marchands qui y relâchent; il est à demi-comblé, et les vaisseaux de guerre sont obligés de jeter l'ancre en dehors, assez mal à couvert des vents et des flots par quelques pointes de terre et quelques écueils. L'entrée du port est défendue, d'un côté, par une tour carrée, construite par un grand-maître de l'ordre; des inscriptions et d'autres signes rappellent le temps de sa fondation; les Turcs l'appellent encore la *tour S. Jean*, quoique

les Grecs aient changé ce nom en celui de *St.-Nicolas*, plus généralement adopté dans le Levant. De l'autre côté, est une tour moins haute et moins forte, que l'on nomme *tour St.-Ange*, ou *St.-Michel*. Le port est comme partagé en deux par un petit mole qui s'avance dans son intérieur, et forme une enceinte dans laquelle les bateaux seuls peuvent entrer, et que l'on nomme, pour cette raison, *port des bateaux*.

Indépendamment du grand port, il y en avoit un autre de chaque côté; l'un étoit le port des galères, où elles ne pourroient plus entrer aujourd'hui; l'autre est comblé et presqu'entièrement à sec. Tout se détruit, tout s'anéantit sous un gouvernement qui ne sait que jouir, ou plutôt abuser du présent, et auquel les calculs les plus simples de la prévoyance sont étrangers.

J'appris dans le port de Rhodes comment l'on parvient à se débarrasser des rats qui incommodent, et à les faire passer à ses voisins. Notre vaisseau étoit rempli de ces animaux rongeurs; ils y causoient de grands dégâts, et ils dévoroient ou gâtoient les provisions. Un bateau grec, chargé de pommes, vint jeter l'ancre près de nous. Nos matelots

y portèrent en silence, pendant la nuit, un grelin ou petit cable, et ils le roidirent assez pour qu'il pût servir de pont aux rats : ceux-ci, attirés par l'odeur des pommes qu'ils aiment beaucoup, passèrent, sans en excepter un seul, dans le bateau, et y donnèrent lieu de maudire notre voisinage.

Des chantiers de constructions navales, que l'on pourroit appeler, avec autant de raison, des ateliers de dilapidations, sont établis à Rhodes pour la marine ottomane : les bois qu'on y emploie sont tirés des belles et vastes forêts de la Caramanie, et même de celles de l'île ; mais ces dernières, exploitées sans ménagement, sont à-peu-près épuisées, et n'offrent déjà plus que de foibles ressources. Les vaisseaux se bâtissent avec tant de lenteur, et le choix des bois que l'on fait entrer dans leur construction, est si mauvais, qu'il est arrivé plus d'une fois de les voir à demi-pourris avant d'être entièrement achevés. Les constructeurs n'emploient guère que le bois de pins, qui, lorsqu'il est coupé en saison convenable, et conservé avec les précautions nécessaires, est presqu'incorruptible. Les pins que, dans cette contrée, l'on abat en janvier et en août, passent pour

réunir les meilleures qualités : mais les Turcs, n'ayant aucun égard à cette observation, et se souciant peu de faire pour leur souverain des ouvrages de longue durée, coupent les arbres en tout temps, à l'époque de la séve comme quand elle est arrêtée; ils mettent aussi indifféremment en usage des bois verts, pleins de séve et de résine, qui se courbent, se déjettent et ne tardent pas à se corrompre; de sorte qu'avant de lancer un vaisseau à la mer, ses membrures se trouvent souvent gâtées sans que l'on cherche à les remplacer, ni que l'on discontinue la construction et l'armement d'un bâtiment dont la carcasse est déjà viciée.

Le plus grand désordre règne dans l'administration de ces chantiers; tous ceux qui y sont employés pillent à l'envi l'un de l'autre; les chefs en particulier sont très-exercés dans l'art d'acquérir, par leurs vols multipliés à l'excès, des richesses considérables, qui, la plupart du temps, deviennent à leur tour l'objet de la cupidité et des rapines d'hommes plus élevés qu'eux. Cette vaste galerie de voleurs publics, s'entre-dévorant successivement, est un des attributs du gouvernement ottoman, si l'on peut ap-

peler ainsi le siége du désordre; c'est un des vices politiques qui le ronge le plus puissamment, et qui, dès long-temps, prépare sa ruine; il est inhérent à tout règne de confusion : et nous avons vu très-récemment, qu'il ne falloit pas aller en Turquie pour le rencontrer dans toute son énergie.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler du fameux colosse, l'une des sept merveilles du monde, qui, placé, disoit-on, à l'entrée du port de Rhodes, avoit assez de grandeur pour que les vaisseaux pussent passer entre ses jambes. C'étoit, au rapport de Pline[1], un monument qui commandoit l'admiration. Un artiste, né à Lindos, l'une des villes de l'île de Rhodes, et disciple de Lysippe, statuaire d'une grande célébrité, l'avoit travaillé. D'autres historiens prétendent qu'il ne fit que le commencer, et que, s'étant donné la mort, un autre sculpteur du même pays termina l'ouvrage. Quoi qu'il en soit, douze années furent consommées à élever le colosse. Sa hauteur étoit de soixante-dix coudées, ce qui revient à cent cinq de nos pieds; quelques auteurs l'ont portée à quatre-vingts coudées, ou cent vingt pieds, et

[1] Hist. nat. lib. 34, cap. 7.

même jusqu'à cent cinquante pieds. Au bout de cinquante - six ans, un tremblement de terre le fit tomber; et tout renversé qu'il étoit, il n'en paroissoit pas moins un prodige. Peu d'hommes pouvoient embrasser le pouce de cette statue gigantesque; chacun de ses doigts étoit plus grand que la plupart des statues : ses diverses parties rompues laissoient voir dans leur intérieur de vastes cavités, dont quelques - unes étoient remplies de pierres d'une grosseur immense, destinées à ajouter à son poids et lui donner plus de stabilité[1].

L'on ne songea pas à relever une si lourde masse; elle resta étendue sur la terre pendant près de neuf cents ans, et ce ne fut que l'an 672 qu'elle fut enlevée, après avoir été mise en pièces[2]. Presque tous les auteurs conviennent qu'il fallut neuf cents chameaux pour en transporter les débris; et la charge de chaque chameau étant évaluée à huit cents livres, il résulte que le poids du colosse approchoit de sept cent vingt mille de nos livres[1]. Tout le bronze dont il étoit formé

[1] Pline, à l'endroit cité.

[2] Const. Porphyrog. de administr. imperii, cap. 21 et 22.

fut embarqué et emmené par les Arabes, quand ils se furent emparés de la ville.

Au reste, l'opinion vulgaire qui représente le colosse de Rhodes à l'entrée du port, et les vaisseaux voguant à pleines voiles entre ses jambes écartées, est erronée, ainsi que plusieurs savans, et M. de Caylus en particulier, l'ont très-bien prouvé : ils placent avec beaucoup plus de vraisemblance ce monument de la puissance des Rhodiens, à quelque distance de la mer[2].

Cette énorme statue n'étoit pas la seule qui attirât les regards dans la ville de Rhodes; Pline compte cent autres colosses moins grands, qui s'élevoient avec majesté dans les différens quartiers de la ville[3]. L'on y en voyoit en outre cinq autres, ouvrage de Briaxis, et représentant des divinités. Cette quantité extraordinaire de figures colossales,

[1] Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, *tome* 24, *page* 360. Réflexions sur le chapitre du 34e. livre de Pline, dans lequel il est fait mention des ouvrages de bronze, par le comte de Caylus.

[2] Mémoire de Caylus, ci-devant cité.

[3] *Sunt alii minores hoc in eâdem urbe colossi centum numero, sed ubicun que singuli fuissent nobilitaturi locum.* Pline, lib. 34, cap. 7.

réunies dans l'enceinte d'une seule ville, avoit valu aux habitans de Rhodes le surnom de *colossiens*. Si on se rappelle que les statues ordinaires y étoient multipliées à un tel point, que les anciens comparoient leur nombre à celui des habitans; si l'on remarque encore que la plus ancienne école de peinture dont on découvre quelques traces positives chez les Grecs, étoit établie dans l'île de Rhodes, au temps d'Anacréon [1]; qu'un des peintres les plus fameux de l'antiquité, Protogène de Caune, y peignit ses chef-d'œuvres, l'on se fera une idée du degré de splendeur et d'activité auquel les beaux arts y étoient portés; et si l'on jette les yeux sur l'état de dépopulation, de ruine et de misère, dans lequel languit la ville actuelle, l'on aura la mesure de ce que peut pour le mal une barbare et despotique ignorance.

Mais le colosse par excellence, celui qu'on nommoit le *colosse du Soleil*, avoit été érigé en l'honneur de cet astre. L'île entière lui étoit consacrée; l'un des plus beaux temples de l'antiquité avoit été élevé à son honneur dans la capitale de l'île, et son culte

[1] Pauw, Recherches philosophiques sur les Grecs, *tome 2, page 94*.

y étoit général, comme celui de Vénus dans l'île de Chypre. C'étoit l'effet de la reconnoissance d'un peuple, dont la terre, suivant l'opinion générale, inondée par un déluge extraordinaire, avoit dû son desséchement aux rayons du soleil[1], qui semble aussi avoir adopté l'île comme le temple de sa douce influence : il n'est point de jour dans l'année où il ne paroisse au moins pendant quelques momens; et cette remarque des anciens[2] est parfaitement d'accord avec les observations des modernes. M ***, qui habitoit Rhodes, depuis plusieurs années, m'a assuré que, quelles que fussent l'épaisseur et la quantité des nuages, le soleil parvenoit toujours à se montrer par intervalles.

Une île que l'astre du jour favorisoit d'une manière si particulière, ne pouvoit manquer d'être le sujet des louanges des poètes; ils l'appeloient dans leur brillant langage la *fille de Vénus* et l'*épouse du Soleil*. Elle porta

[1] Diodore de Sicile, lib. 4, cap. 56.

[2] Ils disoient la même chose de Syracuse. Voyez Pline, lib. 2, cap. 62. L'île de Rhodes, que le soleil sembloit ne jamais abandonner, étoit distinguée par l'épithète de *claire : Laudabunt alii claram Rhodon.* HORAT.

plusieurs autres noms dans l'antiquité; le plus remarquable, parce qu'il tient à la nature du climat et du sol, est celui de *Macaria*, fortunée, qu'elle partagea avec l'île de Chypre. Cependant elle surpasse cette île, sinon par la fertilité de la terre, au moins par sa température plus douce et plus agréable. La chaleur n'y est point excessive; de longues sécheresses n'y brûlent pas les plantes, n'y tarissent pas les eaux, n'y font pas souffrir les habitans. Un climat tempéré, la pureté de l'air, de belles sources qui fournissent en tout temps aux besoins et à l'agrément, des vallons d'un terrain gras et fécond, que couvrent des moissons abondantes, que tapissent de gras pâturages, qu'ombragent des arbres à fruits précieux, tels que les oliviers, les orangers, les figuiers, que des fleurs embellissent de leur éclat et embaument de leurs douces émanations; des côteaux sur lesquels on cultive la vigne, ou qui présentent à de nombreux troupeaux une pelouse épaisse et odoriférante; des montagnes où croissent les plus beaux arbres, dont la verdure est éternelle, en feroient encore l'un des séjours les plus délicieux du monde, si la main de fer des Turcs n'avoit

enlevé une partie des couleurs de ce riant tableau. Une sombre nudité attriste dans des lieux autrefois ornés des richesses de la nature et de l'industrie; et les hommes qu'un pays agréable et vraiment heureux appelle, sont repoussés par l'effroi qu'inspire une horde de dévastateurs. Le bonheur n'habite plus une terre jadis *fortunée*; et la pluie d'or, que les poètes de l'antiquité y faisoient descendre, comme un emblême de ses riches et brillans avantages, est convertie en orages de désolation.

Le nom de l'île de Rhodes a exercé les recherches et les conjectures des étymologistes. Bochart, l'un des plus infatigables, s'appuyant du nom d'*Ophiusa*, c'est-à-dire, d'*île aux serpens*, sous lequel les anciens Grecs la désignoient à cause du nombre de ces dangereux reptiles qui l'infestoient, sans doute, dans les premiers temps qu'elle fut habitée, dit que les Phéniciens l'appelèrent aussi *île aux serpens*, en leur langue *Gesirat-Rhod*, ce dernier mot désignant un serpent, d'où les Grecs ont ensuite formé le nom de *Rhodes*, que l'île a conservé depuis. Cette conjecture savante n'est pas la plus naturelle; et il est plus simple, ce me semble,

de faire dériver le nom de *Rhodes* de celui de *Rhodos*, qui, en grec, signifie une *rose*, fleur très - commune dans cette contrée, et dont la figure se trouve sur les médailles de l'île dont elle étoit l'emblême.

Après avoir perdu et reconquis plusieurs fois leur liberté, les Rhodiens passèrent sous la domination des Romains. Lors de la décadence de l'empire grec, ils devinrent les sujets des Génois, des Arabes, des chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, et enfin les esclaves des Ottomans. Ce fut là le terme de leur gloire et de leur commerce ; et si l'histoire ne nous avoit conservé les preuves de leur ancien amour pour les sciences et les beaux-arts, de la magnificence de leur ville, de leur industrie à seconder la nature, qui avoit versé ses dons avec une riche profusion sur leur territoire, de leur activité entreprenante et de leur habileté dans la navigation, enfin du grand commerce dont leur île étoit le centre, l'on ne pourroit soupçonner, quand l'on se trouve à présent à Rhodes, que l'on est dans leur île et chez leurs descendans.

CHAPITRE VIII.

VILLES ANCIENNES DE L'ILE DE RHODES. — RAVAGES DES HOMMES. — TREMBLEMENS DE TERRE. — FORMATION DE L'ILE DE RHODES. — PESTE. — HABITANS DE L'ILE, SON HEUREUSE POSITION, SES PORTS, SES PRODUCTIONS. — BARTAVELLES. — PERDRIX. — TOURTERELLES. — TABLEAU D'UNE BELLE SOLITUDE. — CAILLES. — BÉCASSES. — POISSONS. — EPONGES. — CORAIL.

LA ville de Rhodes est aujourd'hui la seule de l'île; il y en avoit très-anciennement trois autres, qui n'existoient déjà plus au temps de Pline[1]. La plus considérable de ces trois villes, patrie de Charès, qui fit ou du moins commença le fameux colosse consacré au Soleil, s'appeloit *Lindos*, et renfermoit un temple magnifique, dédié à Minerve. Il en reste encore quelques vestiges, avec le nom

[1] Hist. nat. lib. 14.

de *Lindo*, dans un bourg situé à-peu-près au milieu du côté oriental de l'île, et entièrement peuplé de Grecs : son port, peu spacieux, est très fréquenté par les bateaux du pays, qui y chargent les denrées de l'île et y apportent les marchandises du dehors. Aussi presque tous les habitans de Lindo sont-ils adonnés au commerce ou au cabotage des côtes et des îles voisines ; ils naviguent avec de petits bâtimens légers qu'ils construisent eux-mêmes, et auxquels ils donnent plus de solidité qu'aux vaisseaux qui sortent des chantiers de Rhodes pour le compte du gouvernement. Quelques Lindiens s'occupent aussi des travaux champêtres ; mais de tous les quartiers de l'île, celui qu'ils habitent étant le moins propre au labourage, à cause de sa nature rocailleuse et inégale, la culture consiste principalement dans des plantations de vignes, de figuiers et d'autres arbres.

La seconde ville qui portoit le nom de *Camyros*, étoit située sur la côte occidentale, presqu'à l'opposite de Lindos ; il n'en existe plus de traces que dans le nom de *Camyro*, village grec, bâti dans le même emplacement.

On ne retrouve aucun indice de la plus

ancienne de ces trois villes, *Ialyssos;* l'on sait seulement qu'elle avoit été bâtie sur la côte septentrionale de l'île.

Quand la pensée se promène sur cette multitude innombrable de cités et de grands édifices, qui ont couvert en différens lieux la surface de la terre, et qui en ont été successivement effacés, l'on ne peut se défendre des sensations pénibles que font naître les fureurs des hommes. Les monumens que le génie des arts et la patience de l'industrie élèvent avec tant de solidité et de lenteur, s'écroulent en un instant sous les coups d'une impétueuse barbarie, ou par les chocs plus prompts encore de l'art terrible de la guerre, qui ne se repaît que de sang et de ruines. L'homme renverse ce que l'homme édifie; le temps est trop lent à son gré; il anticipe sur les ravages des siècles, auxquels il semble les envier: et dans sa rage de destruction, il laisse, fort loin derrière lui, les animaux les plus féroces, dont il surpasse la méchanceté, en dévorant lui-même sa propre espèce. Les bouleversemens partiels qu'occasionnent quelquefois de violentes commotions de la terre, ne sont pas d'un effet très-sensible sur la carte des dévastations, si on les com-

pare à la vaste étendue de décombres dont la main de l'homme a jonché la surface du globe : et si l'histoire fait mention des frémissemens de la nature, qui ont anciennement abattu des édifices dans l'île de Rhodes, la guerre et la furie d'une superstitieuse ignorance y ont incomparablement plus détruit et renversé que le temps et les secousses souterraines.

Les tremblemens de terre ont été néanmoins assez fréquens dans cette île, au temps de sa formation ; s'il est vrai qu'elle soit sortie du sein des eaux, comme le pensoient les anciens, qui voyoient en elle un présent de la mer, d'où ils lui ont donné le nom de *Pelagia*, fille de la Mer, pour conserver la mémoire de son origine. Mais sa grande proximité du continent, le cap avancé qui se dirige vers la côte, et qui paroît avoir fait l'attache ou la jonction de l'île à la terre ferme, me font présumer, avec quelque vraisemblance, qu'elles ont été unies, et que l'île ne fut jadis qu'un grand promontoire de l'Asie mineure. Quoi qu'il en soit, l'île de Rhodes n'est plus de nos jours agitée par les tremblemens de terre; et son séjour seroit aussi sûr qu'agréable, si deux autres fléaux en-

core plus redoutables, la peste et le despotisme ottoman, n'en faisoient un lieu de crainte et de désolation.

Les Turcs qui vivent et périssent journellement victimes de la peste, en portent les germes par-tout où ils abordent. Aucune précaution n'est prise pour en empêcher la communication, ni pour en arrêter les progrès. Le pestiféré pénètre, avec autant de liberté que l'homme le plus sain, dans tous les lieux de l'empire, et personne ne songe à en éviter la rencontre. Il n'est pas étonnant d'après cela, que l'île de Rhodes soit exposée, comme tous les autres pays de la Turquie, à la plus terrible des contagions, qui ne peut être attribuée à son climat, l'un des plus salubres et des plus agréables de la terre.

Je rapporterai, à cette occasion, un préservatif contre la peste, que des religieux italiens de Saint François, connus, dans le Levant, sous la désignation de *Pères de la Terre-Sainte*, m'ont appris à Rhodes, où ils avoient un hospice [1], et servoient de chape-

[1] Ce mot d'*hospice* doit s'entendre ici dans sa vraie signification, c'est-à-dire d'un lieu d'hospitalité pour les voyageurs; et non, comme on l'a fait mal à propos par une manie désordonnée de changer les noms comme

lains au vice-consul de France, car ce magistrat y étoit seul de sa nation; son médecin même étoit un grec du pays. Ces moines prétendoient, par leur propre expérience, et celle de leurs confrères établis en beaucoup d'autres contrées de l'Orient, qu'un moyen infaillible de se garantir de la peste, consiste à avaler, tous les matins, à jeun, un verre de sa propre urine, dans laquelle on a exprimé le jus d'un citron. Ce remède, ou, pour me servir du terme consacré dans le langage médical, ce prophylactique simple et facile, dont l'expérience de quelques hommes, forcés par leur état de vivre au milieu de la contagion, paroît garantir l'efficacité, mérite plus de confiance que les recettes compliquées et les longues indications de régime, prescrites par des médecins auxquels les livres ont servi d'observations, et une théorie souvent incertaine, d'expérience.

A l'exception de la ville même de Rhodes, presqu'entièrement habitée par les Turcs, qui en rendroient le séjour insupportable pour tous autres qu'eux-mêmes, la population de l'île est composée de Grecs, descen-

les choses, d'un établissement destiné à soigner et soulager les malades, d'un hôpital.

dans de ces fameux Rhodiens, dont la valeur, l'amour brûlant de la liberté, le goût pour les sciences et les beaux-arts, l'habileté dans la navigation et l'activité dans le commerce ont été célébrés dans les fastes de l'antiquité. La longue tyrannie sous laquelle ils ont été asservis, a comprimé les élans d'ames généreuses, et éteint les feux du génie et de la bouillante ardeur de la gloire et des richesses; les Grecs de Rhodes n'ont conservé, pour ainsi dire, qu'une ombre de la grande énergie de leurs ancêtres, dont on retrouve à peine quelques traces dans le goût pour la marine et le négoce, que la plupart suivent encore avec quelque succès. Ils sont encore, comme leurs pères, des navigateurs courageux et adroits, des constructeurs habiles, des marchands industrieux; et si les beaux pays de la Grèce asiatique étoient destinés à changer de domination, ce seroit à Rhodes, plus qu'en toute autre partie, que l'on rencontreroit les secours puissans du courage, de l'esprit de liberté et de l'intelligence.

Placée sur la route que les vaisseaux du nord de la Grèce doivent tenir pour se rendre en Syrie et en Egypte, l'île de Rhodes deviendroit, en d'autres mains, l'entrepôt gé-

néral d'un commerce considérable ; ses ports offriroient des lieux de relâche et d'approvisionnement ; et sa proximité des côtes la rendroit maîtresse d'une partie du commerce de l'Asie, comme elle partageroit celui de l'Egypte et des autres contrées voisines. Une situation aussi heureuse n'a pu demeurer inutile que sous le gouvernement des Turcs ; elle deviendroit, sous tout autre, une source féconde de prospérité.

Tandis que sa position, son voisinage d'une longue étendue de côtes et d'îles nombreuses, la bonne qualité des bois que ses forêts fournissent aux constructions navales, font nécessairement du peuple de Rhodes un peuple de navigateurs, plusieurs ports y invitent au commerce et en multiplient et en facilitent les moyens. Des caps qui rendent la figure de l'île très-irrégulière, forment des rades, des havres et des baies, dans lesquels les navires peuvent déposer et recevoir leurs chargemens, s'y fournir d'excellente eau et de provisions de toute espèce, et se réfugier à l'abri de l'impétuosité des vents et des flots.

L'un des principaux de ces havres, après le port de Rhodes, qui, à demi - comblé,

attend des maîtres et des travaux répara-teurs, est celui de Lindo: j'en ai déjà parlé. Près du cap de ce nom, et à l'ouverture du golfe, est un rocher qui est fort élevé au-dessus de la surface de la mer. Sur la même côte orientale de l'île et au nord de Lindo, est un autre golfe plus ouvert, avec une baie moins sûre, entre les caps Paradi et Tenda; et au sud, l'on rencontre la baie *Saint-Nicolas*, dont l'entrée est partagée par un écueil assez grand. Plus au midi, se trouve le cap *Saint-Jean*, pointe basse, devant laquelle un îlot porte une tour qui servoit de fanal aux navigateurs. Le promontoire le plus considérable et le plus méridional de l'île, est celui auquel on a donné le nom de *cap Tranquille:* il forme, avec celui de Saint-Jean, un golfe étroit et profond, où les vaisseaux sont en sûreté; et avec le cap *Candura*, une grande baie plus ouverte. Un haut fond, situé au midi de l'entrée du golfe du cap Tranquille, n'est pas sans danger à l'attérage de cette côte. La mer paroît s'être ouvert un passage dans le promontoire Tranquille, et en avoir séparé, à l'ouest, deux petits fragmens, îlots stériles, qui portent les noms de *Gordei* et de *Strongelo*; et au

sud une portion plus considérable, qui forme une île, que l'on appelle *l'île Sainte-Catherine*.

A l'occident, il y a encore au-dessus du cap Candura quelques havres plus ou moins grands, plus ou moins sûrs; et cette côte est en général sablonneuse, baignée par des eaux profondes, et, suivant l'expression des marins, fort saine, c'est-à-dire, qu'on peut l'approcher sans risque d'échouer.

Une seule rivière qui porte le nom de *Candura*, qu'elle donne au cap près duquel ses eaux se jettent dans la mer, arrose l'intérieur de l'île; mais des sources nombreuses d'eau vive y serpentent avec la fécondité. Quoique montueux, le sol se prête à plusieurs espèces de productions. De beaux arbres, qu'une avide et imprévoyante cupidité a réduit à un petit nombre, couronnoient majestueusement les plus hautes montagnes; et la résine de la plus grande partie d'entr'eux, fournissoit en abondance aux besoins de la marine. Sur les côteaux, des figuiers qui donnent une très-grande quantité de bons fruits, des caroubiers et d'autres arbres utiles et agréables, croissent avec facilité; la vigne y tient aussi sa place,

et le vin que l'on en tire, fort vanté par les anciens, à cause de sa délicatesse et de son parfum, a conservé quelque chose de ces bonnes qualités, et peut passer encore pour un très-bon vin, sur-tout lorsqu'il est fait avec soin. J'en ai bu chez M***, qui ne le cédoit pas au meilleur vin de la Grèce. Les vallées offrent de gras pâturages, et les plaines produisent des moissons de toute espèce; mais l'agriculture y seroit plus florissante, et elle y occuperoit une plus grande étendue de terrain, si, comme toutes les autres branches d'industrie, elle n'avoit pas à souffrir des entraves et des vexations d'une administration injuste et oppressive.

Les habitans de Rhodes ont beaucoup de goût pour les jardins. La ville et les autres habitations sont environnées de vergers, dans lesquels on trouve diversité, agrément, fraîcheur et utilité; les plantes potagères, comme les fleurs, y sont cultivées avec soin.

Des cerfs et d'autres espèces de gibier animent les forêts et les plaines : l'on trouve dans celles-ci une grande quantité de bartavelles, ou perdrix grecques [1]. M***, vice-

[1] Buffon, hist. nat. des ois. et planche enluminée, n°. 231. *Tetrao rufus*. LIN.

consul à Rhodes, nourrissoit en cage un oiseau de cette espèce, auquel il étoit obligé de couper, de temps en temps, le bout du bec, qui s'alongeoit et se recourboit, au point d'empêcher l'oiseau de prendre sa nourriture. Aucun oiseau peut-être ne supporte plus difficilement la captivité que les perdrix en général; elles ont, plus qu'aucun autre, besoin de grand air et de terrain assez spacieux, pour ne pas être gênées dans la rapidité et la fréquence de leurs courses: tout espace resserré ne peut leur convenir: si on les tient dans des lieux étroits et couverts, toutes sortes d'incommodités viennent les assaillir; et après quelque temps d'une existence languissante, elles trouvent bientôt la mort dans les soins mêmes qu'on leur prodigue, et qui ne peuvent remplacer les avantages d'une vie souvent agitée, mais accompagnée de tous les charmes de la liberté. La bartavelle du vice-consul de Rhodes n'eût pas été sujette au prolongement excessif du bec, qui, sans des secours étrangers et hors de la nature, l'auroit fait périr d'inanition, si son étroite prison lui eût offert les moyens propres à en user la pointe par des frottemens réitérés.

De jolies tourterelles à plumage d'un gris rougeâtre, et à demi-collier noir et étroit, semblables à celles que j'avois vues en Egypte[1], peuplent les vergers dont la ville de Rhodes est entourée, et y ajoutent de nouveaux charmes. La fleur immobile, quelque brillante qu'elle soit, attache et flatte les regards; mais il lui manque la vie, sans laquelle la beauté ne cause que des impressions stériles, agréables à la vérité, mais sans vivacité, sans mouvement, comme l'objet qui les communique; tout s'anime, au contraire, lorsque la verdure des bocages sert d'asile et de demeure à de charmans oiseaux, lorsque les fleurs sont caressées et trahies tour-à-tour par ces insectes ailés, brillans comme elles, qui savent les toucher, à chaque instant, sans les flétrir, et qui paroissent eux-mêmes des fleurs volantes. Quelles douces émotions n'éprouve-t-on pas, quand, dans le silence d'une retraite ombragée, tapissée de verdure et émaillée de fleurs, l'on se trouve au milieu de plusieurs couples d'oiseaux les plus doux, les plus tendres, et qui faisoient partie du

[1] Tourterelles à collier du Sénégal. Buffon, hist. nat. des oiseaux étrangers qui ont rapport aux tourterelles, article second. — *Columba vinacea*. Lin.

cortége de Vénus ! Des roucoulemens, expressions plaintives et langoureuses d'un sentiment de feu, se font entendre de toutes parts ; l'oreille n'en est point offensée, et ils invitent à une douce rêverie, prélude de la sensibilité. Sur cet arbre, deux de ces oiseaux, que la nature et l'amour ont unis, se livrent aux marques les plus expressives de la tendresse ; on les voit placés l'un près de l'autre, le cou penché en sens opposé, se saisir le bec, de leurs becs entr'ouverts, le repousser, l'attirer tour-à-tour, et dans ces simulacres d'attaque et de résistance mutuelles, se quitter, se rejoindre, et haleter d'amour. Sur cet arbre plus élevé et plus touffu, et sur un duvet de feuilles et de mousse, reposent les fruits d'un ardent amour ; la mère les couvre et les réchauffe de son corps et de ses ailes : ils dorment ; mais celle qui les fit éclore, sans mouvement, comme sans distraction, a la tête élevée et le regard attentif ; elle veille, et ses yeux inquiets se portent vers tous les points qui l'environnent. Un seul sentiment l'occupe et absorbe toutes ses facultés : c'est le repos et la conservation d'objets chers, qu'elle ne pourroit défendre, hélas ! que par sa douleur. La scène change

au bout de quelques instans ; la mère a quitté le nid, les petits étendent leurs ailes, se dressent sur leurs jambes encore mal assurées, ouvrent le bec de toute leur force, et par des cris foibles, mais répétés, ils annoncent la joie qu'ils ressentent; c'est le père qui arrive chargé de la provision de la famille: il la distribue également; il reprend ensuite la place de sa compagne, qui ne s'écarte point d'un lieu où sont fixées toutes ses affections, et seulement pour prendre sa nourriture, et apporter à son tour celle de ses petits.

Ces images vivantes de tendresse et de sollicitude paternelle sont des leçons plus sûres pour des ames délicates, que celles que l'on puise dans les meilleurs livres et dans les discours les plus éloquens : ce sont des exemples touchans que la nature déploie à nos yeux, et qu'elle nous invite à suivre. Heureux, en effet, celui qui, simple dans ses habitudes, comme dans ses affections, connoît les suaves épanchemens de l'amour et les occupations plus sérieuses, mais non moins douces, qui accompagnent une union féconde, et dont les peines, comme les plaisirs, sont également senties, également partagées !

Les cailles, qui, dans leur passage d'Europe en Afrique, se dispersent et s'arrêtent sur plusieurs îles, ne se reposent point dans celle de Rhodes; et ce qui prouve que la ligne que ces oiseaux parcourent pour changer de climat, est invariable comme la saison de leur migration, c'est qu'on n'a jamais vu arriver de cailles à Rhodes, quoique l'île ne soit pas fort éloignée de leur route. Mais les bécasses y passent régulièrement chaque année, et leur passage y est nombreux. Elles y arrivent au mois de novembre, et leur séjour dure pendant environ un mois. J'ai vu aussi ces derniers oiseaux, qui semblent néanmoins préférer les pays froids, chercher à la même époque, mais en petite quantité, un hiver doux jusque dans les plaines humides de la basse Egypte.

La pêche est très-abondante sur les côtes de l'île de Rhodes, qui fut appelée la *poissonneuse*. La mer, qui l'entoure, fournit aussi du corail et de belles éponges. La terre y est riche en fossiles de toute espèce, et le géologue pourroit y former une collection curieuse et intéressante.

Beauté et douceur du climat, fécondité de la terre, variété et abondance dans les choses

nécessaires ou agréables à la vie, situation précieuse pour les entreprises utiles et un commerce prospère, rien ne manque à l'île de Rhodes, si ce n'est d'être délivrée des Turcs, qui possèdent à un si haut degré le funeste talent de convertir le séjour le plus heureux en un lieu que l'on fuit et que l'on redoute.

CHAPITRE IX.

Départ de Rhodes. — Serpent de mer. Fangri. — Prises maritimes. — Mer Carpathienne. — Île d'Eleusa. — Phœnix. — Port Chevalier. — Canal de Rhodes. — Petits nuages qui annoncent les tempêtes. — Poissons. — Ile de Symi. — Plongeurs. — Cap Crio. Cnide. — Pêche. — Oignons. — Ail. Navigation. — Grues. — Canards. — Calmar. — Arrivée a Stancho.

Nous pouvions nous regarder comme fort heureux d'avoir relâché dans le port de Rhodes, à l'approche de la tempête qui s'éleva le jour même que nous y entrâmes. Nous aurions eu peine à y résister dans des canaux étroits, où la mer est toujours agitée, avec un petit bâtiment mal gréé et aussi mal dirigé. Le mauvais temps dura presque sans interruption pendant les quatre jours que le vaisseau resta dans le port; et s'il nous empêcha de tenir la mer, il me permit au moins

de faire quelques excursions dans l'île, et d'en esquisser le tableau que je viens de présenter.

Enfin, le matin du 28 octobre, l'horizon s'étant éclairci et le vent appaisé, le capitaine de la polacre fit courir après moi, à quelque distance de la ville, pour me faire embarquer à la hâte; et nous sortîmes du port, à l'aide d'une jolie brise du sud-ouest, qui nous quitta bientôt pour faire place de nouveau à un vent contraire et impétueux.

Une petite barque de pêcheurs, qui s'arrêta sur le côté de notre vaisseau, me fournit l'occasion d'augmenter mes provisions; je fus le seul qui achetai quelques poissons; le capitaine, qui ne consentoit que rarement à partager mes repas, dans la crainte d'être obligé de m'inviter aux siens, apportoit, dans son genre de vie, la parcimonie, ou, pour mieux dire, la mesquinerie que l'on reproche assez généralement aux marins provençaux: du fromage, des anchois et des olives, faisoient sa nourriture ordinaire, comme celle de son équipage.

Parmi les poissons que je me procurai, il y avoit une murène, de l'espèce que l'on

nommé communément dans la Méditerranée, *serpent de mer*, parce qu'elle a non-seulement la forme et les mouvemens vifs et ondoyans des serpens, mais encore la beauté et la variété des couleurs dont brillent la plupart de ces reptiles. L'on a donné ce nom de serpent de mer à plusieurs sortes de poissons ; et il règne encore quelqu'obscurité dans leurs divisions, parce qu'on a confondu les particularités qui les distinguent, et que, dans les descriptions que la plupart des auteurs en ont faites, ils ont attribué à quelques espèces les caractères qui appartenoient à d'autres. C'est ce qui m'a engagé à faire dessiner et graver la murène, ou serpent de mer, que j'ai trouvée dans le canal de Rhodes. (Voyez *Pl. IV, fig.* 1re.) J'y joindrai quelques notes qui augmenteront les connoissances déjà acquises sur cette espèce de poisson, à laquelle on a aussi donné le nom de *flûte* [1].

Sa tête est alongée, comprimée sur les côtés, assez peu grande, si on la compare à la longueur du corps, et diminuant sensi-

[1] Voyez Daubenton, *Encyclopédie méthodique*, histoire naturelle des poissons, article de la *flûte*. — *Muræna Helena*. LIN.

blement d'épaisseur jusqu'au museau qui est presque pointu. L'ouverture de la bouche est grande ; les mâchoires sont aplaties sur leur longueur : un observateur judicieux les a comparées, à cause de leur forme, au bec d'une oie, et cette comparaison est fort juste[1].

L'intérieur des mâchoires est armé d'un appareil formidable de dents très-aiguës, de grandeur inégale et de forme différente, les unes étant petites et droites, les autres longues, plus aiguës, mobiles et recourbées vers le fond de la bouche. Tout le dedans de la mâchoire supérieure est garni de ces dents, plus petites sur les bords que sur le milieu; en bas, il n'y en a que sur les bords. L'on a prétendu que la morsure de cette murène est venimeuse, et de-là on a inféré que sa chair est mal-saine; mais, si les plaies que font des mâchoires hérissées d'une multitude de pointes acérées, ne sont pas envenimées, elles doivent plus sûrement causer des douleurs cruelles par les déchiremens que ces dents de diverses longueurs multiplient dans les chairs à différentes profondeurs.

Et cette armure si tranchante, que la

[1] Belon, *de aquatil. lib.* 1, *cap.* 12.

grande voracité de la murène rend encore plus redoutable, a fourni à l'homme, toujours ingénieux à tourmenter ses semblables, un nouveau genre de supplice, oublié depuis long-temps pour faire place à d'autres non moins cruels, non moins barbares, et dont l'histoire, annales sanglantes de la férocité des hommes, seroit aussi curieuse que révoltante. Au temps des empereurs romains, on jetoit les esclaves condamnés à mort, dans des viviers remplis de murènes, où ces malheureux expiroient, dévorés vivans par une grande quantité de ces animaux voraces, qui s'attachoient à toutes les parties de leur corps.

A l'extrémité de la mâchoire supérieure sont des appendices ou apophyses courtes, larges et fistuleuses, que Willughby regarde comme les organes de l'ouie [1]. Les yeux sont petits et placés sur la mâchoire supérieure, beaucoup plus près du bout de cette mâchoire que des angles de la bouche [2]; ils sont

[1] *Historia piscium*, lib. 4, sect. 2, cap. 1.

[2] Willughby, et après lui Daubenton, ont dit que les yeux de la murène sont placés dans le milieu de la distance entre l'extrémité du museau et les angles des mâchoires; il n'en est pas de même dans l'espèce que je décris.

recouverts

recouverts d'une pellicule transparente et bleuâtre, et la pupille est entourée d'un cercle orangé. Les ouvertures des narines sont placées très-près des yeux ; une autre petite ouverture ronde, auprès des ouïes, sert au poisson à rejeter l'eau.

La forme du corps de cette murène est à-peu-près celle de l'anguille; il est seulement plus court, plus épais et plus comprimé sur les côtés. Il n'y a point de nageoires aux ouïes ni au ventre. A quelque distance de la tête, commence, sur le dos, une nageoire peu élevée, qui règne le long du dos, entoure la queue, et vient se terminer en dessous près de l'anus; cette longue nageoire est recouverte dans toute son étendue par la peau du corps.

La peau lisse, visqueuse et glissante de la murène, est très-variée dans ses couleurs. Le museau est noirâtre à son extrémité; le dessus de la tête est d'un brun rougeâtre, tacheté de jaune. Sur un fond d'un brun rougeâtre, qui devient plus foncé en approchant de la queue, des points noirs et de larges taches jaunes et tiquetées de rougeâtre, sont répandues sur la partie supérieure du poisson; le dessous et les côtés, jusqu'à l'ouverture des

ouïes, de même que le dessous de la mâchoire inférieure, sont d'une couleur fauve et variés de lignes et de taches brunes[1].

Cette quantité de taches jaunes, semées sur le corps de ce poisson, indiquoit que c'étoit une femelle. Belon a observé le premier que le mâle n'avoit que des taches rares, tandis que la femelle en étoit presqu'entièrement couverte[2]; et j'ai eu occasion de vérifier cette observation, non-seulement par

[1] Voici les principales dimensions de ce poisson:

	Pieds.	Pouces.	Lignes.
Longueur totale	3	.	.
— des apophyses de l'extrémité de la mâchoire supérieure. . .	.	.	4
Distance du bout du museau à l'angle des mâchoires. . . .	.	2	6
— aux yeux	.	10	.
— à l'anus	1	4	3
— à la nageoire du dos	.	4	6
— des yeux aux narines . . .	.	.	3
Diamètre des yeux	.	.	4
— de l'ouverture des ouïes . .	.	.	6
Hauteur du corps	.	2	9
Largeur de la mâchoire supérieure, prise devant les yeux .	.	1	6

[2] *De aquatilibus, lib.* 1, *cap.* 12.

l'individu que je décris, et qui étoit une femelle, mais aussi par l'examen de plusieurs autres poissons de cette espèce, que j'ai vus dans les mers du Levant. Cette femelle avoit, dans son intérieur, des œufs elliptiques et jaunes; je lui trouvai aussi, dans le ventricule, un assez grand poisson à demi-digéré.

Le ventricule a beaucoup de capacité; il est gris, et tacheté à son orifice de gris noirâtre; le foie est long et d'un rouge teinté de jaune; la vésicule du fiel est ovale et attachée au conduit bilieux; la vessie d'air est petite, ovale, et formée d'une membrane très-épaisse; sa couleur est jaune à l'extérieur, et blanche intérieurement.

Les Grecs des îles de l'Archipel nomment cette espèce de murène, *sminaria*; ils prétendent qu'elle s'accouple avec le serpent terrestre. Dans nos pays, l'on a dit la même chose de l'anguille; mais il est certain que les espèces de la murène et de l'anguille étant composées de mâles et de femelles, elles n'ont pas besoin de chercher sur un élément qui leur est étranger, des auxiliaires de cette nature, et les individus des deux sexes s'accouplent, à la manière des couleuvres, en s'entrelaçant intimement.

La chair du sminaria des Grecs modernes, est très-blanche et délicate ; mais la quantité d'arêtes courtes et recourbées, dont elle est remplie, la rend fatigante à manger. L'on m'a dit que des pêcheurs avoient l'adresse de faire descendre toutes ces arêtes incommodes jusque sur la queue, en serrant fortement le corps du poisson entre deux petits bâtons, et de les enlever avec la peau.

Au reste, ces poissons sont assez communs le long des côtes de la Natolie et dans l'Archipel ; ils se logent dans les trous des rochers. Pour les en faire sortir, les pêcheurs du Levant se servent d'*athernos*, espèce de très-petits poissons dont j'aurai occasion de parler dans la suite ; ils les mâchent crus ; et lorqu'ils en ont fait dans la bouche une sorte de pâte, ils les rejettent çà et là dans la mer, aux endroits où les bords des rocs offrent des retraites aux murènes, qui, attirées par l'odeur de cet aliment perfide, viennent bientôt mordre à l'hameçon. Cet appât est aussi mis en usage dans les mêmes contrées, pour prendre les congres, qui ont plusieurs rapports de formes et d'habitudes avec les murènes.

Si la murène ou serpent de mer, dont je

viens de donner l'histoire naturelle, est remarquable par la variété de ses couleurs, le poisson dont il va être question, et que je trouvai également parmi les produits nombreux de la pêche du bateau qui nous accosta à notre sortie du port de Rhodes, est éclatant des couleurs les plus vives et les plus riches. C'est le *fangri* des Grecs modernes (*voy. la Pl. IV, fig. 2*), poisson du genre des spares, et qui, tenant le milieu entre le phagre ou pagre[1] et le pagel[2], est assez différent de l'un et de l'autre pour constituer une espèce séparée, ou du moins une race distincte, qui, selon toute apparence, doit son origine à la différence du climat. L'or et le pourpre brillent sur ses larges écailles; mais, semblable à l'éclat fugitif de la beauté, que le plus léger dérangement ternit ou fait évanouir, ce luxe de couleurs s'efface aussitôt que le poisson est sorti de l'élément conservateur de sa vie et de son brillant; il n'en reste plus que des teintes sans vivacité, des vestiges qui cessent de flatter la vue; et si, dans l'espoir de conserver ces restes déjà si affoiblis, l'on fait usage du moyen le plus

[1] *Sparus pagrus*. LIN.
[2] *Sparus erythrinus*. LIN.

commode, mais en même temps le moins propre à donner une idée des teintes qui distinguent les poissons, en plongeant l'animal dans une liqueur spiritueuse, il se décolore tout-à-fait et devient entièrement livide.

La tête du fangri est courte, élevée et très-solide; sa forme indique une grande force dans cette partie, comme ses mâchoires robustes et armées de dents acérées, sont le signe d'une grande voracité. Le museau est obtus; les lèvres sont épaisses, charnues et mobiles; la bouche est petite; sur le devant de chaque mâchoire, il y a quatre dents longues, fortes, crochues et semblables aux dents canines des quadrupèdes. Ces dents sont écartées les unes des autres, et ont derrière elles, tant en haut qu'en bas, un nombre de petits crochets déliés, et plus longs à la mâchoire supérieure qu'à l'inférieure. A la suite des dents canines, les deux mâchoires ont de chaque côté cinq autres dents courtes, larges à leur base et se terminant en pointe; elles sont elles-mêmes suivies d'un double rang de dents peu saillantes, larges, en forme de gros tubercules, et que l'on peut très-bien comparer aux dents molaires des quadrupèdes.

Les ouvertures des narines sont doubles et placées l'une devant l'autre, près de la partie antérieure des yeux; celle qui est la plus proche de l'œil est ovale, beaucoup plus grande et plus arrondie que l'autre. Les yeux sont très-grands. Le corps est raccourci; ses côtés sont aplatis; le dos est convexe et très-relevé, sur-tout près de la tête; le ventre est convexe et l'extrémité du corps peu élevée, épaisse et légèrement arrondie; la nageoire de la queue est fourchue. Une nageoire occupe toute la longueur du dos; elle a vingt-trois rayons, dont douze sont épineux, et le quatrième est le plus long de tous. Les nageoires des ouïes sont très-longues, terminées en pointe et formées de quinze rayons; celle de l'anus a onze rayons, dont les trois premiers sont osseux, et le premier court et épais; enfin les nageoires du ventre, placées vis-à-vis la naissance de celle du dos, ont six rayons, dont le premier est épineux et terminé par une pointe très-fine, et le second est le plus long de tous.

La ligne latérale, large et fortement exprimée, commence au-dessus de l'ouverture de ouïes, suit la courbure du dos, et se termine au milieu de la base de la nageoire de la

queue. Les écailles qui recouvrent tout le corps, de même que les côtés et le dessous de la tête, sont larges, grandes, minces et très-adhérentes à la chair, dont il est difficile de les détacher.

J'ai dit que ce poisson est fort riche en couleurs; il a en effet les yeux d'un jaune brun très-brillant, avec quelques nuances ou taches foibles de blanc et d'orangé; le dessus de la tête d'un brun rougeâtre foncé; les côtés de la tête, à partir du dessous des yeux, jusqu'aux angles des mâchoires, d'une jolie couleur de cerise; à l'angle antérieur des yeux, une large tache d'or luisant; les opercules des ouïes d'un gris un peu rougeâtre, avec des reflets brillans d'argent et d'or; l'ouverture des ouïes bordée de brun et de couleur d'or; enfin la moitié supérieure du corps d'une couleur de cerise tendre, qui s'affoiblit encore sur la partie inférieure, laquelle est aussi brillante d'argent, chaque écaille étant d'un blanc argenté, et ayant dans son milieu une grande tache d'un rouge foible, mais brillant, ce qui produit un très-joli effet.

La ligne latérale est d'un gris teinté de fauve, et chatoyant de reflets argentés. Le dessous de la tête et le ventre sont blancs;

les nageoires du dos et des ouïes sont rougeâtres ; ces dernières ont à leur base une tache de gris de fer ; celle de l'anus est d'une couleur de cerise tendre, avec une bordure blanche à sa partie supérieure, et ses deux derniers rayons dorés. La nageoire de la queue est d'un rougeâtre foncé, et terminée par une large bordure de couleur de brique. En ouvrant la bouche de ce poisson, on remarque que son intérieur, ainsi que sa gorge, sont d'un rouge vif[1].

[1] L'individu qui a servi à cette description, avoit les dimensions suivantes :

	Pieds.	Pouces.	Lignes.
Longueur totale.	1	2	6
— de la tête	.	3	10
— du plus grand rayon de la nageoire du dos	.	1	7
Base de cette même nageoire .	.	5	6
Longueur des nageoires des ouïes.	.	3	11
— des nageoires du ventre . .	.	2	5
— de la nageoire de l'anus . .	.	1	.
— des pointes de la nageoire de la queue	.	2	10
La plus grande hauteur du corps, prise en ligne droite de la naissance de la nageoire du dos à celles du ventre	.	4	3

La différence du sexe et de l'âge en produit aussi dans les couleurs des fangris. A mesure qu'ils vieillissent, les teintes s'affoiblissent et les reflets brillans s'éteignent. Dans la quantité de ces poissons que j'ai observés au Levant, j'en ai trouvé un qui avoit une irrégularité très-remarquable : il portoit, sur le côté gauche du museau, une grande tache noire, et il n'en avoit aucune trace sur le côté droit. Cet individu avoit la peau livide, l'intérieur de la bouche et de la gorge blanchâtre, à peine teinte de rouge, toutes les couleurs ternes, et il m'a paru qu'il étoit, ou très-vieux, ou malade.

Le poisson qui a servi de sujet à la description qu'on vient de lire, étoit mâle ; ses intestins étoient remplis de débris de petits crabes, et ils étoient enveloppés de beaucoup de graisse. J'en ai vu d'autres, dans le ventricule et les intestins desquels il y avoit des

	Pieds.	Pouces.	Lignes.
Hauteur prise à l'extrémité du corps	.	1	1
Distance du bout du museau aux yeux.	.	1	6
— à la nageoire du dos	.	5	.
— aux nageoires des ouïes . .	.	3	10
— à l'anus	.	7	.

fragmens d'oursins, et même de petits oursins entiers. Le foie est très-grand, d'une couleur grise mêlée de rougeâtre, à l'exception de son extrémité qui est noire. La vessie d'air est une membrane forte, épaisse et placée dans une situation horizontale; elle renferme l'air entr'elle et les côtes, et elle occupe la moitié de la capacité de l'abdomen. La langue est épaisse, assez large, mais très-courte.

Le fangri est un poisson vorace et solitaire. Il se tient dans les trous des rochers : sa chair est très-blanche, mais dure et un peu sèche; il acquiert quelquefois une grandeur assez considérable. J'en ai vu un qui pesoit cinquante-cinq livres, et l'on m'a assuré que l'on n'en avoit point pêché de plus gros dans les mers du Levant.

J'ai voulu essayer si la propriété que Willughby a reconnue dans le phagre, espèce très-voisine du fangri, d'être lumineux pendant la nuit[1], se rencontreroit également dans ce dernier poisson; mais, quoique j'aie répété cet essai, je ne me suis jamais aperçu que le fangri jetât de la lumière dans l'obscurité.

Nous avions mis à la voile du port de Rhodes, de conserve avec trois bâtimens;

[1] Historia piscium, cap. 4, pag. 312.

un françois allant à Stancho, un vénitien se rendant dans la mer Adriatique, et un autre vénitien, chargé à Alexandrie pour le compte des négocians anglois, et faisant route pour Londres. Notre équipage, qui avoit connu à Alexandrie la vraie destination et la nature du chargement de ce navire, regrettoit beaucoup de n'être pas armé pour s'en emparer. Tels sont les usages de la guerre, que l'on a décorés du vain titre de loix, comme si des actes violateurs de la propriété, et par lesquels on dépouille des particuliers étrangers aux causes qui arment les gouvernemens les uns contre les autres, ne devoient pas plutôt être considérés comme des écarts du brigandage, que comme des actions régulières.

Après avoir doublé le cap Saint-Antoine, le plus septentrional de l'île de Rhodes, et par conséquent le plus rapproché du continent, dont il n'est éloigné que de trois lieues, nous nous trouvâmes au milieu du détroit que l'on appelle le canal de Rhodes, et non pas la mer Carpathienne, ainsi que l'ont dit mal à propos quelques géographes. Cette mer Carpathienne, qui tiroit son nom de l'île de *Carpathos*, aujourd'hui *Scar-*

panto, dont elle baigne les côtes, est, comme l'île elle-même, au sud-ouest de l'île de Rhodes, entre celle-ci et l'île de Candie. Nous laissâmes derrière nous la petite île d'Éleusa, placée à l'entrée d'un golfe qui porte aujourd'hui le nom de *Marmoro* ou de *Marmarisso*, sur la côte de l'Asie mineure : elle s'appeloit aussi *Sébaste*, et son circuit n'a pas une demi-lieue. Non loin de ce golfe, étoit la montagne de Phœnix, sur laquelle une ville du même nom avoit été bâtie et fortifiée.

Le cap de *Volpe*, anciennement *Cynossema*, termine, un peu plus à l'occident, cette partie de la Caramanie, et en forme le point le plus voisin de l'île de Rhodes. Sous ce cap, est le port *Chevalier* ou *Cavalier*, fréquenté par les vaisseaux de guerre qui ne sont pas toujours en sûreté en dehors du port de Rhodes, dans lequel ils ne peuvent entrer.

Pour peu que le vent ait de force, la mer est toujours très-grosse dans le détroit formé par la Caramanie et l'île de Rhodes. Les vagues s'y élèvent quelquefois d'une manière effrayante ; les courans qui, dans une mer coupée par des îles et des terres avancées, varient et s'entre-choquent, sont la cause de cette agitation extraordinaire, que des vents

inconstans et irréguliers augmentent encore. En effet, il arrive fréquemment que le vent est différent sur plusieurs points du même canal, et que d'un côté il règne un calme absolu, tandis que de l'autre le vent souffle avec violence. Non-seulement les vents ne sont point constans dans ces mers embarrassées, mais ils s'y font sentir par rafales brusques et impétueuses, que des calmes profonds suivent et précèdent; et ces bourrasques violentes sont quelquefois annoncées par des signes infaillibles. Au-dessus des hautes montagnes dont les côtes de la Caramanie sont formées en plus grande partie, il n'est pas rare de voir paroître, par un temps serein, un très-petit nuage noir, et n'ayant pas souvent en apparence plus de grosseur qu'un oiseau. Ce globe de vapeurs est extrêmement agité; d'abord fort petit, il s'étend tout-à-coup, se resserre, paroît et disparoît par intervalles au-dessus de la montagne, et change de forme à chaque instant. Quelque calme que soit l'atmosphère, l'on doit s'attendre à une bourrasque subite et violente, à la vue de ces nuages isolés, qui donnent le vent avec tant de rapidité et de véhémence, que si un vaisseau ne s'est pas préparé à en être frappé, il court grand ris-

que de perdre une partie de sa voilure et même de ses mâts.

Nous éprouvâmes, le 28 octobre, une de ces tourmentes soudaines, après un calme qui avoit retenu notre vaisseau stationnaire par le travers du cap *Crio*, grand promontoire de la Caramanie. Pendant ce calme, une troupe nombreuse de poissons, fendant la mer à fleur d'eau, et s'élançant même audessus de sa surface, passa près de nous avec rapidité; et l'agitation de ces peuplades des profondeurs de la mer, est toujours un présage certain d'une prochaîne et forte agitation dans l'atmosphère et les eaux. Un petit nuage, précurseur de la tempête, s'étoit montré au-dessus du promontoire; il se développa, et nous fûmes assaillis d'un coup de vent qui nous força à serrer toutes les voiles, et à rester à la cape durant la nuit entière, ballottés par des vagues courtes et entassées.

Le 30 au matin, le vent se calma; mais il étoit toujours contraire, et les bordées, qui nous forçoient de courir dans un canal étroit et au milieu d'une mer très-houleuse, fatiguoient beaucoup notre petit bâtiment. Nous avions dépassé la petite île de *Symi*, dont le

nom ancien, *Syme*, n'a presque point éprouvé d'altération, tandis que sa situation intérieure a beaucoup changé. Elle étoit jadis cultivée et fertile en grains; aujourd'hui, l'on découvre à peine quelques vestiges de cette ancienne culture. Les Grecs qui l'habitent s'adonnent presqu'exclusivement à la pêche des éponges, dont les rochers du fond de la mer qui entoure leur île, sont couverts : ce sont les plongeurs les plus hardis et les plus expérimentés de l'univers; ils descendent dans le sein de la mer, jusqu'à la profondeur de vingt à trente brasses, c'est-à-dire jusqu'à cent cinquante pieds; ils y détachent les éponges des rocs auxquels elles tiennent, et reviennent ensuite à la surface de l'eau, pour y respirer quelques instans et replonger de nouveau. Des hommes accoutumés dès l'enfance à visiter les abîmes de la mer, à en faire des champs féconds de leur récolte principale comme de leurs travaux uniques, doivent naturellement braver avec intrépidité les fureurs d'un élément avec lequel ils ont su se familiariser, et dont ils ne redoutent pas de parcourir les profondeurs : aussi les Symiotes sont-ils de très-bons navigateurs; car l'intrépidité d'un marin est la qualité la plus essentielle, comme la source la plus certaine

certaine de son habileté. Ces Grecs franchissent, avec des bateaux très-légers, les espaces de mer qui les séparent des côtes et des autres îles, et ils y portent, avec le produit de leur pêche, l'activité d'un petit négoce, qui suffit aux besoins et à l'ambition d'un peuple de plongeurs.

Une vie laborieuse et qui exige le développement de toutes les facultés physiques, a fait des Symiotes des hommes robustes et d'une belle stature. Homère a vanté la beauté du roi de Symé, Nirée, fils de la nymphe Aglaïa et du roi Caropus. « C'étoit, dit-il, le plus beau de tous les Grecs qui allèrent à Troie, si l'on en excepte le divin Achille, qui étoit d'une beauté accomplie [1] ».

La vie de ces insulaires est simple; la nature et la constance de leurs travaux ont éloigné d'eux la corruption des mœurs; et la tyrannie, qui pèse avec tant de rigueur sur leurs voisins, a ménagé, ou, pour mieux dire, a dédaigné une peuplade qui, au lieu de l'opulence, n'offre que des habitudes austères, des occupations pénibles, garants les plus certains de l'indépendance.

[1] Iliade, liv. 2, dénombrement des troupes grecques et de leurs vaisseaux; traduction de madame Dacier.

Très-rapprochée de la côte du cap de *Volpe*, l'île de Symi est à l'entrée d'un golfe qui porte son nom. Quoique peu considérable, n'ayant guère que deux lieues de longueur, sur une de largeur, elle a deux bons ports, propres à recevoir de grands vaisseaux, sans compter plusieurs petites baies ou calanques, dans lesquels les bateaux se tiennent à l'abri. Le port du nord, fermé par des écueils, est le plus vaste comme le plus commode. Le plus septentrional des écueils qui en defendent l'entrée, se nomme *Saint-Paul*, parce qu'il est vis-à-vis d'un lieu de ce nom, sur la côte, au fond même du golfe.

De l'autre côté de Symi, le golfe est formé par le cap Crio, anciennement *Triopium*, promontoire de la Dorie, province de la Carie, à l'extrémité duquel étoit bâtie la ville célèbre de Cnide. Vénus y étoit adorée : l'on y voyoit la statue de cette déesse, le plus bel ouvrage de Praxitèle. Un temple peu spacieux et ouvert de toutes parts, la renfermoit, sans la dérober aux regards ; et, de quelque côté qu'on l'examinât, elle paroissoit également admirable. Aucune draperie n'en voiloit les charmes ; et elle étoit d'une si rare beauté, qu'elle enflamma d'une passion violente un

autre Pygmalion, qui chercha, dans l'obscurité, à animer une froide et insensible représentation de la femme la plus ravissante, et y laissa des traces d'une profanation insensée [1]. Les offres les plus avantageuses ne purent décider les Cnidiens à abandonner ce chef-d'œuvre; et Pline, qui rapporte ce fait, les loue d'un noble refus, dont l'objet immortalisoit leur ville, comme leur passion pour les beaux-arts. Et cette passion des ames généreuses éclatoit de tous côtés dans la ville de Cnide; l'on y voyoit d'autres statues, qui, sans avoir la perfection et les grâces séduisantes de la Vénus de Praxitèle, n'en contribuoient pas moins à la gloire et à la prospérité publiques, par la foule d'étrangers qui venoient les admirer. Des débris amoncelés tiennent aujourd'hui la place d'une des plus brillantes cités de l'ancienne Grèce, et la main qui commande à ces décombres, en interdit les approches, et ne permet pas même d'y fouiller pour y découvrir quelques fragmens de son antique splendeur.

Outre le goût des arts, les Cnidiens avoient

[1] *Ferunt amore captum quemdam, cùm delituisset noctu, simulachro cohæsisse, ejusque cupiditatis esse indicem maculam.* Plin. Hist. nat. lib. 36, cap. 5.

aussi le génie des grandes entreprises. Ils avoient résolu de percer la base du grand promontoire qui formoit leur territoire, et de convertir leur isthme en une île. Leurs bâtimens légers auroient évité le long circuit du cap *Triopium*, aussi-bien que les dangers de la mer orageuse qui s'y brise ; et leur pays, plus isolé, eût été moins exposé aux attaques et aux surprises des ennemis. Mais un oracle vint suspendre des travaux qui devoient tourner à la sûreté et à la prospérité de l'état. L'on trouva que le sens de deux vers hexamètres, prononcés par la Pythie à Delphes, signifioit que les habitans de Cnide devoient laisser leur isthme tel qu'il étoit, parce que, si Jupiter eût voulu que ce fût une île, il leur en auroit épargné la peine : réponse absurde, propre seulement à détourner de l'exécution de grands projets, et digne de personnages qui, sur des trépieds mystérieux, et dans un langage obscur, se vantoient d'être les interprètes des dieux.

Les rivages de Cnide fournissent, comme autrefois, une très-grande quantité de poissons [1]. L'expérience a appris aux pêcheurs

[1] Ovide appeloit Cnide, la poissonneuse : *Piscosamque Cnidon.*

de ces parages, ainsi qu'à ceux de l'Archipel, que les poissons qui se tiennent ordinairement au large, approchent de terre pendant les pluies et les orages, et qu'alors on peut les prendre aisément du bord même de la mer, tandis que, par le beau temps, il ne reste dans les rochers des côtes, que des poissons solitaires, et ceux de petites espèces, tels que les turdillons, les jules, les serrans, etc.

Les vins de Cnide étoient anciennement très-renommés. Théophraste parle des oignons cnidiens comme d'une espèce particulière[1]. Ils étoient fort doux et ne faisoient point pleurer. Il est certain, en effet, que, généralement parlant, cette plante aime la chaleur, et que les bulbes en sont moins âcres dans les pays chauds que dans les climats froids ou tempérés. En Égypte, les oignons ne piquent pas désagréablement la langue, et n'excitent pas le larmoiement lorsqu'on les coupe; cuits ou crus, ils y font la nourriture la plus ordinaire.

Je ne doute pas que l'usage excessif que l'on fait en Egypte de cette espèce de légumes n'augmente les dispositions aux maladies des yeux et de la peau; mais certainement il ne commu-

[1] Lib. 7, cap. 4.

nique aux hommes aucune mauvaise odeur, ainsi qu'on l'a prétendu, en cherchant à expliquer la puanteur des Juifs qui vivent parmi nous, par la grande quantité de poireaux qu'ils emploient dans leurs alimens [1]. Si cette explication avoit quelque fondement, nul peuple sur la terre n'exhaleroit une odeur plus forte et plus désagréable que les Egyptiens, qui non-seulement mangent beaucoup de poireaux, mais font une consommation prodigieuse d'oignons.

Il est très-naturel de penser que les oignons de Cnide avoient aussi une saveur moins âcre que ceux du Nord et de l'Occident, c'est-à-dire des régions moins chaudes de la Grèce.

Il en est de même des aulx, qui ont également moins de piquant et d'âcreté, dans un sol échauffé par un soleil ardent. Les habitans de nos contrées méridionales en ont pu faire l'expérience, s'ils ont essayé de manger à Paris les mêmes préparations d'ail que dans leur pays; il y est presqu'impossible de supporter l'extrême âcreté de ces sortes de mets, qui sont néanmoins d'un usage si commun dans le midi de la France.

Un ciel pur, une atmosphère tranquille,

[1] Fr. Philelphi epistol.

une mer dont la surface se dessinoit en ondes légères, avoient succédé, vers la fin de la journée du 30, à l'agitation turbulente et dangereuse des élémens. Mais le vent léger, qui enfloit à peine nos voiles, soufloit toujours d'un point opposé à notre route, et nous forçoit à louvoyer pour nous y avancer. A cette contrariété près, notre navigation n'avoit rien que d'attrayant. Les bordées que nous courions ne pouvoient s'étendre beaucoup dans un canal que des terres resserroient de toutes parts. Tantôt nous nous approchions des côtes élevées de l'Asie mineure; et l'aspect des hautes montagnes couvertes d'antiques forêts, des plaines cultivées, des habitations auxquelles l'éloignement donnoit un coup-d'œil riant, la diversité des sites et des perspectives que chaque instant changeoit, attachoient mes regards et m'occupoient agréablement; tantôt une multitude d'îles et d'écueils se trouvoient à notre portée, et développoient à mes yeux la parure de leurs plaines et de leurs collines, ou la nudité de leurs rochers. Devant et derrière nous, d'autres terres, que la marche du vaisseau faisoit paroître mobiles et errantes, bornoient la vue. Rapprochées l'une de l'autre, elles sem-

bloient s'unir dans le lointain, et nous enfermer dans un vaste bassin, qui ne laissoit aucune ouverture à notre passage. Un vol de grues, se dirigeant au midi, c'est-à-dire vers l'Égypte, passa au-dessus de nous ; elles voyageoient à une si grande hauteur, que, quoique le ciel fût très-clair, on les apercevoit à peine ; mais elles faisoient retentir l'air de leurs cris : ces oiseaux ne passent, d'une contrée à une autre, que dans les beaux temps.

Le lendemain, je vis une bande nombreuse de canards, se rendant, comme les grues, dans les plaines grasses et humides de la basse Égypte.

Un vent violent et toujours contraire s'éleva le 1er. de novembre. Un polype sauta sur le vaisseau avec tant de roideur, qu'en me frappant à la cuisse, sur le gaillard où j'étois assis, il me fit la même impression qu'une balle lancée avec force ; c'étoit un calmar [1]. Les Grecs de l'Archipel l'appellent *calamari* ; les Provençaux *totène*, et les marins françois de l'Océan, *encornet*, parce que sa forme arrondie, alongée et finissant en pointe, est

[1] *Sepia loligo*, LIN. *Verm. mollusc. gen.* 296, *spe.* 4.

à-peu-près celle d'un cornet, et qu'il contient, dans son intérieur, une liqueur noire comme de l'encre.

Cet animal mou et très-singulier a la tête terminée, en dessus et de chaque côté, par trois filets ou pieds charnus, et ayant, le long de leur côté intérieur, de petits mamelons cartilagineux, évidés, roulés en spirale, et qui, par leur constriction, font l'office de crochets. Le plus extérieur de ces trois filets est plus large et plus épais que le second, et celui-ci plus que le troisième; tous finissent en pointe. Le dessous de la tête est garni de deux filets semblables aux trois de dessus, et recouvrant la naissance de deux grandes antennes d'une substance plus molle, d'une grosseur égale jusqu'à leur bout, qui a la forme d'une masse se recourbant sur elle-même comme une main, dont l'animal se sert pour attraper sa proie et la porter à la bouche. Les petits mamelons, de la même nature, qui garnissent le côté intérieur des pieds, lui servent, vraisemblablement, au même usage, et peut-être aussi à se tenir serré dans l'accouplement; car on sait que ces polypes s'accouplent en entrelaçant leurs espèces de bras, et au milieu de la mer; de

sorte qu'ils ont besoin d'être fortement retenus l'un contre l'autre, à cause de l'agitation des eaux.

Entre tous ces filets l'on voit une ouverture ronde, dont les bords relevés représentent assez bien le dessus d'une grenade, ou du fruit de l'églantier. La tête, comprimée en dessus et en dessous, a autant de largeur que de longueur; les yeux sont fort grands et oblongs; le cou est comme enchâssé dans une gaine cartilagineuse, couverte en dessus d'un os peu solide, aplati, et recouvert d'une peau : au niveau de cet os, est, de chaque côté, une membrane ou nageoire cartilagineuse, élevée dans son milieu, et dont une extrémité se termine avec le corps, et l'autre aux deux tiers environ de sa longueur. Le haut de la gaine, à l'enchâssement du cou, forme une pointe en dessus, et une échancrure en dessous. Il y a une espèce de bec fort dur, et parfaitement semblable à celui d'un perroquet. Les Grecs de l'Archipel donnent à ce bec le nom de *karidi*, qui veut dire une noix.

Ce calmar étoit rouge en dessus, et blanc tiqueté d'un rouge vif en dessous. L'on trou-

vera en note ses principales dimensions[1].

Le corps du calmar est très-glissant et difficile à tenir dans la main. Plus il est jeune, plus sa substance est molle; elle prend de la consistance à mesure que l'animal grandit.

Les navigateurs de l'Océan prétendent que le calmar devient l'un des plus grands animaux de cette mer; ce qui seroit difficile à croire, s'il est vrai, ainsi que le dit Belon[2], que ce polype ne vit guère plus de deux ans. L'on regarde comme un présage de tempête, lorsque les calmars s'élancent hors de l'eau. Le même jour qu'il nous en vint un à bord, j'en vis, dans l'après-midi, une troupe con-

	Pieds.	Pouces.	Lignes.
[1] Longueur totale, depuis le bout des antennes jusqu'à l'extrémité du corps.	1	1	6
— du plus extérieur des filets ou pieds supérieurs	.	2	8
— des filets ou pieds inférieurs.	.	.	3
— des antennes.	.	8	.
— de la gaine ou du corps . .	.	5	6
Hauteur des nageoires dans leur milieu	.	1	5
Longueur des yeux.	.	.	8 ½
Leur largeur.	.	.	6 ¾

[2] *De aquatil.* lib. 2, cap. 2.

sidérable; ils sélevoient assez haut au-dessus de la surface de la mer, à la manière des poissons volans; ils entraînoient avec eux une portion d'eau, qui, en retombant, formoit un long filet, semblable à une queue déliée, qui les unissoit quelque temps à la mer, et qui, diversement colorée par la réfraction des rayons du soleil, produisoit, avec les teintes dont brillent au grand jour les corps humides des calmars eux-mêmes, un spectacle fort agréable.

Sur les rivages des îles de l'Archipel, on pêche les calmars à la ligne; et c'est principalement pendant l'hiver que l'on en prend davantage. Leur chair cartilagineuse est un assez mauvais manger, et m'a paru de difficile digestion : c'est néanmoins un mets fort en vogue parmi les Grecs. La meilleure manière de l'apprêter, est de remplir l'intérieur du polype avec de la viande hachée; mais quelque bonne que soit la farce, elle ne rend guère plus délicate la chair de cet animal.

L'on distingue une espèce ou une variété de calmar, commune aussi dans les mers du Levant, que les Grecs actuels nomment *trapsalo*, et les Provençaux *arugi*. Ce polype a beaucoup de ressemblance avec celui que je

viens de décrire. Il en diffère néanmoins, en ce que ses yeux ont une grandeur extraordinaire, ses nageoires moins d'étendue, ses pieds un plus grand nombre de petites pointes osseuses à leurs mamelons cartilagineux, l'os du dos moins de largeur, la gaine une moindre quantité de liqueur noire; enfin, en ce qu'il devient très-grand. Les Grecs, frappés de ces traits de conformité, prétendent que leur *trapsalo* n'est que le calmar changé par l'âge; cependant j'ai peine à me persuader que des différences aussi marquées que celles que j'ai indiquées, ne soient que de simples effets de la diversité d'âge. Ces disparités dans les formes se trouvent aussi dans les habitudes : l'arugi approche plus fréquemment des côtes que le calmar; il vient souvent sur le sable du rivage, et il y dépose ses œufs, au lieu que le calmar ne va jamais à terre. Ces arugis, par leur habitude de fréquenter la terre, se prennent plus fréquemment que les calmars proprement dits. Leur chair m'a paru aussi moins mauvaise et moins indigeste; mais leurs œufs ont une légère propriété purgative, dont on ne ressent pas de mauvais effets.

L'on m'a assuré que les petits polypes que l'on rencontroit quelquefois en pleine mer, et

en grandes troupes, étoient de cette dernière espèce. J'ai trouvé, en 1774, dans l'estomac d'un requin que nous prîmes dans l'Océan, entre les tropiques et près des côtes occidentales de l'Afrique, un de ces polypes qui n'avoit guère que six pouces de long, et dont la substance étoit presqu'aussi molle que du mucilage. Cette mollesse extrême étoit due en partie au jeune âge de l'animal, aussi-bien qu'au commencement de digestion qu'il avoit éprouvé dans l'estomac du requin. Le dessin que j'en ai fait prendre et que je donne ici (*pl. IV, fig. 3*), le représente de grandeur naturelle.

A force de lutter contre le vent qui recommençoit à s'élever, ainsi que la mer, nous gagnâmes l'île de Stancho, et nous y jetâmes l'ancre à la pointe du jour, le 2 novembre. Mais avant de parler de cette île, il convient de revenir sur mes pas et de faire quelque mention de plusieurs autres îles qui sont situées à la droite, c'est-à-dire au midi de la route que nous venions de parcourir.

CHAPITRE X.

COUP-D'ŒIL PHILOSOPHIQUE SUR LES ILES DE LA MÉDITERRANÉE. — SCARPANTO. — CASSO. — ILES CASSIENNES. — LIMONIA. — NARKI. — PISCOPIE. — NISARI. — MADONA.

LORSQU'ON porte la vue sur cette immensité de larges plateaux élevés, de sommets de montagnes, de pointes de rochers, placés sans ordre et très-rapprochés entr'eux, dont la Méditerranée est couverte à l'orient, l'on ne peut se défendre de la pensée que cette étendue de mer, hérissée d'une multitude de terres, n'ait formé un continent dans les temps les plus reculés, et qu'une irruption soudaine des eaux de la mer Noire, les tremblemens de terre, l'action violente des volcans, n'aient inondé cet antique pays de la Grèce, et ne l'aient déchiré en d'innombrables lambeaux. De vastes éboulemens, des affaissemens profonds ont englouti une portion considérable de cette contrée, et il n'en

est resté que des pointes de montagnes, sillonnées par des cavités et des coupures, où le désordre des matières atteste qu'elles ont été bouleversées.

Chacune de ces îles, débris d'une terre antique fortement ébranlée et abîmée en plus grande partie par une de ces grandes catastrophes de la nature, dont les traces sont si fortement imprimées sur la superficie du globe, a, près d'elle, des îlots, des rochers saillans ou cachés par les eaux, des bancs, des haut-fonds, fragmens de son ancienne jonction avec une île voisine, ou avec le continent : il est encore facile à l'observateur de suivre quelques-unes des lignes qui lioient ces terres entr'elles, et de s'assurer que toutes ne formoient qu'une contrée non interrompue. Qui sait même si ce n'est pas dans cette partie de la Méditerranée plutôt que dans l'Océan, qu'il faut chercher l'emplacement de la fameuse Atlantide de Platon? Ce philosophe célèbre de l'antiquité a dit en termes exprès, qu'elle étoit au midi de l'Attique, ce qui fait présumer, avec beaucoup de fondement, qu'elle se trouvoit vers les côtes de la Lybie.

Tout est donc dans l'univers livré à la destruction,

destruction; tous les êtres créés éprouvent diverses modifications et périssent; le créateur seul est immuable et éternel. Lorsque les matières les plus dures, les plus solides, et qui sembloient devoir braver les coups du temps, se fondent ou se pulvérisent au feu des volcans, et se dissolvent par l'action de l'air et des eaux; lorsque la face du globe change, soit par l'effet subit de convulsions souterraines, ou de grandes inondations, soit par des causes plus lentes, mais non moins actives, l'homme, dans le cours de son existence éphémère, se dispute les débris de cette terre livrée à de puissans et continuels agens de destruction; au lieu de s'occuper sans relâche à cultiver et embellir les lieux où il est fixé. Cédant aux fureurs de l'ambition, il quitte des occupations douces, des travaux utiles; et s'armant de toutes les ressources que peut enfanter le génie de la dévastation, il couvre de ruines et de dégâts un séjour déjà exposé aux ravages des siècles, et qu'il ne doit habiter que durant un si petit nombre d'années. A la voix d'un ambitieux ou d'un méchant, les humains s'animent de la rage des combats; ils se menacent, se choquent, s'entre-déchirent; les

peuples se vouent à la haine et à la mort; des générations entières se plongent et se noient dans le sang; et des cadavres entassés forment une couche épaisse d'horreur et de corruption, que des fureurs sans cesse renaissantes viendront augmenter encore.

J'ai déjà dit que la petite île de Sainte-Catherine paroissoit avoir été détachée de la pointe méridionale de l'île de Rhodes; c'est un reste de la terre qui l'unissoit à une autre contrée, également isolée, et qui porte le nom d'île de Scarpanto; celle-ci s'appeloit anciennement *Carpathos* ou *Carpathus*, et donnoit son nom à la mer Carpathienne, c'est-à-dire à cette petite étendue de mer qui est entre les îles de Rhodes et de Candie, et dont les poètes ont souvent fait mention. Beaucoup moins grande que l'île de Rhodes, elle est, ou à-peu-près, de la même forme, étant beaucoup plus longue que large; elle n'a guère que sept à huit lieues de longueur, sur trois environ de largeur. Strabon l'a désignée aussi sous la dénomination de *Tetrapolis*, parce qu'elle renfermoit quatre villes; d'autres historiens en comptent sept: aujourd'hui il n'y en a plus. De très-bons ports offrent des refuges assurés aux vais-

seaux surpris par la tempête ou battus par les vents contraires, dans une mer qui ne laisse que peu d'espace libre à parcourir. Je n'ai point visité cette île, dans laquelle les poëtes feignoient que Pallas avoit pris le jour et passé ses premières années; je n'ai pas trouvé l'occasion de m'en entretenir avec des personnes qui l'eussent visitée: je sais seulement qu'elle a de hautes montagnes riches en minéraux auxquels les insulaires n'osent toucher, plus riches encore à leur surface, par les gras pâturages qui y croissent; que son terroir est fertile, que le gibier y abonde, que ses côtes sont poissonneuses, et qu'enfin, et ceci n'est point un des moindres avantages, aucun turc n'y demeure. J'ajouterai que la situation de Scarpanto, entre deux grandes îles et sur la route des vaisseaux qui se rendent en Chypre, en Syrie et en Egypte, peut devenir l'entrepôt d'un grand commerce, comme ses ports et sa fertilité la rendroient un point très-commode de relâche et d'approvisionnement.

Entre le cap *Pornisa*, le plus méridional de cette île, et le cap *Sidera*, le plus oriental de l'île de Candie, mais plus près du premier que du second, se trouve un autre point de

liaison entre les deux; la petite île de *Casso*, l'ancienne *Casos*, ou *Casus*, nom que les Italiens, et d'après eux les navigateurs provençaux ont travesti en celui, plus indécent, de *Cazzo*. Une ville qui s'appeloit aussi *Casus*, du nom du père de Cléomaque, qui y conduisit des habitans, avoit été bâtie anciennement dans cette île: elle n'existe plus; et la population de l'île, entièrement composée de Grecs, n'est pas considérable.

Cette île, qui n'a que trois lieues de circuit, est peu fréquentée par les vaisseaux, sa rade étant d'un accès difficile et son rivage d'un abord dangereux; les habitans n'en sont que plus heureux et plus libres; les Turcs osent rarement y venir exercer le despotisme dont ils écrasent les pays soumis à leur empire. Aussi ces Grecs de Casso, plus indépendans et plus tranquilles dans leurs propriétés, sont-ils plus laborieux qu'ailleurs; leurs sueurs et leur industrie ont amené la fertilité sur un sol que la couche même de terre végétale, qui recouvre les rochers, ne paroissoit pas en rendre susceptible; les ceps qui croissent sur ce fond pierreux, leur fournissent de fort bon vin; et le miel qu'ils recueillent est encore, comme dans l'antiquité, abondant

et d'une excellente qualité. Les Cassiotes, comme tous les habitans des petites îles qui ne peuvent fournir aux besoins de leur population, sont navigateurs et commerçans; mais leur industrie en ce genre ne s'étend pas au-delà des bornes de l'Archipel.

Plusieurs îlots ou écueils sont rangés près de la côte septentrionale de l'île de Casso; les anciens les appeloient les îles Cassiennes, ou des Cassiens; elles sont stériles et à peine couvertes de quelques broussailles; elles mettent la rade de Casso à l'abri des vents et de la mer du Nord.

A l'occident de Scarpanto, d'autres îlots arides et inhabités s'élèvent au-dessus de la mer: les navigateurs seuls ont intérêt d'en connoître la position; et la carte jointe à cet ouvrage l'indique avec exactitude.

La première île que nous avions laissée à notre droite, en quittant l'île de Rhodes, est celle de *Limonia*. Elle a très-peu d'étendue, et plus de longueur que de largeur. Son côté oriental présente un petit havre, défendu par un écueil et sur le bord duquel le seul village de l'île est bâti.

A quelque distance de Limonia est *Narki* ou *Karki*, petite île qui n'a ni plus d'étendue, ni

plus d'importance : elle portoit anciennement le nom de *Chalcia* ou *Chalcis*, et l'on vantoit l'extrême fertilité d'un de ses cantons. Les Vénitiens l'ont saccagée de fond en comble, en 1658, pour punir les habitans d'avoir pris les armes contr'eux; et depuis cette époque désastreuse, abus funeste de la force et de l'injustice, la population y est foible et la culture languissante. Plusieurs écueils saillans au-dessus des eaux, sont les indices de l'ancienne réunion des terres de Limonia et de Narki.

Plus loin, vers le nord-ouest, et à-peu-près au milieu de la distance qui sépare l'île de Rhodes de celle de Stancho, se trouve l'île de *Piscopie*, un peu plus grande que les îles de Limonia et Narki, dont je viens de faire mention. Elle a un assez bon port et plusieurs ancrages très-utiles aux vaisseaux qui fréquentent ces mers. Les anciens l'appeloient *Telos*, et ils estimoient beaucoup les parfums qui s'y préparoient. Cette branche de commerce est perdue ; mais elle est une preuve de la bonté du sol de Piscopie et de la douceur de son climat, circonstances les plus favorables au développement de l'odeur suave des plantes et des fleurs.

L'île de Nisari, anciennement *Nisyros*, vient ensuite, vis-à-vis du cap Crio, dont elle n'est éloignée que de trois lieues. C'est une terre séparée de l'île de Stancho; les poètes avoient conservé la mémoire de cet événement par une fable, qui, de même que presque toutes celles de l'antiquité, étoit fondée sur des faits historiques et réels. Ils racontoient donc que Neptune, étant à la poursuite d'un géant, détacha un morceau de l'île de Cos pour l'accabler, et que ce morceau, sous lequel le géant fut écrasé, est devenu l'île de Nisari; on y avoit élevé un temple à Neptune, afin de perpétuer le souvenir de sa formation. Sous cette allégorie, il n'est pas difficile de reconnoître que cet effort de Neptune pour vaincre la résistance du géant, n'est autre chose que la violence d'une irruption des eaux, qui, rompant tout obstacle, se creusèrent un passage au travers des terres de Cos ou de Stancho, comme elles en ont ouvert sur une multitude de points dans les mêmes parages. Nisari est une île de peu d'étendue, élevée et pierreuse; l'on y rencontre des eaux chaudes et d'autres vestiges de volcan: les pierres meulières y sont très-communes,

et elle produit abondamment plusieurs sortes de denrées; mais elle manque de port où les vaisseaux puissent jeter l'ancre en sûreté.

Entre l'île de Nisari et celle de Stampoli, il y a des îlots et des rochers, dont un coup-d'œil sur la carte donnera toute la connoissance qu'il importe d'en avoir.

Parmi ces écueils, l'on en voit un très-remarquable; les Européens l'appelent *Madona*, ou *Notre-Dame*, et les Grecs, *Panagia*, mot qui a la même signification. C'est la pointe d'une très haute montagne, et la plus haute peut-être de toute la portion du continent de la Grèce engloutie dans les eaux. Ce qui en paroît encore est fort élevé au-dessus de la mer, et ne présente qu'un bloc énorme de roc nu, escarpé, et à-peu-près inaccessible. Cependant quelques moines grecs, se dévouant à une retraite absolue, et s'aidant des coupures dont d'anciens bouleversemens ou les injures de l'air ont hérissé ce rocher, ont osé y gravir et construire sur son sommet une petite chapelle dédiée à la Vierge, et une habitation, ou plutôt une grotte consacrée à une austère solitude et aux contemplations de la vie ascétique. Quel séjour pour l'homme, qui, libre de toute

passion, veut vivre indépendant et à l'abri du choc des passions de ses semblables ! Dominant au-dessus d'une grande étendue de pays, sa vue plane sur une partie de l'Archipel et de la Grèce; au milieu de contrées dont la population est nombreuse et agitée, sa tranquillité est aussi complète que s'il n'habitoit point sur la terre; sans ambition, un canot lui suffit pour se procurer les choses nécessaires à la vie : des vaisseaux voguent autour de lui, conduits par des hommes qui, dans plus d'une occasion, ont envié son sort, et transportant des richesses souvent acquises aux dépens de l'honneur, et rougies de sang humain; calme au milieu des plus affreuses tempêtes, il voit briser à ses pieds les vagues pressées et bruyantes; et les orages plus terribles encore de l'ambition et de la cupidité ne peuvent l'atteindre.

CHAPITRE XI.

STANCHO. — L'ANCIENNE COS. — VILLE DE STANCHO, SES JARDINS, SON PORT. — AGENT DU CONSULAT. — PESTE. — ILE DE STANCHO, SA POPULATION, SON CLIMAT, SES PRODUCTIONS. — VERS A SOIE. — PLATANE.

PERSONNE n'ignore que l'île de *Stancho*, ou *Stanco*, des navigateurs européens, ne soit celle que les Grecs ont appelée et appellent encore l'île de *Cos*. Cette dénomination de *Stancho* ou *Stanco*, vient, selon la remarque de Choiseul Gouffier[1], de la manière dont les navigateurs, trop sujets à défigurer tous les noms, entendent les mots que les Grecs emploient pour dire qu'ils vont à Cos, *eis ten Kos*, et, qui, prononcés rapidement, font *Stinco* : mais c'est par une méprise, dont je ne découvre pas l'origine, que les géographes les plus estimés disent que la même île porte aussi le nom de *Lango*.

[1] Voyage pittoresque de la Grèce, chapitre 6.

Tout le monde sait aussi qu'à Cos, 460 ans avant l'ère chrétienne, naquit Hippocrate, le législateur de la médecine : sa théorie, s'appuyant toute entière sur les observations et l'expérience, a franchi les siècles; et les aphorismes qu'elle contient sont encore, après des milliers d'années, la règle la plus sûre de la conduite et des devoirs de tous ceux qui veulent consacrer, avec fruit, leurs jours au soulagement de l'humanité. Le dieu de la médecine étoit révéré dans le même lieu qui donna le jour au premier des médecins. Le temple d'Esculape occupoit une partie du faubourg de la ville de Cos; il renfermoit les offrandes les plus précieuses, tribut de la reconnoissance des malades qui avoient obtenu leur guérison; et des inscriptions indiquoient les maux dont ils avoient été affligés et les remèdes qui les en avoient délivrés[1]. Cette coutume, en même temps religieuse et civile, étoit très-propre à exciter l'émulation parmi ceux qui faisoient profession de l'art de guérir, et à en écarter l'ignorance et le charlatanisme.

Cos fut aussi la patrie d'Appelles, le peintre

[1] Voyage du jeune Anacharsis, chap. 44, d'après Strabon, liv. 8 et 14.

le plus célèbre de l'antiquité, à qui seul il fut permis de peindre Alexandre, le plus grand des héros de son temps, si toutefois l'héroïsme peut consister dans l'exercice de la puissance la plus terrible, et que la nature et l'humanité repoussent avec horreur, celle de troubler, de tourmenter les peuples et de massacrer les hommes. La postérité, moins heureuse à l'égard du peintre, n'a pas recueilli ses ouvrages; elle ne les connoît que par la tradition de la plus brillante renommée, tandis que les livres du père de la médecine, plus utiles et plus durables, sont arrivés jusqu'à nous, pour être la meilleure école où l'on puisse apprendre à écarter de notre frêle et passagère existence les maux qui la menacent et l'accablent.

D'autres hommes illustres dans les sciences et les arts eurent Cos pour patrie. Mon but n'étant pas, ainsi que je l'ai annoncé, de retracer l'histoire ancienne des contrées que j'ai parcourues, histoire répétée dans tant de livres, et connue de tous ceux qui ont reçu une éducation libérale; et le peu que j'en dis n'ayant d'autre but que de rapprocher, ou plutôt de faire contraster la situation florissante de ces lieux dans les temps anciens,

avec l'état de délabrement, et presque de misère générale, dans lequel nous les voyons de nos jours, je n'ai fait mention des plus grands hommes dont Cos fut le berceau et le séjour, qu'afin de rappeler combien cette ville devoit être célèbre et florissante, par le concours des sciences et des arts qui y brilloient de tout leur éclat. Cos étoit, en effet, magnifique dans son intérieur, comme très-agréable par sa position; son port étoit aussi l'un des plus beaux et des plus fréquentés de ces parages.

Il est inutile de prévenir qu'il ne subsiste plus de traces de l'ancienne ville; le temple d'Esculape, le bois sacré qui l'entouroit, les autres monumens y ont été effacés, de même que la mémoire des hommes célèbres qui en firent la gloire. Tel est le sort de toutes les cités, de tous les édifices, de toutes les contrées livrées à la dévastation des Turcs, nation guerrière et barbare : semblables aux oiseaux de nuit, dont les rayons du soleil blessent les yeux et excitent les cris, l'éclat des beaux-arts les offusque, et les sciences ne sont pour eux qu'un objet de mépris. Tel est généralement le sort déplorable de tout pays gouverné par la force des armes, et chez

lat général de Smyrne, à Stancho: j'en fus reçu avec l'honnêteté franche et cordiale d'un homme loyal et fier de longs services qui restoient sans récompense. « Je ne suis » point étonné, me dit-il, qu'un homme, » dont le courage l'a porté à des voyages » difficiles, qui a bravé la ferocité des ha- » bitans de l'Egypte et les brigandages des » Arabes, n'ait pas été intimidé à l'annonce » de la peste. Vous avez raison de bannir » la crainte de cette maladie; c'est le pre- » mier des préservatifs. L'imagination affec- » tée, l'ame affaisée par la peur, sont des » dispositions qui semblent provoquer le mal, » au lieu de l'éloigner. La peste va, suivant » toute apparence, se propager dans cette » île; l'indifférence des Turcs pour toutes les » précautions qui pourroient écarter ce » fléau, ou en arrêter les progrès, laissera un » champ libre au développement des funestes » influences de la contagion, dont les pre- » miers symptômes ont déjà paru; et cette » année, elle fera de grands ravages ».

Je priai l'agent de m'expliquer sur quoi il fondoit son fatal pronostic. Il me répondit, en me faisant part d'une remarque, que son long séjour en Turquie l'avoit mis à portée

de

de vérifier, et qui, en établissant un rapport singulier entre deux maladies épidémiques, pouvoit concourir à une connoissance plus certaine de leur nature. M. Masse m'apprit donc d'abord, que la peste ne se déclaroit jamais à Stancho que dans le mois de janvier, et ensuite l'observation avoit constaté que, dans les années où la contagion devoit être violente, elle étoit précédée par une petite vérole générale, qui enlevoit beaucoup d'enfans. A mon arrivée, la petite vérole faisoit des ravages; et cette circonstance ne laissoit aucun doute dans l'esprit de M. Masse, sur ceux plus terribles dont la peste désoleroit l'île, si elle y développoit, dans deux mois, les germes qui venoient d'y être apportés.

Cette observation m'a paru neuve et importante; elle peut apporter un grand jour sur une maladie qui n'est guère connue que par ses effets cruels et rapides, et diriger dans les moyens curatifs qui sont encore à trouver. Combien d'observations de ce genre ne pourroit-on pas recueillir! mais il faut du temps et de la patience. L'exemple d'Hippocrate, le plus grand observateur de son siècle et des siècles qui l'ont suivi, n'a pas

beaucoup d'imitateurs : l'on aime mieux écrire qu'observer. Chacun, à présent, se presse de jouir de quelque renommée, en se hâtant de se montrer au grand jour, et ne s'inquiète pas si les jouissances des autres répondent à cette envie prématurée de faire parler de soi ; des jeunes gens, à peine sortis des bancs, prennent le ton magistral, et ne s'aperçoivent pas de la facilité avec laquelle un écolier devient un pédant ; d'autres établissent des théories avant d'avoir invoqué l'expérience ; les sciences et les lettres ne peuvent gagner à cette nuée de productions qui n'apprennent rien, sinon l'opinion avantageuse que les auteurs en ont conçue ; et s'il ne nous restoit encore quelques grands maîtres, l'honneur des sciences et de notre littérature, l'on regretteroit de n'être pas né dans un temps où le temple d'Esculape et le génie observateur fournissoient à un philosophe, ami et consolateur de l'humanité, les matériaux de ses leçons immortelles qu'il a écrites d'une manière tout à la fois simple, naturelle et sublime.

La population de la ville de Stancho est en très-grande partie composée de Turcs : les Grecs forment toute celle du reste de l'île ;

mais elle n'est pas très-nombreuse. Il n'y a point d'autre lieu un peu considérable, que la capitale même. L'île, beaucoup plus longue que large, n'a pas, à la vérité, une fort grande étendue; mais la beauté de son climat et de son terroir, sa fécondité et ses agrémens naturels rendroient ce petit nombre d'habitans, un fait extraordinaire, si l'on ne se rappeloit que cette charmante contrée est sous le commandement immédiat des Turcs, qui, occupant la ville, sont à portée d'exercer avec plus de violence l'empire tyrannique, par lequel les campagnes les plus populeuses et les plus prospères peuvent devenir désertes et incultes. Porçachi a prétendu que l'air de Stancho étoit mal-sain et sujet à plusieurs impressions de malignité, qui y produisent diverses maladies contagieuses[1]. Dapper a copié Porcachi[2]; les géographes ont copié Dapper, et de nos jours leurs livres répètent que Stancho est une île dangereuse à habiter. Mais cette assertion n'a nul fondement; les voyageurs plus modernes et plus instruits, parmi lesquels je me contenterai de citer

[1] Description des îles de l'Archipel.

[2] Description exacte des îles de l'Archipel.

M. de Choiseul-Gouffier[1], se sont bien gardés de la répéter; et M. Masse, qui, ainsi que je l'ai dit, habitoit Stancho depuis vingt-six ans, m'a assuré qu'il n'y avoit vu d'autres maladies épidémiques que la petite vérole, dont les ravages sont communs dans plusieurs autres pays, et la peste qui y est apportée du dehors.

Et lorsqu'on fait quelqu'attention à la situation et à la nature de cette contrée, il seroit difficile d'y découvrir les causes d'une aussi grande insalubrité dont les anciens n'ont pas parlé, tandis qu'ils ont beaucoup vanté les agrémens de l'île de Cos. Aucune eau stagnante n'y répand des exhalaisons nuisibles; la terre n'y est point imprégnée de matières malfaisantes; de hautes montagnes n'y empêchent point la circulation de l'air; l'atmosphère n'y est point humide; les pluies n'y sont point continues, et pour la plupart du temps, le ciel y est pur et serein; la fertilité du sol y est riche et brillante; et il est rare et bien difficile qu'au milieu de cette prodi-

[1] « Cette île n'a rien qui la distingue actuellement; la beauté du climat, la fertilité du terroir et l'abondance des fruits, sont des biens communs à ces contrées ». *Voyage pittoresque de la Grèce*, tome I, page 105.

galité des bienfaits de la nature, des germes de corruption et de mort puissent se développer et se maintenir.

Quelques montagnes fort hautes dominent le midi de l'île. Les navigateurs, pressés de se mettre à couvert des vents impétueux du nord, trouvent, dans cette partie, une retraite propice dans le petit port de *Safodino*. Le reste de l'île est une belle plaine, d'une admirable fécondité, dont les trésors, en grande partie négligés, attendent d'heureux changemens pour déployer toute leur magnificence. Les fruits, tels que les oranges, les citrons, dont les arbres forment des bosquets où l'or se joue de toute part au milieu d'un feuillage épais et parfumé; les figues, les raisins, etc. y sont délicieux. Le vin que l'on retire de ces derniers est délicat et agréable; M. Masse m'en a fait goûter qui ne le cédoit pas aux vins les plus exquis de la Grèce. La variété de fleurs et de fruits, dont les jardins sont embellis, flatte plus agréablement l'odorat que tous les parfums de l'Arabie; enfin, si une sage et heureuse liberté pouvoit renaître sur une terre qui la réclame, la patrie d'Hippocrate et d'Appelles seroit encore un séjour séduisant.

D'excellens pâturages nourrissoient jadis de nombreux troupeaux, qui fournissoient des laines avec lesquelles les habitans fabriquoient des étoffes fort estimées, tant par leur finesse, que par les couleurs brillantes dont ils les teignoient. Ce genre d'industrie s'est perdu avec une partie des richesses qui faisoient la splendeur de l'île; et des toisons moins soignées, comme moins communes, ne se travaillent plus avec le même art, avec la même délicatesse.

Le commerce tiroit, l'avant dernier siècle, de l'île de Stancho, une assez bonne quantité de soie; mais, depuis quelques années, il n'y en trouve plus. Le climat est néanmoins très-favorable à la culture des mûriers et au ver qui s'en nourrit. Aristote attribue l'invention de dévider les coques du ver à soie et d'en faire des étoffes à Pamphila, fille de Latoüs, habitant de l'île de Cos[1]; et Pline, qui fait le même récit, ajoute avec le ton de l'ironie et de l'indignation, que certes cette fille ne doit pas être privée de l'honneur qu'elle a acquis en trouvant le moyen d'habiller les femmes comme si elles étoient nues[2]. Ce que Pline

[1] Hist. animal. lib. 5, cap. 19.

[2] Hist. nat. lib. 11, cap. 22.

dit ensuite des vers à soie, qui, dans l'île de Cos, s'engendrent des fleurs des térébinthes, des frênes, des chênes et des cyprès[1], est très-surprenant, et donneroit lieu de présumer, avec de savans commentateurs, que l'insecte dont Aristote et Pline ont parlé, le premier sous le nom de *bombylios*, et le second sous celui de *bombix*, n'est point le même que notre ver à soie, si l'on en connoissoit quelqu'autre auquel on pût rapporter ce qu'ils en ont dit; si d'ailleurs l'on ne savoit, par des relations modernes, que les vers à soie se nourrissent en Chine, non-seulement sur le frêne, mais aussi sur le chêne, et même sur le cyprès et le térébinthe[2]. Y auroit-il plusieurs espèces de vers à soie, ou d'insectes donnant une soie semblable à celle de ces vers? ignorons-nous les ressources que la nature a dispersées en diverses contrées, suivant les différences du sol et du climat, pour la nourriture des vers à soie? Que de connoissances l'histoire naturelle et l'économie rurale ont encore à acquérir!

[1] Hist. nat. lib. 11, cap. 23.

[2] Voyez la seconde édition du *Voyage dans l'intérieur de la Chine*, par lord Macartney, traduit par Castéra, tome V, page 291. Note du traducteur.

Je passai la journée entière à visiter les environs de la ville, à me promener dans les riches et délicieux bocages qui l'environnent. L'obligeant M. Masse voulut m'accompagner; et ses connoissances, fruits d'un long séjour dans le Levant, faisoient de sa conversation une source d'instruction et d'agrément. En traversant la ville pour me rendre au bord de la mer, je vis le fameux platane[1] qui couvre la petite place publique, de ses branches antiques et tortueuses, et la rafraîchit de son ombre épaisse. Des colonnes, ou plutôt des fragmens de colonnes de marbre et de granit, ont été dressés par les habitans pour soutenir de grosses branches qui, trop éloignées du tronc et chargées de rameaux et de feuilles, se romproient affaissées par leur propre poids. Ces colonnes sont, suivant ce que m'a dit M. Masse, les seuls restes de monumens anciens que l'on rencontre dans l'île entière de Stancho, si l'on en excepte quelques médailles de peu de valeur.

Une fontaine a été bâtie à l'ombre du platane : elle fournit aux besoins des Turcs, grands consommateurs d'eau; et ils trouvent, dans un café établi sous le même feuillage, la

[1] *Platanus orientalis.* LIN.

liqueur chaude que donne la féve de l'arbrisseau de l'Arabie, et qui leur tient lieu de vin et de toute autre liqueur fermentée. Les Turcs, pour qui les lieux frais sont un besoin et un délice, se rassemblent sous le prodigieux platane de Stancho ; chacun d'eux se plaît à le soigner, et ils ont, pour cet arbre, une sorte de ménagement religieux, que partagent les familles d'oiseaux qui se logent et se nichent sur ses rameaux.

Ce ne seroit pas une recherche inutile, ni indifférente à la physiologie végétale que celle qui feroit connoître l'âge d'un arbre aussi monstrueux; mais des renseignemens, très-faciles à obtenir en Europe, sont impossibles à rassembler en Turquie, où l'insouciance sur les faits les plus mémorables, le défaut de registres et de mémoires écrits laissent dans l'oubli les faits qui ne paroissent que de pure curiosité. Le bois du platane est aussi dur que celui du chêne ; l'arbre est, par conséquent, fort lent à prendre de l'accroissement; et si l'on fait attention à la grosseur et à l'étendue vraiment étonnantes du platane de Stancho, l'on croira sans peine, que plus de dix siècles se sont écoulés, depuis l'époque de sa plantation.

La nuit étoit close, lorsque je me rendis au vaisseau, satisfait de ma petite excursion, et de ne pas avoir été arrêté par la frayeur de la peste. Je rassurai l'équipage par le détail des précautions que j'avois prises pour éviter toute communication dangereuse, et nous appareillâmes le matin du 3, avant le jour.

CHAPITRE XII.

REMARQUES NAUTIQUES. — ENLÈVEMENT DU VAISSEAU AMIRAL DE LA MARINE TURQUE PAR UNE POIGNÉE D'ESCLAVES CHRÉTIENS. — CORSAIRE MALTAIS. — SITUATION MALHEUREUSE DES GRECS DANS LES PETITES ILES DE L'ARCHIPEL. — L'HOMME, LE PLUS CRUEL DE TOUS LES ÊTRES ANIMÉS. — GOÉLANDS. — GOLFE DE STANCHO. — CÉRAMUS. — HALICARNASSE. — BOUDROUN. — MINDES. — SALVADIGO.

LA veille de notre départ de Stancho étoit le jour que l'église catholique consacre à la mémoire des morts (le 2 novembre), jour de remarque pour les navigateurs de la Méditerranée, auxquels l'expérience a appris qu'à cette époque ils ont à craindre des temps orageux. Mais cette observation d'une longue pratique de la navigation, ne doit pas s'entendre à la lettre ; et il en est de même du coup de vent de la saint François, ou du 4 d'octobre, que les marins de l'Océan redou-

tent dans les mers du nord : ce n'est pas toujours précisément dans les journées des 4 octobre ou du 2 novembre, que les vaisseaux sont assaillis par la tempête ; mais on ne l'évite pas, soit un peu avant, soit un peu après. Nous eûmes occasion de vérifier l'exactitude de ces remarques naütiques ; car le jour même *des Morts*, le temps n'étoit point mauvais ; le lendemain, il ne le fut pas encore ; mais le soir, une troupe de marsouins, ayant passé avec rapidité à l'avant du navire, nous dûmes nous préparer à quelque bourrasque. En effet, le 4, un vent impétueux de nord-ouest s'éleva tout-à-coup ; la mer devint furieuse ; nous tombâmes sur la côte de Candie. Il n'étoit pas possible de songer, pendant la tempête, à chercher le mauvais port de la Canée, pour lequel notre navire avoit son chargement, et nous nous trouvâmes fort heureux de pouvoir entrer dans celui de la Sude. Nous y jetâmes l'ancre le 6 novembre au soir, après avoir été en danger de nous perdre sur les rochers du cap *Mélek*.

Dans le trajet d'environ soixante-dix lieues, que nous avions fait depuis Stancho jusqu'à la Sude, nous avions passé entre beaucoup de terres, dont je vais parler, afin de ne plus

revenir à cette partie la plus orientale de l'Archipel : je reprends donc mon récit, à partir de Stancho.

Peu d'années avant mon passage à Stancho, la rade avoit été le théâtre d'une scène, dans laquelle l'énergie et le génie entreprenant d'une part, et la négligence et l'ineptie de l'autre, jouèrent un rôle mémorable. Là, le vaisseau amiral des Turcs fut enlevé par quelques esclaves chrétiens, au milieu même de la flotte ottomane, et conduit à Malte sans résistance. Je voyois, avec un extrême intérêt, le lieu témoin d'un trait extraordinaire de courage et de présence d'esprit ; et je me figurois le stupide étonnement des Turcs, lorsqu'ils aperçurent leur principal vaisseau de guerre s'éloignant à pleines voiles. Cette aventure, qui donne la mesure de la capacité et de la prévoyance des officiers de la marine musulmane, avoit fait un grand éclat dans le Levant, où je l'ai ouï raconter plusieurs fois ; mais j'en tiens aussi les détails du chef même de ce hardi coup de main, l'ayant connu pendant mon séjour dans l'Archipel.

Une escadre turque, commandée par le grand amiral, ou capitan-pacha, mouilloit devant Stancho, aux fêtes du *Beïram*, qui ter-

minent le jeûne du *Ramazan*. La célébration de ces fêtes religieuses et solennelles avoit attiré à la ville la plus grande partie des officiers et des équipages de l'escadre, et le capitan-pacha lui-même. Vingt à vingt-cinq européens, pris sur des bâtimens corsaires de Malte, et réduits en esclavage, servoient sur le vaisseau amiral. L'un des corsaires le plus intrépide qui ait combattu les musulmans sous le pavillon de l'ordre de Malte, le capitaine G***, étoit l'un de ces esclaves. Accablé par le nombre et par ses blessures, il avoit succombé, et avoit été jeté dans les fers; l'occasion lui parut favorable pour les briser: il s'empressa de communiquer son plan et son audace à ses compagnons d'infortune, parmi lesquels se trouvoient des maltais, des corses et des italiens, et de les enflammer par l'espoir de la liberté et d'un riche butin. La détermination est bientôt prise; l'on se précipite sur les premiers turcs qui se présentent; on les désarme et on les jette tous, l'un après l'autre, à fond de cale, dont on barricade les écoutilles. Couper les cables, hisser les voiles, se mettre en route, fut l'affaire du même instant. Les autres vaisseaux n'ayant point d'ordre, et n'apercevant aucun signal, voyoient partir

tranquillement le vaisseau amiral, qu'ils pouvoient croire destiné à quelqu'expédition momentanée; et ce ne fut que lorsque le capitan-pacha, averti trop tard au milieu des pratiques de sa piété, et contemplant lui-même du rivage son propre vaisseau voguer à pleines voiles, que l'escadre appareilla; mais ses poursuites furent inutiles. Le vaisseau, dirigé par des marins habiles, leur échappa, et, quelques jours après, arriva devant Malte.

L'on y fut très-surpris de voir paroître au large un gros bâtiment de guerre de construction turque, se dirigeant vers l'entrée du port. Les galères, anciens monumens des exploits et de la vaillance des chevaliers de Malte, furent envoyées à la reconnoissance; l'artillerie fut disposée; aucune des précautions de défense ne fut négligée: l'on se préparoit à repousser les tentatives de l'ennemi; mais l'enthousiasme succéda aux préparatifs guerriers, quand l'on connut que le vaisseau dont l'approche avoit causé des inquiétudes, étoit amené par des compatriotes et des amis, que l'on ne s'attendoit guère à revoir, et qu'ils s'étoient rendus maîtres de richesses auxquelles on devoit encore moins s'attendre.

En effet, la valeur de cette prise importante étoit immense. Un vaisseau du premier rang, avec ses agrès, ses approvisionnemens, ses munitions et son artillerie de bronze, l'argent et les bijoux des principaux officiers de la marine ottomane, une partie des sommes que l'escadre avoit prélevées sur le tribut annuel des îles de l'Archipel, formoient un butin fort riche, auquel il falloit ajouter le prix que l'ordre de Malte payoit pour chaque mahométan prisonnier, et qui, par représailles, étoit jeté dans les fers. Les braves qui s'étoient emparés de tous ces biens, avoient un assez bon nombre de turcs à bord; et il étoit entré dans leurs spéculations, de n'en point tuer, s'il étoit possible, afin d'augmenter la part qu'ils se promettoient dans la prise.

Mais la politique vint déranger ces grands projets de fortune, et frustrer des espérances que la saine morale désapprouve, mais que l'usage et la sorte de justice qui en résulte, autorisoient. La cour de Constantinople ne put supporter une pareille humiliation; elle s'adressa à celle de Versailles, et réclama son intervention. Celle-ci exigea du grand maître que le vaisseau fût rendu; et des officiers

officiers de la marine de France furent chargés de le prendre à Malte, et de le reconduire à Constantinople, où cet acte de condescendance généreuse de la part du gouvernement françois, fit un grand effet. Il n'en fut pas ainsi à Malte; l'on en vit partir avec peine des richesses considérables, dont la propriété paroissoit incontestablement acquise, et le prix de la bravoure de ses intrépides croiseurs. On alloua à ceux-ci, en dédommagement, une somme qu'ils regardèrent comme modique, en comparaison de l'argent que la vente de la prise leur auroit procuré, et l'on ajoute qu'ils furent long-temps avant d'en être payés.

Le capitaine G*** me parloit de ce contretemps avec beaucoup d'amertume; et dans l'humeur que ce souvenir lui en avoit laissé, peu s'en falloit que sa haine ne se portât également contre les François et contre les Turcs. Quoiqu'il eût tout à redouter de l'animosité de ces derniers, il voulut tenter encore de leur faire la guerre, et de s'enrichir de leurs dépouilles. Je le vis dans l'Archipel, commandant un bâtiment léger, bien armé et bien équipé. Il joignoit à beaucoup d'intrépidité, un sang-froid admirable, une fermeté de ca-

ractère peu commune. Les Grecs trembloient en sa présence, comme devant les commandans des vaisseaux de guerre turcs; la tyrannie étoit la même : mais celle du maltais, moins violente, moins emportée que celle des Turcs, avoit quelque chose de plus imposant, de plus redoutable, parce qu'elle étoit calme, froide et raisonnée. L'on me montra, à l'Argentière, l'emplacement d'une maison qu'il avoit fait abattre, et que personne n'osoit relever. Voici à quelle occasion.

Le sort des Grecs, habitans des petites îles de l'Archipel, abandonnés à eux-mêmes, et que l'on ne sembloit rechercher que pour les tourmenter et les piller, étoit vraiment déplorable. Si un vaisseau turc ou la plus petite galiote de cette nation relâche dans une de ces îles, le commandant en devient le despote; les chefs du bourg ou du village s'empressent de lui aller baiser la main et de prendre ses ordres. Il dispose de tout, se fait délivrer les vivres et toutes les choses dont il a besoin, impose des travaux aux hommes, s'érige en juge suprême, décide les contestations, vide les querelles, condamne à des amendes qu'il faut payer à l'instant, fait distribuer la bastonnade sur la plante des pieds;

enfin, son séjour répand la terreur et la consternation. Un corsaire maltais paroissoit-il à son tour, c'étoit à-peu-près les mêmes scènes de l'abus et de la rudesse du pouvoir et de l'avilissement : mêmes complimens, mêmes cadeaux, mêmes corvées, mêmes actes arbitraires, mêmes humiliations, et quelquefois mêmes mauvais traitemens.

L'une des obligations de rigueur imposées à ces malheureux Grecs, étoit, aussitôt qu'un bâtiment maltais ou turc jetoit l'ancre dans leur port, d'établir des vigies sur les points les plus élevés, afin de découvrir au loin les vaisseaux en mer, d'avertir de leur approche, et d'éviter à un hôte, plus qu'importun, le danger d'être surpris par son ennemi. G*** venoit d'arriver dans la rade de l'Argentière; des surveillans avoient été placés, suivant l'usage, au haut de tours bâties sur des éminences qui dominent le village de chaque côté; le corsaire étoit à terre avec une partie de son monde, lorsqu'on vit entrer un bâtiment dans la rade. La négligence du factionnaire posté du côté d'où le bâtiment venoit, fut cruellement punie. G*** ordonna qu'on démolît sa maison, et défendit que, tant qu'il vivroit, personne ne s'avisât

de bâtir à la même place. L'ordre fut exécuté en tous ses points, et je vis, plusieurs années après, les décombres de l'habitation d'une famille entière, livrée aux ronces et aux serpens, et encore frappée de la malédiction d'un brigand.

J'ai été témoin du sang-froid de ce même G***, dans une autre occasion, où peu s'en fallut qu'il ne prononçât encore le fatal anathême contre une autre maison du village de l'Argentière. Il y étoit descendu avec dix hommes bien armés ; et pendant que ceux-ci étoient dispersés chez les habitans qu'ils mettoient à contribution, il dînoit chez l'agent françois où j'étois. Au milieu du repas, ses gens accoururent, tout effarés, lui annoncer qu'un vaisseau entroit dans la rade, et qu'il paroissoit être ennemi. G***, sans se déranger ni paroître ému le moins du monde, ordonna qu'on lui fît venir l'*épitropo*, espèce de maire ou de syndic. Celui-ci arrive. G*** lui demanda quel étoit l'homme de son village qu'il avoit placé en vigie à telle tour ; et sur sa réponse, il lui enjoignit de se saisir de cet homme et de le lui amener. Cet ordre donné du ton qui exige une obéissance prompte et sans replique, il se leva de table ; et se tour-

nant vers ses gens, il leur dit : « Allons,
» camarades, marchons, et disposons-nous
» à attaquer et à exterminer ces chiens de
» Turcs ». Il n'alla pas loin, parce que l'on sut que le navire arrivé étoit un ragusien caravaneur ; mais il n'en vouloit pas moins punir cruellement le grec qui avoit négligé d'avertir de l'approche de ce bâtiment ; et ce ne fut qu'avec grande peine que l'agent et moi parvînmes, par nos pressantes sollicitations, à obtenir sa grâce. Peu de jours après, G*** fut assez heureux pour surprendre une caravelle venant d'Alexandrie, chargée richement et portant le tribut annuel que l'Egypte payoit au grand-seigneur. Une prise de cette importance assuroit la fortune des capteurs, et je ne sais si G***, qui vivoit déjà à Malte dans l'aisance, chargé d'années et de blessures, ayant été long-temps à la chaîne chez les Turcs, aura pu se résoudre à passer le reste de sa vie dans la tranquillité, et à expier, par des actes de bienfaisance et l'exercice des vertus, une carrière de désordres et de brigandages.

L'homme n'est pas le seul des êtres animés qui attristent la terre par des cruautés ; la plupart des animaux partagent sa voracité ;

mais, bornés à assouvir leur appétit, ils ne détruisent, généralement parlant, qu'à proportion de leur faim : ceux de la même espèce ne s'entre-déchirent pas, et ce n'est que sur des étrangers qu'ils exercent leur gloutonnerie. L'homme, au contraire, bourreau implacable de toutes les espèces d'animaux, l'est aussi de la sienne; ce n'est pas seulement son insatiable appétit qu'il faut satisfaire; mais une inextinguible soif des richesses, besoins factices des sociétés, le porte à tous les excès, à tous les crimes, à l'atroce indifférence pour le sang; et sur ce globe, vaste empire de rapacité, il se montre le plus féroce, le plus impitoyable des tyrans.

Une très-foible image de cette commune tyrannie se retrace constamment dans la rade de Stancho. Des goélands, que les habitans de nos côtes de la Méditerranée appellent *gabians*, vrais corsaires emplumés, s'y trouvent en grand nombre. On les voit tantôt fendre l'air en tout sens, en faisant entendre leurs cris aigus et importuns, tantôt se reposer sur les flots, s'élever et s'abaisser avec eux, épier les petits poissons, les saisir de leur bec tranchant et crochu, et fondre avec voracité sur les entrailles des animaux

et les autres immondices que l'on rejette des vaisseaux. Les pêcheurs du Levant emploient communément, pour appât, la chair des goélands coupée par morceaux; de sorte qu'il existe, entre ces oiseaux et les poissons, une espèce de sympathie d'appétit, de réciprocité de gloutonnerie, qui les porte à se rechercher mutuellement pour se dévorer.

Soit qu'il sorte de la rade, soit qu'il passe, sans s'y arrêter, dans le canal étroit qui sépare l'île de Stancho de la terre ferme, un vaisseau doit éviter avec soin une pointe basse et dangereuse, à l'extrémité du cap le plus occidental de l'île, et l'un de ses anciens points d'union avec le continent. Ce cap n'est guère éloigné de plus d'une lieue du cap *Patera*, qui, avec celui que l'on nomme à présent *Crio*, et dont il a déjà été fait mention, forme un golfe profond de l'Asie mineure, que de notre temps on appelle le *golfe de Stancho*, du nom de l'île qui est située à son entrée. C'étoit anciennement le *golfe Céramique*; il faisoit la séparation de la Carie et de la Doride, et tiroit son nom de *Ceramus*, ville maritime de la Carie. On en retrouve aujourd'hui l'emplacement et le nom dans un

lieu de peu d'importance, appelé *Kéramo*.

Il ne seroit pas aussi facile de reconnoître Halicarnasse, dans le nom dur et barbare de *Boudrou* ou de *Boudroun*, si l'on ne savoit positivement qu'en cet endroit existoit cette ville ancienne et célèbre, à l'entrée du golfe, sur la côte de la Carie. Riche et florissante par son grand commerce, magnifique par ses monumens[1], Halicarnasse a plus de droits encore à une durable renommée, pour avoir donné le jour à deux grands historiens, Hérodote le père de l'histoire, et Denys surnommé d'Halicarnasse. Et quelle est l'ame aimante et sensible qui ne se rappelle, avec une touchante émotion, que là, une épouse inconsolable fit élever, par les plus célèbres artistes de la Grèce, un superbe tombeau, monument de sa douleur ? Artémise voulut immortaliser la mémoire du roi Mausole, son époux et son frère, et sur-tout ses regrets de l'avoir perdu, par la construction d'un édifice consacré à renfermer des cendres chéries ; ouvrage qui fut rangé au nombre

[1] M. de Choiseul-Gouffier en a donné de très-beaux restes dans le premier volume de son *Voyage pittoresque de la Grèce*, qui est lui-même un monument élevé à l'amour des beaux-arts.

des sept merveilles du monde. Mais, par une autre merveille de tendresse et d'affliction, cette épouse éplorée, que sa douleur entraîna bientôt elle-même au tombeau, ne trouva d'autre moyen de soulager son cœur, que d'en faire le digne et sensible mausolée, dans lequel l'excès de l'amour sembloit rendre à la vie des restes inanimés : jusqu'à sa mort, elle ne manqua pas de mêler des cendres de son époux à la boisson qu'elle prenoit. Que l'histoire seroit aimable et attachante ! combien elle honorero le cœur humain, si elle n'avoit à transmettre que des faits de cette nature !

La forteresse qui est à l'entrée du port actuel de Boudroun, est l'ouvrage des chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, qui s'emparèrent de cette place, lorsqu'après les premières croisades, ils se furent établis à Rhodes. Ils construisirent cette citadelle sur les fondemens du magnifique palais de l'époux d'Artémise ; ils la nommèrent *Castel-San-Pietro*, ou en espagnol, *San-Pedro*. Les Turcs en ont fait *Bedro*, ensuite *Boudroun*, changeant le *P* en *B*, comme leur manière de prononcer les porte à le faire[1]. Des écussons sculp-

[1] Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce*, tome I, page 155.

tés en quelques endroits des murailles, montrent encore, comme à Rhodes, en quelles mains fut Boudroun, avant de passer dans celles des Turcs. Mais il n'est pas besoin d'arriver jusqu'au rivage, pour s'assurer que ces derniers en sont les possesseurs. Leur négligence se reconnoît dès que l'on approche du port que les Turcs ont laissé combler, de sorte qu'il n'y a plus assez de fond pour les grands vaisseaux ; ce port est néanmoins sûr, commode, et ne laissant au vent et à la mer, qu'une entrée fort étroite.

Non loin d'Halicarnasse et à l'extrémité de la même péninsule, étoit une autre ville de la Carie, moins grande et moins célèbre, appelée *Myndus* : son nom seul s'est conservé, et elle est encore connue sous celui de *Mindès* ou de *Mindesse*.

Le cap qui termine au nord le grand promontoire ou la péninsule formant le côté septentrional du golfe de Stancho, est appelé le cap *Gumichlu* ou *Angeli* ; il est à l'opposite du cap Patera, et à l'entrée d'un autre golfe, que les anciens appeloient *Iassius Sinus*, du nom de la ville *d'Iassus*, qui étoit dans son enfoncement.

Entre les caps Gumichlu et Pátera, la côte est parsemée d'écueils, que l'on nomme les îles *Salvadigo*. Ils rendent l'approche de cette terre dangereuse pour les navigateurs.

CHAPITRE XIII.

CAPRA ET CAPRONE. — CALAMO.—LÉRO.— LEVATES. — STAMPALIE ET SES AGRÉMENS. — POISSONS. — VIVE. — MUGE. — MORMES. — MÉLANURE. — SKATARI. — SERRAN. — HISTOIRE NATURELLE DES POISSONS. — BUFFON ET LACÉPÈDE. — SINGULARITÉ DU SERRAN.

LA première île que l'on rencontre au nord-ouest, en quittant celle de Stancho, est *Capra*, près de laquelle une autre, plus grande, s'appelle *Caprone*. Le peu d'étendue de ces deux îles, et leurs noms, indiquent assez qu'elles ne sont habitées que par des chèvres, qui savent grimper sur des rochers inaccessibles aux hommes.

Plus loin, on trouve une île un peu plus considérable, sans être grande, puisqu'elle n'a que cinq à six lieues de tour. On l'appelle *Calamo*, *Calmino* ou *Calimène*. Les anciens la nommoient *Claros*; Pline la désigne aussi par le nom de *Calydna*, et Ovide a vanté

l'abondance du miel qu'elle produisoit [1]. Il y a, sur cette île, des montagnes fort élevées, une population peu nombreuse, les débris d'une ancienne ville sur le côté occidental; de l'autre côté, un village qui porte aussi le nom de *Calamo*, bâti au sommet d'une montagne, et près de là, un assez bon port, formé par un enfoncement ou petit golfe, au-devant duquel se trouve un îlot, qui le met à l'abri des vents et de la mer : mais ce port est peu fréquenté ; la terre ferme qui est voisine, et les îles plus grandes qui sont à portée, en présentent de meilleurs, et en même temps de plus propres aux approvisionnemens des navigateurs et aux spéculations des commerçans. Calamo est en effet une île pauvre, qui ne peut suffire à la subsistance de ses habitans, occupés presque tous à se procurer des ressources étrangères par le cabotage. Leurs montagnes recèlent, à la vérité, des minéraux ; mais cette circonstance qui, sous un autre gouvernement que celui des Turcs, feroit la richesse d'un pays, deviendroit, sous celui-ci, une source de vexations et de ruine.

[1] .... *Fæcundaque melle Calydna.* Metamorph. lib. 8.

Il en est de même de l'île de *Léro*, entre laquelle et celle de Calamò, nous passâmes pour nous rendre en Candie. Elle n'a pas plus d'étendue ni d'avantages : un bon port et quelques anses, de hautes montagnes dans le sein desquelles l'on pourroit exploiter des mines et des carrières de marbre, un terroir ingrat, la nécessité pour ses habitans de chercher des secours au dehors par la navigation et le négoce, une communication peu fréquente avec les vaisseaux étrangers, sont autant de traits de conformité entre ces deux îles.

Léro n'a pas changé le nom qu'elle portoit dans l'antiquité; mais son état présent est bien différent de ce que fut autrefois cette colonie des Milésiens.

Nous passâmes ensuite entre les îles de *Stampalie* et d'*Amorgo*, après avoir laissé, entre cette dernière île et celle de Léro, des îlots stériles et inhabités, que l'on appelle *Levates*, anciennement *Lebynthos* : les vaisseaux peuvent mouiller près du plus grand de ces îlots.

L'on retrouve, dans le nom de *Stampalie* ou *Stampalée*, celui d'*Astypalée*, que portoit autrefois la même île. Ce nom d'*Astypa-*

lée, qui, dans sa signification propre, signifie l'*ancienne ville*, vient, dit-on, de celui de la fille de Phœnix et de Périmède, sœur d'Europe et aimée de Neptune, dont elle eut Ancée, qui régna sur les peuples que l'on nommoit Léléges [1]. Cette île fut aussi appelée *Pyrrha*, *Pilea*, et enfin *Theon-Trapeza*, c'est-à-dire *la table des dieux*, parce que son sol est riche des dons de la fertilité, et presque par-tout émaillé de fleurs.

Au temps de Pline, c'étoit un pays indépendant, qui n'appartenoit à personne [2]. Achille y avoit un temple, et cette sorte de culte que l'on y rendoit à la valeur, contribuoit, sans doute, à entretenir, parmi les habitans, l'énergie nécessaire aux peuples qui ne veulent point se soumettre au joug d'un conquérant.

Si l'on vouloit donner à Stampalie une épithète qui convînt à sa forme irrégulière, il faudroit l'appeler la *déchiquetée*. Ses bords sont en effet comme déchirés, et formant une multitude de pointes et de sinuosités, qui font autant de baies et d'anses plus ou moins propres au mouillage des navires ou des bateaux : mais l'on ne peut guère

[1] Pausanias, liv. 7, chap. 4.

[2] Hist. nat. liv. 4, chap. 10.

y compter que deux ports, l'un au midi, l'autre au nord. Beaucoup plus longue que large, elle n'a que deux lieues dans sa plus grande largeur, et six en longueur. Elle n'est pas fort élevée, et de hautes montagnes ne la font pas découvrir de loin. Cette nature du terrain est la plus propre à la fécondité, qui se plaît à embellir les plaines et les collines, et ne gravit point au haut des monts escarpés. Stampalie est une des îles les plus fertiles de l'Archipel; les habitans partagent la douceur du climat et du sol, et on ne retrouve pas dans leur caractère la rudesse et l'âpreté de leurs voisins, les insulaires de Calamo et de Léro, contrées dures et raboteuses.

Mais, dans ces régions si favorisées par la nature et si disgraciées par la forme de l'administration à laquelle un sort malheureux et trop durable les assujettit, les dons d'une brillante fécondité sont des fléaux, et une rocailleuse aridité est un bien désirable. L'une, source naturelle et légitime de richesses, le devient de fréquentes extorsions. Plus le pays est beau et riant, plus il attire l'attention et les visites de stupides et féroces exacteurs, qui y répandent le découragement

et

et anéantissent l'agriculture ; au lieu que ces despotes insensés, qui se ruinent eux-mêmes en ruinant leur domaine, évitent des contrées arides, et redoutent des hommes qui vivent sur les montagnes, asile ordinaire de la pauvreté, du courage et de l'indépendance.

S'il m'étoit libre de choisir une retraite agréable, qui, sans être solitaire, n'auroit rien de bruyant, ni d'importun, qui ne seroit pas privée de communications au dehors, mais n'en auroit qu'assez rarement pour les faire désirer; qui, sous une température heureuse me tiendroit également à l'abri de l'accablement de la chaleur et des douleurs cuisantes du froid; dans laquelle une culture facile me rendroit beaucoup au-delà de ce que l'on peut attendre de légers travaux, en même temps que j'y trouverois les ressources abondantes d'une nourriture saine et variée; où mes pas et ma vue s'égareroient avec tant de plaisir et de charmes sur des plaines enrichies des largesses d'une agriculture féconde, et diaprées par une multitude de fleurs, que la nature y a semées; où enfin la beauté est en une délicieuse harmonie avec la tendresse et la sensibilité,

mon choix tomberoit sur Stampalie, pourvu qu'elle cessât d'être asservie sous l'empire des Turcs, et qu'aucun de ces profanateurs des plus beaux pays de la terre ne pût y aborder.

La mer n'est nulle part plus poissonneuse que sur les rivages d'une île que la nature avoit faite pour être fortunée, et que la barbare puissance des Turcs est parvenue à rendre malheureuse. Les poissons que j'y ai vu prendre le plus communément, sont les suivans :

1°. La vive[1], *dracon* des Grecs anciens, et que les modernes nomment encore *drakaina*. Recherchée pour nos tables, à cause du goût exquis et de la fermeté de sa chair, les pêcheurs la redoutent par les douleurs et les dangers que leur fait éprouver la piqûre des aiguillons dont elle est armée et dont elle frappe avec beaucoup de force et d'adresse. La manière la plus ordinaire de pêcher ces poissons dans la mer de l'Archipel, est avec des lignes de soie que l'on fait descendre au fond de l'eau, et l'on a soin, dès que l'on en prend, de leur fracasser la tête, afin d'éviter leurs blessures venimeuses. J'ai

[1] *Trachinus draco.* LIN.

connu, dans ces parages, un pêcheur qui, ayant été piqué par une vive, éprouva une grande inflammation, une forte enflure, la fièvre et le délire.

J'ai vu des vives dont les couleurs n'étoient pas les mêmes, et qui avoient de grandes taches noires sur les côtés du corps, que d'autres ne portoient pas; mais ces différences ne suffisent peut-être pas pour en faire des espèces distinctes, ainsi que plusieurs naturalistes l'ont pensé; puisque ces différences ne consistent qu'en des variétés de couleurs, effet de la diverse nature du fond et de quelques autres circonstances, et que, du reste, ces poissons, quelle que soit leur dissemblance dans les teintes, ont tous les mêmes formes et les mêmes caractères, tant intérieurs qu'extérieurs.

Les vives, au rapport des pêcheurs du Levant, n'y deviennent pas plus grandes que d'un pied; encore cette dimension y est-elle rare. Elles sont assez communes dans ces mers, et leur chair y est aussi fort estimée; mais comme, sans être dure, elle est plus ferme que celle des autres poissons, on y a coutume de la laisser cuire plus longtemps.

2°. Le muge ou mulet[1], auquel les Grecs modernes ont conservé le nom de *kephalos*, que leurs ancêtres lui avoient donné. Les Turcs l'appellent *kefal-baluc*. Pendant l'été on prend, dans l'Archipel, beaucoup de ces poissons, qui sont d'une petite taille : il leur faut, suivant toute apparence, une mer plus libre, lorsqu'ils ont acquis plus d'accroissement; car ceux que l'on pêche sur les côtes de l'île de Candie, sont généralement plus gros que ceux que l'on trouve dans les canaux étroits qui séparent les îles; à moins que l'on ne pense que ces mulets, plus petits, ne soient une variété distincte, à laquelle les Grecs donnent la dénomination de *kephalo-poulo*, petit mulet.

3°. Le morme[2], ou *mormyra* des Grecs modernes, nom qui s'éloigne fort peu de celui de *mormyros* ou *mormylos*, sous lequel les anciens connoissoient ce poisson, à cause de sa blancheur et de ses taches marbrées. Le blanc d'argent, le bleu et le jaune d'or brillent sur ses écailles, et des reflets cuivrés en augmentent l'éclat. Sa chair ne répond pas à la beauté de son extérieur; elle est peu

[1] *Mugil cephalus*. LIN.

[2] *Sparus mormyrus*. LIN.

ferme et contracte quelquefois le goût de la vase dans laquelle le morme se plaît, et où il se nourrit de petits crustacées et de mollusques.

Les auteurs d'ichtyologie ont dit que le morme n'atteignoit guère que la longueur d'un pied. J'en ai vu un dans l'Archipel, qui avoit plus d'un pied et demi de long.

4°. Un autre poisson du même genre que le morme, mais dont la chair est délicate et de bon goût, est appelé par les Grecs modernes, *melanouri*. C'est l'*oblade* de nos côtes de la Méditerranée [1], le *melanouros* des anciens Grecs, et le *khali* ou le *scharguschi* des Arabes. J'en donne la figure (*pl. IV, fig.* 1re.), parce que je n'ai point trouvé qu'elle fût exacte dans les livres d'histoire naturelle des poissons, ce qui vient peut-être de ce qu'il existe quelque variété dans cette espèce.

Le nom de *mélanure* a été donné à ce poisson, à cause de la grande tache noire qu'il a de chaque côté, sur la queue, près de la nageoire. D'autres espèces portent aussi la même tache; mais on les distingue aisément de celle-ci, qui a le corps plus alongé et les yeux plus grands : ce dernier carac-

[1] *Sparus melanurus.* LIN.

tère lui a valu aussi la dénomination d'*oculata* en latin, et d'*ochiata* en italien. Une couleur d'un bleu noirâtre, avec des reflets brillans d'argent chatoie sur la partie supérieure du corps; elle s'affoiblit en approchant du ventre, qui est d'un blanc argenté. Les yeux sont d'un jaune d'or, avec quelques ombres légères et noirâtres. Les couleurs sont plus foibles et moins éclatantes sur les écailles des femelles et des jeunes. Lorsque ces poissons sont encore petits, les Grecs les appellent *aphropsarà*, poissons d'écume.

L'appât le plus en usage pour la pêche des mélanures dans l'Archipel, est un mélange de pain et de fromage, que l'on jette sur l'eau.

5°. Le *skatari* des Grecs de l'Archipel, autre espèce de spare qui a beaucoup de rapports avec le *canthène*[1]; mais qui en diffère en même temps assez pour être considéré comme une espèce distincte, ou du moins comme une variété constante. (*Voyez la pl. V, fig.* 2.) Le dessin représente exactement tous les détails de conformation extérieure; et la manière la plus sûre de les exprimer, étant de parler aux yeux par de

[1] *Sparus cantharus*. LIN.

bonnes figures, je me dispenserai d'essayer de tracer ces formes par des paroles, qui, quelque claires qu'on les suppose, n'offrent qu'une image imparfaite des objets que l'on se propose de décrire. Je me bornerai à dire un mot des parties qui ne paroissent pas dans le dessin.

L'ouverture de la bouche est très-petite, si on la compare à la grandeur du poisson. Chaque mâchoire est garnie en devant de dents longues, recourbées en dedans, pointues, et assez distantes l'une de l'autre, pour que celles d'en haut s'enchâssent entre celles d'en bas, et réciproquement. Le nombre de ces dents n'est pas le même dans tous les individus : j'en ai vu qui en avoient douze; d'autres dix à chaque mâchoire; quelques-uns n'en ont que dix en haut et douze en bas. Derrière ces dents, les mâchoires sont hérissées d'une quantité de petites pointes qui les rendent rudes au toucher comme une râpe; et sur les côtés, il y a un rang d'autres dents courtes et fines; la langue est terminée en pointe; et dans l'intérieur de la gorge, il se trouve en haut et en bas un tubercule osseux et couvert d'aspérités.

Le skatari a le dessus et les côtés de la tête

d'un gris varié de noirâtre ; le sommet de la tête, entre les yeux, paroissant, sous certains jours, d'un bleu cuivré et azuré ; une teinte noirâtre autour des yeux ; les opercules des ouïes d'une couleur brillante de vert cuivré et varié de noirâtre ; les côtés du corps d'un gris noirâtre, plus foncé vers le milieu, et rayés, dans toute leur longueur, de lignes d'un beau bleu de ciel ; le dessous de la tête et du corps varié de gris et de blanc ; la nageoire du dos mi-partie de gris noirâtre et de gris nuancé de bleu clair ; celle de la queue d'un gris brillant de reflets cuivrés et terminée de noir ; celle de l'anus tachetée de gris et de bleuâtre, avec une bordure grise et un peu de bleu clair dans la partie occupée par les rayons épineux ; les nageoires du ventre variées de gris, de blanc et de bleuâtre ; enfin, celles des ouïes, grises avec des teintes de bleu de ciel. La ligne latérale est d'un jaune légèrement teinte de bleuâtre ; les yeux sont bleus, avec des taches blanches, et l'intérieur de la bouche, aussi-bien que la langue, sont blancs.

J'ai observé que tous les poissons de cette espèce n'avoient pas les mêmes teintes ni les mêmes couleurs ; et ces légères disparités

sont vraisemblablement produites par l'âge, le sexe, ou la nature du fond. Tous ont la vésicule du fiel alongée et cylindrique, la rate noire, le foie gros et d'un gris rougeâtre, la vessie d'air fort ample et de la même forme que celle du fangri[1]. Leur chair est ferme et délicate; ils n'approchent des côtes que pendant les mauvais temps : l'on m'a assuré que la saison du frai étoit dans les mois de septembre et d'octobre. Ces poissons ont beaucoup de voracité, et ils l'exerçent sur ceux de petites espèces; presque tous les skataris que j'ai ouverts, avoient l'estomac et les intestins remplis d'*athernos*, poissons dont je parlerai dans la suite.

6°. Le *serran*[2], petit poisson qui a beaucoup de rapports avec la perche. Les Grecs lui ont conservé le nom ancien de *channo*, du verbe *chainein*, qui signifie *bâiller*, parce que ce poisson tient presque continuellement la bouche ouverte et semble bâiller. (*Voyez* la *pl. IV, fig.* 3.)

L'on pêche, dans les mers du Levant, des serrans qui varient par les couleurs : ces différences, suivant les pêcheurs grecs, viennent

[1] Voyez la page 203.

[2] *Perca cabrilla.* LIN.

de la diversité du fond sur lequel les serrans vivent habituellement; et cette observation est peut-être applicable, avec quelques modifications, aux autres espèces de poissons. Les serrans qui se tiennent sur un fond de roche, ont les couleurs plus vives et plus variées, que ceux qui restent de préférence sur un fond mou et vaseux. Parmi le grand nombre de poissons de cette espèce que j'ai examinés dans la mer de l'Archipel, j'ai remarqué quatre variétés bien distinctes.

Ceux de la première ont la tête variée de brun, de rougeâtre et de gris bleuâtre, avec des raies orangées; la moitié supérieure du corps d'un brun clair, nuancé de gris avec de larges bandes d'un brun rougeâtre; le bas du corps d'un gris bleuâtre, rayé en long de couleur orangée; le dessous de la tête rouge; le ventre de couleur de rose tendre; la nageoire du dos noirâtre à sa base, ensuite bleuâtre, puis blonde, enfin bordée de gris avec des taches blanches; les nageoires de la queue et de l'anus bleuâtres et tachetées de blond; celles du ventre de la même couleur bleuâtre, avec des lignes jaunes entre les rayons; la membrane des nageoires des ouïes, d'un gris bleuâtre, et ses rayons de couleur

d'or; les yeux orangés; l'intérieur de la bouche un peu rougeâtre, et la langue blanche.

Les serrans de la seconde variété diffèrent de ceux de la première, en ce qu'une large bande d'un brun rougeâtre les partage en deux parties égales dans toute leur longueur; en ce qu'une autre bande aussi large, de couleur orangée, ayant immédiatement au-dessous d'elle une barre de bleu de ciel, s'étend depuis les nageoires des ouïes jusqu'à la queue, sur un fond gris bleuâtre; en ce que le dessous de la tête est d'un rouge vif, et l'iris des yeux, jaune et tacheté de rouge.

Une troisième variété comprend les poissons de cette espèce, dont la tête est d'un gris nuancé de bleuâtre, avec des lignes blondes; la moitié supérieure du corps grise et rayée de larges bandes transversales d'un gris fauve, l'autre moitié bleuâtre et rayée en long de couleur blonde; tout le corps brillant de reflets rougeâtres; le dessous de la tête de couleur de rose tendre; le ventre blanc, légèrement nuancé de rouge; la nageoire de la queue bleuâtre, tiquetée de bleu clair et d'orangé, et terminée de noirâtre; la nageoire de l'anus sans taches, et l'iris des yeux blanc.

Enfin, et cette dernière variété est fort rare, l'on voit des serrans qui sont blancs, et dont les bandes transversales sont d'un fauve très-léger, et les lignes longitudinales d'un rouge très-clair.

Si l'on compare ces détails sur les formes et les couleurs des serrans, avec les descriptions incomplètes, et même inexactes, que l'on en trouve dans les ouvrages des naturalistes qui en ont parlé, tels que Belon, Rondelet, Salvian, Willughby, etc. l'on se convaincra que l'histoire naturelle des poissons a encore beaucoup à acquérir, et qu'il manque une foule d'observations pour que les connoissances en ce genre soient au niveau de celles que l'on a recueillies dans quelques autres branches de la zoologie. Celle-ci n'est pas cependant la moins importante; elle intéresse les arts, le commerce, la navigation, ces véhicules puissans de la richesse et de la prospérité des nations; et la curiosité louable, qui porte les bons esprits à connoître, à admirer la variété infinie et majestueuse des œuvres de la nature, trouve un aliment digne d'elle dans cette foule immense d'êtres qui peuplent les eaux; et y font jouer

les reflets éclatans dont brillent les écailles de la plupart d'entr'eux.

Mais une branche si intéressante de la science de la nature va prendre un nouvel élan et atteindre le point où sont parvenues d'autres parties plus faciles, mais non plus agréables ni plus utiles à cultiver. Buffon avoit donné une impulsion à tous les esprits; les connoissances naturelles, généralement négligées ou circonscrites dans un cercle étroit de savans, devinrent un goût dominant, un besoin pour les hommes animés du désir de l'instruction; le génie du Pline de la France, aussi fier, aussi sublime, mais moins sombre que celui du Pline de l'antiquité, les éclairoit de son flambeau et les précédoit dans le sanctuaire de la nature, dont il avoit commencé à dévoiler et à livrer à l'admiration les réduits les plus secrets, les matériaux les plus précieux. En terminant une carrière de gloire qui le conduisit au temple de l'immortalité, cet homme, d'une renommée colossale, contre laquelle les efforts d'une audacieuse médiocrité, les traits d'une envie obscure, viennent s'anéantir, comme de foibles vagues contre un rocher à base inébranlable; cet homme, dis-je, confident chéri et peintre de

la nature, légua ses droits et ses pinceaux à celui de ses contemporains, le plus digne de ce brillant et honorable héritage. L'on aime à retrouver le successeur de Buffon, à le suivre dans ses recherches profondes, à contempler le coloris et la fraîcheur de ses tableaux, à partager les mouvemens de l'exquise sensibilité de son ame; et si Buffon a su rendre l'étude de l'histoire naturelle des quadrupèdes et des oiseaux si attrayante, il étoit réservé à Lacépède de répandre les mêmes charmes sur l'histoire naturelle des poissons.

Un naturaliste ancien, dont le nom vient se ranger naturellement avec ceux de Pline, de Buffon et de Lacépède, a dit que les serrans étoient tous femelles [1]. Cette opinion étoit tellement répandue, que les poètes mêmes s'en emparèrent [2]. Rondelet assure que tous ceux qu'il a disséqués avoient une vulve [3]; d'autres auteurs ont répété ce qu'Aristote et Rondelet ont écrit; mais cette observation a été rejetée, sans examen, par

[1] Aristote, hist. des animaux, liv. 4, chap. 11; liv. 6, c. 12; et Traité de la génération, l. 3, c. 5 et 10.

[2] *Concipiunt channæ gemino fraudata parente.*
OVID.

[3] *Apud Gesnerum, in aquatilibus, de channa.*

Duhamel[1]. Cependant la remarque d'Aristote n'est point dénuée de fondement ; et, si on vouloit se donner la peine de vérifier la plupart des faits que les bons ouvrages de l'antiquité donnent pour vrais, et que ceux de nos jours déclarent faux, on reviendroit peut-être de cette manie qui porte à rejeter une multitude d'observations qui, bien que heurtant les idées générales, n'en ont pas moins quelque réalité.

J'ai cherché à connoître si Aristote s'étoit trompé à cette occasion, ainsi que Duhamel l'a prétendu. J'ai ouvert plusieurs serrans dans le Levant; et, si tous n'étoient pas des femelles proprement dites, tous pouvoient passer pour de vrais hermaphrodites, puisque tous avoient de la semence ou laite, et en même temps un ovaire contenant des œufs en petite quantité.

Ces poissons n'excèdent guère huit à dix pouces de longueur, dans la mer de l'Archipel, où on les trouve fréquemment. C'est en automne qu'ils y paroissent le plus communément, et qu'on les pêche avec plus de facilité, parce qu'alors ils sont réunis en troupes. Ils dévorent les poissons plus petits

[1] Traité des pêches, part. 2, sect. 3, chap. 3, art. 2.

qu'eux, mais assez grands néanmoins pour qu'ils parussent à l'abri de la voracité des serrans ; j'en ai vu un de cinq pouces de long, qui avoit avalé un atherino de près de trois pouces. Aussi leur gloutonnerie a-t-elle passé en proverbe chez plusieurs peuples de l'Orient. Au reste, la chair du serran est blanche, ferme et de bon goût, mais elle est remplie de petites arêtes qui la rendent fatigante à manger.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

AMORGO. — ORACLE DE L'INVENTION DES MOINES GRECS. — ETAT PRÉSENT DE CETTE ILE. — ORSEILLE. — COMMERCE DES FRANÇOIS ET DES ANGLOIS DANS LE LEVANT. — SCILLES. — DARTRES. — DENTS. — PRÉJUGÉS. — FEMMES D'AMORGO. — LEUR COSTUME. — AMORGO-POULO. — ILOTS.

Au nord-ouest de l'île de Stampalie, est celle d'*Amorgo*, qui portoit, au temps de Pline, le même nom d'*Amorgos* ou d'*Amorgus*; plus anciennement on l'appeloit *Hypère*, et auparavant *Patage*, et, suivant d'autres, *Platage*[1]. Elle est un peu moins grande que Stampalie, et ses bords sont moins sinueux et moins hérissés de caps et de pointes : aussi ne présente-t-elle pas autant de retraites aux navigateurs. Il n'y en a point sur son long côté oriental, qui est très-escarpé, et l'on ne peut guère compter que deux ports ou havres assez commodes, sur son rivage occidental; l'un, au nord, s'appelle le *port Sainte-Anne*,

[1] Pline, hist. nat. lib. 4, cap. 12.

et l'autre, au midi et le meilleur, le *port Vathi.*

Les habitans d'Amorgo furent autrefois amis des sciences et des beaux-arts; aujourd'hui ils sont livrés à l'ignorance, et à la superstition sa fidelle compagne. Dans la contrée qui donna le jour à Simonide, celui des poètes grecs qui posséda au plus haut degré l'art d'émouvoir les ames et de faire couler les douces larmes de la sensibilité, l'on ne trouve plus que des papas et des caloyers, sans génie comme sans connoissances, et ministres crédules d'une absurde crédulité. Ils montrent, dans une petite chapelle, un vase qu'ils donnent pour un oracle certain, et que l'on vient consulter pour connoître quelle sera l'issue d'un voyage, d'une entreprise. Le vase rempli d'eau est un signe de succès; s'il est presque vide, il annonce la mauvaise fortune; et ces sortes de fables et d'impostures ont remplacé, chez les Grecs modernes, les fictions ingénieuses et allégoriques de leurs ancêtres.

Des trois villes anciennes, *Arcésine*, *Minoë* et *Ægiale*, ruinées jusque dans leurs vestiges, puisque leur emplacement est incertain, il ne reste qu'un petit bourg ou vil-

lage bâti sur une hauteur, et des monastères où les miracles sont l'occupation et le principal revenu des religieux ou caloyers qui les habitent.

De hautes montagnes, des rochers nus et escarpés occupent quelques points de l'île. Dans d'autres parties, des plaines et des vallons sont le domaine d'une brillante fertilité. L'abondance de ses vins, de son huile, de ses grains et de ses fruits, fut renommée; elle subsiste encore, quoique moins riche, parce que, loin d'être secondée, elle doit vaincre les entraves et les difficultés d'une mauvaise administration. Quelques cantons sont encore bien cultivés et rapportent de belles moissons; des oliviers y fournissent une assez grande quantité d'huile, relativement à l'étendue du territoire; les figues y sont bonnes et très-communes, et le vin y est encore d'une fort bonne qualité. Cette espèce de gros raisins à grains ovales, à pulpe succulente et parfumée, que les Grecs actuels nomment *œil de bœuf*, et nous, *raisin d'Alexandrie*, y devient très-grande et délicieuse.

Si l'agriculture a presque conservé son ancienne prospérité, les arts s'y sont éteints,

comme les sciences qui les accompagnent et les dirigent. L'on ne fabrique plus à Amorgos ces étoffes précieuses, qui, sous le nom d'*amorgis*, étoient recherchées, tant à cause de la finesse de leur tissu, que par la beauté de la couleur dont elles étoient teintes. Les habitans s'appliquent néanmoins encore à la teinture, et ils savent donner à leurs toiles une couleur rouge avec l'orseille, espèce de lichen, que l'on nomme dans le commerce *orseille d'herbe* ou *d'Afrique*[1]. Cette plante tapisse, non-seulement les rochers d'Amorgos, mais elle croît aussi sur ceux de plusieurs autres îles de l'Archipel, et particulièrement dans celle de l'Argentière, de Tine et de Policandre. Mais les Grecs de la plupart de ces îles ne connoissoient pas la propriété de cette orseille, qu'ils regardoient comme une mousse inutile, dont ils ignoroient même le nom. Ce ne fut qu'en 1776 ou 1777, qu'ils commencèrent à savoir qu'elle avoit quelque valeur; et ils l'apprirent des Anglois qui vinrent en acheter et en charger de petits bâtimens. Ils la payoient depuis six jusqu'à

[1] *Lichen græcus, polypoïdes, tinctorius, saxatilis.* TOURN. cor. 40; et *fucus verrucosus tinctorius.* Instit. rei herb. — *Lichen roccella.* LIN.

treize parats l'ocque, c'est-à-dire de trois à six sous la livre. Lorsque je me trouvai dans ces îles, en 1779, on n'y appeloit encore l'orseille que *l'herbe aux Anglois*.

C'est ainsi qu'un peuple, dont les institutions sont dirigées vers le commerce et les manufactures, sait profiter de toutes les ressources, et exercer son industrieuse activité sur des productions que d'autres dédaignent; c'est ainsi que, dans les plus grandes choses, comme dans celles qui sont les plus petites en apparence, la nation angloise a presque toujours précédé toutes les autres en fait de découvertes, et qu'elle ne regarde point comme indignes de ses recherches et de ses spéculations, les objets qui semblent les plus minutieux, pourvu qu'ils puissent tourner au profit du négoce et des arts utiles. J'ai toujours été frappé de la manière dont les François faisoient le commerce dans le Levant. Ce n'est pas qu'il ne fût riche et florissant; mais ils ne travailloient, pour ainsi dire, qu'en grand; ils négligeoient les opérations de détail dans un pays où la division du sol les commande, et où elles peuvent être multipliées avec beaucoup d'avantage; et l'on ne peut douter qu'une réunion de plusieurs

petites branches de négoce, dont chacune en particulier offre peu d'importance, ne forme à son tour une masse de produits très-intéressans pour le commerce et l'industrie. Ces réflexions auxquelles je donnerai plus de développement dans la suite de cet ouvrage, se présentent naturellement, lorsque l'on a vu les François, dont le commerce au Levant étoit très-anciennement établi; qui y obtenoient une très-grande prépondérance, et le tenoient presqu'en entier entre leurs mains; dont les agens ont été répandus, pendant un temps, sur toutes les îles qui offroient quelqu'intérêt, soit par leur commerce, soit par la fréquentation des vaisseaux qui y relâchoient; lorsqu'on a vu, dis-je, ces François, jouissant dans l'empire turc d'un ascendant dont les autres peuples étoient loin d'approcher, ne point profiter d'une position si avantageuse, négliger des moyens faciles d'augmenter leurs richesses commerciales, et souffrir que des étrangers s'en emparent, et tirent un bon parti de ce qu'ils n'ont pas connu, ou qu'ils ont dédaigné.

Les mêmes navires anglois qui venoient mettre à profit les productions des rochers de quelques îles de l'Archipel, y prenoient aussi

les squilles ou scilles, autrement oignons marins[1], qui y croissent abondamment sur les montagnes et entre les rochers. Tout en augmentant leur propre commerce, ils fournissoient ainsi à la classe la plus pauvre de ces îles, et comme par-tout la plus nombreuse, de nouveaux moyens d'existence, par la recherche peu pénible de l'orseille et de la squille.

Les Grecs de l'Archipel nomment cette dernière plante, *kourvara-skilla*, squille à peloton; *kourvara*, signifiant proprement un peloton de fil. Ils donnent encore le nom de *skilla* à une plante d'un autre genre, et qui est un *orchis* ou *satyrion*[2]. Mais, pour le distinguer de la vraie squille, ces insulaires l'appellent *orchida-skilla*, squille aux testicules, à cause de la forme de ses bulbes charnues et oblongues, assez semblables aux testicules des moutons. Elles passent, dans l'Archipel, pour être très-propres à la guérison des dartres. J'en ai vu moi-même de très-bons effets, quand cette maladie ne dépendoit pas d'un vice trop invétéré dans le sang. Toute la préparation consiste à partager avec un

[1] *Scilla maritima*. LIN.

[2] *Satyrium orchioïdes*. LIN.

couteau une de ces bulbes par le milieu, et de faire des incisions sur sa chair, afin que le suc en sorte plus facilement. On en frotte les dartres à plusieurs reprises. Ce médicament bien simple les fait disparoître, lorsqu'elles sont récentes, et nettoie et adoucit très-bien les plus vives et les plus anciennes. Mais, dans des contrées où la superstition est toujours à côté de la réalité, l'on ne se contente pas des propriétés que la raison et l'expérience confirment, et l'on en cherche d'imaginaires. L'on y attribue au satyrion la vertu de conserver long-temps les dents blanches et saines, non pas en faisant usage de quelques-unes des parties de cette plante pour en frotter ou laver les dents; mais si l'on rencontre une jeune pousse de satyrion, au moment où elle commence à paroître hors de terre, il faut se prosterner et mordre à belles dents cette naissance de tige, qui est alors blanche, avec quelques points noirs.

L'on remarque une multitude de pareilles pratiques chez les Grecs modernes. Elles ne sont pas, comme dans les pays où l'instruction et les lumières sont plus répandues, le ridicule apanage de la classe ignorante. L'aisance, qui procura ailleurs les avantages

d'une éducation soignée, repousse une sotte crédulité, ne met point, en Grèce, de différence sur ce sujet entre l'homme riche et celui qui vit dans la misère. Tous sont livrés aux mêmes erreurs, aux mêmes pratiques d'une superstitieuse crédulité, à la même bonne foi de l'ignorance et de traditions également absurdes et bizarres ; de sorte que là, les préjugés appartiennent à tous, et des croyances insensées y sont généralement accréditées, et, pour ainsi dire, nationales.

J'aurai souvent occasion d'en rapporter des exemples qui méritent d'être recueillis, comme des matériaux pour l'histoire de l'esprit humain, et, en particulier, pour celle d'un peuple qui fut de tout temps un des plus superstitieux de la terre, et que l'asservissement et l'oubli des sciences et des beaux-arts ont entraîné dans toutes les erreurs que l'ignorance peut introduire dans des ames disposées, de longue main, à les accueillir et les conserver.

Dans le nombre des agrémens d'Amorgos, l'on doit mettre au premier rang la douceur et l'affabilité de ses habitans, et la beauté des femmes, qui, par leurs charmes, rappellent que l'on est dans des contrées, où,

de temps immémorial, le sexe le plus aimable eut la possession des formes les plus nobles et les plus élégantes, de la fraîcheur d'un brillant coloris, des contours les plus gracieux, des détails les plus séduisans. Mais ces jolies insulaires se couvrent de vêtemens bizarres, auxquels des yeux européens ont peine à s'accoutumer; et il faut qu'elles soient vraiment belles pour le paroître sous un pareil accoutrement. Il a beaucoup de ressemblance avec l'habillement des femmes des îles de Nilo et de l'Argentière, dont je donne la figure (*planche VII*); mais il en diffère en ce que les femmes d'Amorgos passent un chale ou grand mouchoir de laine fine, de couleur jaune, sur leur front et le bas du visage, le tournent autour de leur tête en forme de turban, le nouent derrière et en laissent pendre un long bout sur le dos.

Chez les peuples de l'Orient, les modes ne sont pas, comme dans notre Occident, des fantaisies éphémères, enfans de l'instabilité et d'un luxe capricieux; ce sont des coutumes constantes et anciennes, dont l'origine se perd dans la nuit des siècles, et qui auront encore une longue durée. Si, comme on ne peut en

douter, les usages des peuples sont l'image de leur caractère, on concevra une haute opinion de la constance des femmes d'Amorgos et de toutes celles des autres parties de la Grèce, qui, comme elles, attachées à d'anciennes habitudes et étrangères à la versatilité des fantaisies, ont conservé leur costume, quelque bizarre, quelqu'incommode même qu'il paroisse, lorsqu'on n'est point accoutumé à le voir ou à le porter. C'est en effet parmi ces femmes si favorisées par la nature, mais en même temps si insouciantes sur les moyens de se procurer des vêtemens plus convenables à leur taille, et plus propres au développement plus avantageux de leurs charmes, qu'il est ordinaire de rencontrer l'union précieuse de la beauté, des affections brûlantes et de la fidélité.

Au midi de l'île d'Amorgos, et à environ trois lieues de distance, l'on voit un îlot inhabité, qui est appelé *Amorgo-Poulo*, ou *petit Amorgo*.

Entre la même île et celle de Naxie, c'est-à-dire au couchant de la première, sont d'autres îlots également incultes et inhabités, dont les uns, couverts de lentisques[1],

[1] *Lentiscus vulgaris*. TOURN.

de petits cèdres à feuilles de cyprès [1], et d'autres plantes sauvages, servent à la nourriture des troupeaux que l'on y entretient; et les autres, masses escarpées de rochers dépouillés de toute verdure, sont la demeure d'une multitude d'oiseaux de proie.

[1] *Cedrus baccifera, folio cupressi, major, fructu flavescente.* TOURN.

CHAPITRE XV.

NANFIO. — PERDRIX. — NIO. — FÊTE DE SAINT GRÉGOIRE. — BLATTES. — JOUR, RÉPUTÉ MALHEUREUX CHEZ LES GRECS. — FEMMES DE NIO. — CHEVEUX DES FEMMES GRECQUES. — VÊTEMENS DES FEMMES DE NIO ET DE QUELQUES AUTRES ILES DE l'ARCHIPEL. — FEMMES DE SANTORIN. — TOILES DE COTON. — ILE DE SANTORIN. — KAMMENI. — RELATION D'UNE APPARITION SUBITE D'UNE NOUVELLE ILE EN 1707. — SON ETAT ACTUEL. — IDÉE SUPERSTITIEUSE QUE LES GRECS EN ONT PRISE. — PIERRES PONCES. — ILES DU GOLFE DE SANTORIN. — BANC PAROISSANT DEVOIR FORMER BIENTÔT UNE AUTRE ILE. — TREMBLEMENS DE TERRE. — ILE DE SANTORIN, NATURE DE SON SOL, SES PRODUCTIONS. — THERA. — PYRGOS. — SAN-NICOLO. — SCARO. — GRECS DE SANTORIN, LEURS EFFORTS POUR EMPÊCHER, DANS LEUR ILE, L'EXPLOITATION DE LA POUZZOLANE. — CHRISTIANE.

LE canal formé par les îles de Stampalie et d'Amorgos, se prolonge entre deux autres,

aussi peu considérables, *Nanfio* et *Nio*. La première, située au sud-ouest de Stampalie, n'a guère plus de sept lieues de circuit. Son premier nom fut *Membliaros ;* elle le tenoit de *Membliare*, phénicien, parent et compagnon de Cadmus, courant après Europe, lequel vint s'établir dans l'île voisine de *Thera*. On la nomma depuis *Anaphe*, mot phénicien, qui, suivant Bochart, signifie *ombragé* et *obscur*, épithète que des forêts sombres et épaisses avoient valu à cette île. Cependant l'opinion la plus commune est que ce nom d'*Anaphe*, du mot grec *phaino*, qui veut dire *j'apparois*, lui vint de ce que la foudre la fit sortir tout-à-coup du fond des eaux, pour recevoir la flotte des Argonautes revenant de la Colchide, et battue par une furieuse tempête. Cette fable de l'antiquité est l'histoire de la formation de Nanfio, qu'un volcan fit paroître subitement au-dessus de la mer, au milieu d'une violente agitation de l'atmosphère et des ondes, ainsi qu'il est arrivé à quelques autres îles de la même mer.

En mémoire de cet événement, l'on bâtit un temple, qui fut consacré à Apollon *Eglète*, ou éclatant de lumière. La joie, le vin, les

bons mots, présidoient aux fêtes qu'on y célébroit. De légers vestiges de ce temple se trouvent encore sur la place qu'il occupoit, à la partie méridionale de l'île ; et le marbre dont il fut construit, se tiroit d'un rocher très-escarpé et d'un aspect effroyable, au sommet duquel se voit une chapelle dédiée à *Notre-Dame du Roseau*; en grec moderne;, *Panagia-Kalamotisa.*

Les forêts touffues qui, dit-on, obscurcissoient le sol de l'île, ont disparu, et l'on n'y trouve plus que des arbrisseaux épars. Ses montagnes sont découvertes et nues, et ses plaines n'offrent pas une végétation beaucoup plus brillante. L'agriculture y languit; et, malgré la bonté du terroir, l'orge est à-peu-près la seule plante qui y produise quelque moisson. De petits cantons de vignes y donnent de bon vin, et le miel y est commun. Tournefort rapporte que les perdrix s'y sont multipliées si prodigieusement, que, pour conserver les grains, on ramasse, par ordre des magistrats, tous les œufs que l'on peut trouver vers les fêtes de Pâques, et qui se montent ordinairement à plus de dix ou douze mille ; on les met à toutes sortes de sauces, et sur-tout en omelettes : cependant,

malgré cette précaution, nous faisions, dit Tournefort, lever des perdrix à chaque pas[1]. Je n'ai pas été à portée de vérifier si cette grande quantité de perdrix existe encore aujourd'hui à Nanfio. Elles sont, en général, fort communes dans les îles de l'Archipel, mais cependant pas au point où elles l'étoient dans celle-ci, du temps de Tournefort.

Les perdrix des îles de l'Archipel sont des perdrix rouges[2] : elles y vivent sur les montagnes et au milieu des broussailles; on les voit quelquefois perchées sur des arbres, ce que les perdrix grises ne font jamais. Les chasseurs du Levant ont observé que ces oiseaux, lorsqu'ils courent, vont toujours en montant. C'est le gibier le plus commun de ces contrées, et elles s'y vendent à très-bas prix; leur chair est plus savoureuse que celle des perdrix grises.

Un petit bourg, bâti au sud, contient toute la population de Nanfio; tout s'y ressent de la misère répandue sur le territoire de l'île.

[1] Relation d'un Voyage du Levant, tome I, *in*-4°. page 276.

[2] Perdrix rouge. Buffon, hist. nat. des oiseaux, et planche enluminée, n°. 150. — *Tetrao rufus*, var-*b*. LIN.

Il n'y a point de port; mais, devant le bourg, les vaisseaux trouvent une fort belle rade, protégée par un petit écueil que l'on nomme *Nanfio-Poulo*, petit Nanfio.

Plus fertile, et en même temps plus célèbre, l'île de Nio est à l'occident de Nanfio, et au midi d'Amorgos. C'est dans le port de cette île, connue par les anciens sous le nom d'*Ios*, parce qu'elle fut peuplée d'Ioniens, qu'expira Homère, dans son voyage de Samos à Athènes. Les habitans lui élevèrent un tombeau dont il ne reste plus de vestiges, de même que les Grecs modernes ont perdu tout souvenir de l'honorable sépulture que leurs ancêtres donnèrent au poète le plus fameux de l'antiquité.

Le bourg actuel, qui porte le même nom que l'île, est bâti sur une hauteur et vraisemblablement à l'endroit qu'occupoit l'ancienne ville. L'on n'y trouve rien de remarquable, si ce n'est le caractère hospitalier de ceux qui y demeurent; ils accueillent les étrangers avec beaucoup d'égards et de prévenances, et l'on emporte, en les quittant, la meilleure opinion de leur généreuse affabilité[1]. Les fem-

[1] Tournefort (*Voyage au Levant*) a dépeint les Niotes comme des voleurs et des bandits; mais, ou cet

mes, de leur côté, embellissent encore ce séjour par leurs charmes, leur douceur et leurs vertus.

Les François ont eu un consul dans ce lieu; mais, depuis que le système a prévalu de réunir, ou, pour mieux dire, de borner notre commerce aux grandes échelles, les navires ont cessé de fréquenter le fort bon port de Nio, et le gouvernement d'y entretenir un préposé dont la présence devenoit inutile, dans le plan que l'on s'étoit formé, et qui n'étoit pas, à beaucoup près, le plus avantageux pour le commerce.

L'intérieur de l'île, moins montueux que le sol de la plupart de celles dont j'ai parlé précédemment, produit abondamment du blé, dont les habitans vendent une partie au dehors. La cupidité, l'imprévoyance, l'envie pressante de jouir, plus forte chez les hommes qui vivent dans l'oppression et le malheur, et pour lesquels l'avenir est incertain, ont porté les

auteur ne les a pas connus, ou ils ont bien changé, depuis l'époque de son voyage. Il est probable qu'alors il y avoit à Nio quelques restes de la colonie qu'un duc de Naxie, auquel cette île appartenoit, y fit venir, et qui étoit composée d'Albanois, Grecs belliqueux, remuans et enclins au brigandage.

habitans à abattre les beaux bois qui couvroient quelques cantons; de sorte que Nio, après en avoir approvisionné des îles voisines, en est à présent presqu'entièrement dépourvue. Mais la douceur du climat ne rend pas fâcheuse cette disette de bois; l'on n'a jamais besoin de s'y chauffer, et les lentisques et les autres arbustes qui y croissent, suffisent aux besoins de la cuisine. En tout, Nio est un séjour fort agréable et tranquille.

Je m'y trouvai le jour que les Grecs célèbrent, au printemps, la fête de saint Grégoire, fête qu'ils consacrent, pour ainsi dire, aux *blattes*, insectes dégoûtans et incommodes, qui sont très-communs dans ces contrées pendant l'été[1]. La veille, chaque ménage doit avoir fait sa provision d'eau et d'herbages; si l'on en apportoit, ce jour-là, l'on croiroit que la maison seroit remplie de blattes. Cette précaution ne suffit pas néanmoins pour conjurer ces insectes; chaque chef de famille doit en chercher deux ou trois, qu'il renferme dans un roseau creusé, et les jeter dans la mer en proférant mille malédictions. Quoiqu'une longue expérience ait démontré le peu d'efficacité

[1] *Blatta orientalis*. LIN. Les Grecs modernes l'appellent *katsarida*.

de cette cérémonie et de ces imprécations, il n'y a pas un seul grec de Nio, et de plusieurs autres îles de l'Archipel, qui chaque année, à pareil jour, ne les observe scrupuleusement, quoiqu'il n'y ait point d'année que leurs maisons ne soient infectées de blattes dans la belle saison : tant la superstition est aveugle, lorsque le temps et l'ignorance lui ont permis de jeter des racines profondes !

Une autre attention tout aussi inutile, mais qui n'en est pas moins observée par les Grecs des mêmes îles, est celle avec laquelle ils remarquent le jour où tombe chaque année la fête de Saint Jean-Baptiste. Ils se gardent bien de rien entreprendre le même jour de la semaine, durant l'année entière, parce qu'ils sont persuadés qu'un travail, un voyage, une opération quelconque, commencés à cette époque, ne manqueroit pas d'échouer ou d'avoir une issue malheureuse.

L'habillement des femmes de Nio est le même, à-peu-près, que celui des femmes d'Amorgos et de la plupart des îles de l'Archipel. Mais à Nio, elles ne cachent pas, comme à Amorgos, une partie de leur jolie figure, par une pièce d'étoffe importune; leur visage est tout entier à découvert, leur front est

dégagé, et le chale, dont leur tête est enveloppée, laisse voir un arc de beaux cheveux noirs, brillans comme le jais, et aussi fins que la soie.

Je remarquerai, à cette occasion, que la grosseur, et par conséquent la rudesse des cheveux, paroît tenir à la rigueur du climat. Les Nègres ont de la laine, et je n'ai vu nulle part des cheveux aussi fins que sur la tête de la plupart des femmes de l'Orient.

L'on pourroit reprocher aux vêtemens des femmes de Nio, et des autres îles où elles ont coutume d'en porter du même genre, de ne pas descendre assez bas, et de blesser la décence. Leur jupe, en effet, ne va que jusqu'aux genoux; mais ce défaut de longueur qui, joint aux formes des autres pièces de l'habillement, a quelque chose de bizarre et de grotesque, n'a rien d'immodeste. Si, dans nos pays, l'idée d'inconvenance et d'effronterie accompagne une femme dont les jambes ne sont point recouvertes, du moins en plus grande partie, par de longs vêtemens, c'est que les jambes, quoiqu'habillées, tiennent immédiatement, chez nos femmes, à des parties qui ne le sont point, et que la décence dérobe sévèrement aux regards. Mais ce qu'elle ré-

prouve parmi nous, ne peut l'alarmer en Orient. Toutes les femmes y sont vêtues complètement; elles portent toutes des caleçons qui leur permettent de ne point embarrasser leurs jambes par de longues jupes.

Les femmes turques, les grecques des grandes villes font usage de longs et amples caleçons, qui descendent jusqu'aux talons; elles les portent même doubles : celui de dessous est de toile de lin ou de coton, et celui qui paroît est de toile ou d'étoffe de soie. Le caleçon des femmes de l'Archipel est simple, court, et, pour l'ordinaire, fait d'un tissu de coton. Comme ceux des turques et des riches habitantes des villes, il est également retenu, au-dessus des hanches, par une ceinture de tricot de soie ou de coton, passée dans une coulisse, et que l'on arrête en devant par un long nœud coulant : il est aussi très-ample; mais il ne passe pas le genou, sous lequel on l'arrête avec des cordons que les bas recouvrent. On a l'habitude de serrer si fortement ces cordons, au haut du gras de la jambe, que leur empreinte devient assez profonde et assez large pour y coucher le doigt. Cet usage de se vêtir plus complètement a, ce me semble, de grands avantages pour la

santé des femmes : adopté par les nôtres, il leur épargneroit une foule de maladies qui pourroient bien n'avoir pas d'autre cause que de l'avoir négligé, et la décence y gagneroit sans doute.

Les vêtemens des femmes de l'île de Santorin ont plus de régularité et sont plus longs que ceux dont je viens de parler ; leur tête est couverte d'un chale roulé, entortillé en forme de turban, et qui, pour l'ordinaire, fait un tour sous le menton. Leur principale occupation est de filer du coton, qui croît fort bien dans ce pays, et sert à fabriquer des toiles, connues dans le Levant, sous les noms de *dimites* et d'*escamites*, branche importante d'industrie, et le principal commerce de cette île fameuse.

L'on sait que Santorin, autrefois *Thera*, et plus anciennement *Callista*, mot qui signifie la *Belle*, a éprouvé des changemens singuliers par l'effet des feux souterrains. Sortie du sein de la mer, elle fut ensuite engloutie, en partie, l'an 237 avant l'ère chrétienne, et séparée de *Therasia*, petite île appelée aujourd'hui *Aspronisi*. L'espace contenu entre ces deux îles, et actuellement rempli par la mer, faisoit, suivant l'opinion très-

fondée d'un observateur judicieux[1], partie de Thera ou de la grande île, qui, lors de cette révolution, a pris la forme d'un croissant. En effet, la côte de ce golfe, composée de rochers escarpés, élevés de plus de trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer, noirs et calcinés, paroissent être les bords d'un énorme cratère, dont on n'a jamais pu réussir à trouver le fond.

Plusieurs autres révolutions arrivèrent successivement dans le même lieu ; et les scènes effrayantes des grands désordres de la nature s'y renouvelèrent à plusieurs reprises : un tremblement de terre se fit sentir quarante ans après que les îles Thera et Therasia furent séparées. Les eaux bouillonnèrent, et une île nouvelle s'éleva au-dessus de la mer, et se présenta tout-à-coup aux yeux des navigateurs étonnés[2]. L'on appela cette petite île *Hiera*, sacrée, sans doute à cause de son origine qui tenoit du prodige, et qui la fit

[1] M. de Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce*, tome I, pages 322 et 323.

[2] Justin, lib. 30, cap. 4. *Nota*, que Pline (hist. nat. lib. 2, cap. 87) dit mal-à-propos que cet événement eut lieu, cent trente ans après celui qui donna naissance à l'île Therasia.

consacrer au dieu des enfers. La nature des substances calcinées dont elle est formée, lui a fait donner depuis le nom de *Kammeni*, ou la *Brûlée*.

Des commotions souterraines, des bouleversemens et d'autres phénomènes, épouvantèrent les hommes de ces contrées, à différentes reprises, et produisirent sur le sol des changemens plus ou moins considérables, jusqu'en l'année 1473, où une autre île parut subitement au-dessus de la surface des eaux. Pour la distinguer de la première qui est plus grande, les Grecs l'ont nommée *Micri-Kammeni* ou la *Petite Brûlée*.

Enfin, au commencement du siècle qui vient de s'écouler, un nouvel îlot parut encore entre la grande et la petite Kammeni, à environ une lieue de Santorin. Ce fut le 23 mai 1707, au point du jour, que l'on aperçut les commencemens de cette autre production des feux souterrains qui brûlent dans ces parages. On avoit ressenti, le 18 du même mois, à Santorin, deux petites secousses de tremblement de terre. On n'y fit pas alors beaucoup d'attention; mais, dans la suite, on eut lieu de croire qu'à ce moment, l'îlot nouveau commençoit à se détacher du fond

de la mer, et à s'élever vers sa surface. Quoi qu'il en soit, des grecs de Santorin ayant vu, de grand matin, les premières pointes de l'île naissante, s'imaginèrent que ce pouvoient être les restes de quelque naufrage, que la mer avoit amenés là pendant la nuit. Dans l'espérance d'être les premiers à en profiter, ils se hâtèrent de s'y rendre; mais, dès qu'ils eurent reconnu, qu'au lieu de débris flottans, c'étoient des rochers noirs et calcinés, ils revinrent tout effrayés, publiant par-tout ce qu'ils venoient de voir.

La frayeur fut générale dans l'île entière de Santorin; l'on y savoit que ces sortes d'apparitions de nouvelles terres avoient toujours été accompagnées de grands désastres. Néanmoins, deux ou trois jours s'étant passés sans qu'il arrivât rien de funeste, quelques habitans de Santorin prirent la résolution d'observer sur les lieux mêmes. Ayant mis pied à terre, la curiosité les fit aller de rocher en rocher; ils trouvèrent par-tout une espèce de pierre blanche qui se coupoit comme du pain, et qui en imitoit si bien la figure, la couleur et la consistance, qu'au goût près, on l'auroit pris pour un véritable pain de froment. Ce qui leur plut et les étonna

davantage, fut une quantité d'huîtres fraîches attachées aux rochers, chôse fort rare à Santorin. Pendant que ces grecs s'amusoient à manger ces huîtres, ils sentirent tout-à-coup les rochers se mouvoir, et le sol trembler sous leurs pieds; la frayeur leur fit bientôt abandonner leur pêche pour sauter dans leur bateau et s'éloigner à force de rames. Cet ébranlement étoit un mouvement de l'île qui croissoit, et qui, dans le moment, s'éleva à vue d'œil, ayant gagné, en très-peu de jours, près de vingt pieds de hauteur, et le double environ en largeur.

Comme ce mouvement, par lequel la nouvelle île devenoit tous les jours plus haute et plus large, n'étoit pas toujours égal, aussi ne croissoit-elle pas tous les jours également de tous les côtés. Il est même arrivé souvent qu'elle baissoit et diminuoit par un endroit, tandis qu'elle se haussoit et s'étendoit par un autre. Un jour, entr'autres, un rocher fort remarquable par sa grosseur et sa figure, étant sorti de la mer, à quarante ou cinquante pas du milieu de l'île, s'enfonça au bout de quatre jours dans la mer, et ne reparut plus. Il n'en fut pas de même de quelques autres rochers qui, après s'être montrés et cachés

dans l'eau à diverses reprises, reparurent enfin et demeurèrent stables. Ces différentes commotions ébranlèrent fortement la petite Kammeni; et on remarqua, sur son sommet, une longue fente qu'on n'y avoit pas encore vue. Pendant ce temps, la mer du golfe changea plusieurs fois de couleur; elle devint d'un vert éclatant, ensuite de couleur rougeâtre, et enfin d'un jaune pâle et toujours d'une grande puanteur.

Le 16 juillet, on vit, pour la première fois, la fumée sortir, non de la partie de l'île qui paroissoit, mais d'une chaîne de rochers noirs, qui s'élevèrent tout-à-coup à soixante pas de là, et d'un endroit de la mer où jusqu'alors on n'avoit point trouvé de fond; ce qui forma, pendant quelque temps, comme deux îles séparées, dont l'une fut appelée l'*île Blanche*, et l'autre l'*île Noire*, à cause de leur différente couleur; mais qui ne tardèrent pas à se réunir, de manière pourtant que ces rochers noirs, les derniers sortis, devinrent le centre de toute l'île. La fumée qui sortit de cette chaîne de rochers noirs, étoit épaisse et blanchâtre, comme celle qui sort de plusieurs fours à chaux réunis en un seul. Le vent la porta sur une des habitations si-

tuée à l'extrémité du golfe, et elle n'y causa pas beaucoup d'incommodité : l'odeur n'en étoit pas trop mal-faisante.

La nuit du 19 au 20, on vit s'élever des langues de feu du milieu de cette fumée, ce qui causa de vives alarmes aux habitans de Santorin. Ce feu néanmoins étoit encore peu à craindre, puisqu'il ne sortoit que d'un seul point de l'île Noire, et qu'il ne paroissoit point pendant le jour.

L'on ne vit jamais ni feu ni fumée sur l'île Blanche; elle ne laissoit pas cependant de croître toujours; mais l'île Noire augmentoit beaucoup plus vîte. On en voyoit chaque jour sortir de gros rochers, qui la rendoient tantôt plus longue, tantôt plus large; et cela d'une manière si sensible, qu'on s'en apercevoit d'un instant à l'autre. Quelquefois ces rochers étoient joints à l'île, quelquefois ils en étoient fort éloignés; de sorte qu'en moins d'un mois, on compta jusqu'à quatre petites îles noires, qui, en quatre jours, se réunirent et n'en firent plus qu'une. On remarqua encore que la fumée s'étoit fort augmentée, et qu'aucun vent ne soufflant alors, elle montoit si haut qu'on la voyoit de Candie, de Naxie et des autres îles éloignées. Pendant la nuit,

cette fumée paroissoit toujours de feu à la hauteur de quinze ou vingt pieds, et la mer se couvrit d'une matière ou écume rougeâtre en certains endroits, et jaunâtre en d'autres. Il se répandit sur tout Santorin une si grande putréfaction, qu'on fut obligé de brûler des parfums, et de faire des feux dans les rues. Cette infection ne dura qu'un jour et demi. Un vent de sud-ouest fort frais la dissipa; mais en chassant un mal, il en amena un autre. Il porta cette fumée ardente sur une grande partie des meilleurs vignobles de Santorin, dont les raisins étoient presque mûrs, et qui, en une nuit, en furent tous grillés. On remarqua encore que par-tout où cette fumée fut portée, elle y noircit l'argent et le cuivre, et causa aux habitans de violentes douleurs de tête, accompagnées de grands vomissemens. Dans ce temps-là, l'île Blanche s'affaissa et baissa tout-à-coup de plus de dix pieds.

Le 31 juillet, on s'aperçut que la mer jetoit de la fumée et bouillonnoit en deux endroits, l'un à trente, et l'autre à soixante pas de l'île Noire. Dans ces deux espaces, dont chacun formoit un cercle parfait, l'eau parut comme de l'huile sur le feu. Cela dura plus d'un mois, pendant lequel on trouva beaucoup de poissons morts.

La nuit suivante, on entendit un bruit sourd, comme de plusieurs coups de canon tirés au loin; et presqu'aussitôt sortirent du milieu du fourneau deux longues lames de feu, qui montèrent bien haut, et s'éteignirent incontinent.

Le 1er. août, le même bruit sourd se fit entendre à plusieurs reprises. Il fut suivi d'une fumée, non pas blanche comme auparavant, mais d'un noir bleuâtre, et qui, malgré un vent du nord fort frais, s'éleva en forme de colonne à une hauteur prodigieuse.

Le 7 août, le bruit qui se fit entendre, n'étoit plus si sourd; il étoit semblable à celui de plusieurs gros quartiers de pierres qui tombent tout à la fois dans un puits profond. On croyoit les extrémités de l'île dans un mouvement continuel, les rochers qui les formoient allant et venant, disparoissant et puis reparoissant de nouveau. Ce bruit, après avoir duré plusieurs jours, se changea en un autre bien plus fort. Il ressembloit tellement à celui du tonnerre, que, lorsqu'il tonnoit véritablement, ce qui arriva alors trois ou quatre fois, il y avoit peu de différence de l'un à l'autre.

Le 21 août, le feu et la fumée diminuè-

rent notablement. Il n'en parut même que très-peu pendant la nuit ; mais, à la pointe du jour, ils reprirent plus de force qu'ils n'en avoient eu encore. La fumée étoit rouge et fort épaisse, et le feu qui sortoit étoit si ardent, que la mer, autour de l'île Noire, fumoit et bouillonnoit d'une manière surprenante.

Le 22 au matin, l'île étoit devenue beaucoup plus haute qu'elle n'étoit la veille. Une chaîne de rochers, de près de cinquante pieds, sortie de l'eau pendant la nuit, avoit beaucoup augmenté sa largeur. La mer étoit encore couverte de cette écume rougeâtre dont on a parlé, qui jetoit par-tout une puanteur insupportable.

Le 5 septembre, le feu s'ouvrit un passage à l'extrémité de l'île Noire, en tirant vers Therasia. Le feu ne sortit par là que quelques jours, pendant lesquels il en sortit moins du grand fourneau.

Si l'inquiétude où tout le monde étoit jour et nuit, avoit permis d'être sensible à quelque divertissement, c'en auroit été un pour les habitans de Santorin, que le spectacle qu'ils eurent alors. Trois fois il s'éleva, de la grande bouche, comme trois des plus

grosses

grosses fusées volantes d'un feu le plus brillant et le plus beau. Les nuits suivantes, ce fut encore toute autre chose. Après les coups ordinaires du tonnerre souterrain, on voyoit partir tout à la fois comme de longues gerbes étincelantes d'un million de lumières, qui, se suivant l'une l'autre, s'élevoient fort haut, puis retomboient en pluie d'étoiles sur l'île, qui en paroissoit toute illuminée. Ce jeu fut un peu troublé par un nouveau phénomène. Du milieu de ces feux volans, il se détacha une lance de feu fort longue, qui, après avoir été quelque temps immobile sur le château de Scaro, s'alla perdre dans les nues.

Le 9 septembre, les deux îles, la Blanche et la Noire, à force de croître chacune en largeur, commencèrent à se joindre et à ne faire plus qu'un seul corps. Après cette jonction, l'extrémité de l'île au sud-ouest n'augmenta plus en longueur ni en hauteur, tandis que l'autre extrémité à l'ouest ne cessoit de s'alonger très-sensiblement.

De toutes les ouvertures, il n'y en avoit plus que quatre qui jetassent du feu. Quelquefois la fumée sortoit avec impétuosité de toutes ensemble, quelquefois seulement d'une ou de deux, tantôt avec bruit et tantôt sans

bruit, mais presque toujours avec des sifflemens, qu'on eût pris pour les divers sons de tuyaux d'orgue, et quelquefois pour des hurlemens de bêtes féroces.

Le 12 septembre, le bruit souterrain, qui naturellement sembloit ne devoir plus être si violent, ayant à se partager entre ces quatre ouvertures, ne fut jamais ni si épouvantable, ni si fréquent que ce jour-là et les suivans. Les grands coups redoublés, semblables à la décharge générale d'une grosse et nombreuse artillerie, se faisoit entendre dix ou douze fois en vingt-quatre heures; et un moment après, il sortoit de la grande bouche des pierres d'une grosseur énorme, toute rouges de feu, qui s'alloient perdre bien loin dans la mer. Ces grands coups étoient toujours accompagnés d'une épaisse fumée, qui voloit aux nues en figures d'ondes, et qui, lorsqu'elle se dissipoit, répandoit par-tout de gros nuages de cendre, dont quelques tourbillons furent portés jusqu'à Anasi, île distante de Santorin de vingt-cinq milles. Cette cendre paroissoit blanche sur le noir, et presque noire sur le blanc; elle avoit la figure et le grain de la poudre fine; mais, jetée au feu, elle ne produisoit

que quelques légers frémissemens, sans jeter la moindre flamme.

Le 18 septembre, il y eut à Santorin un tremblement de terre qui ne fit aucun dommage. L'île s'en accrut notablement, aussi-bien que le feu et la fumée, qui ce jour-là et la nuit suivante, se firent de nouveaux passages. Jusque là, on n'avoit pas encore vu tant de feux ensemble, ni entendu de si grands coups : leur violence étoit si extraordinaire, que les maisons de Scaro en furent ébranlées. Au travers d'une grosse et épaisse fumée, qui paroissoit une montagne, on entendoit le fracas d'une infinité de grosses pierres, qui bruissoient en l'air comme de gros boulets de canon, et retomboient ensuite sur l'île et dans la mer, avec un fracas qui faisoit trembler. La petite Kammeni fut plusieurs fois couverte de ces pierres enflammées, qui la rendoient toute resplendissante.

Le 21 septembre, la petite Kammeni étant ainsi tout en feu, après un de ces furieux coups dont on vient de parler, il s'en éleva trois grands éclairs qui parcoururent, en un clin d'œil, tout l'horizon de la mer. Dans ce même instant, il se fit un si grand ébranlement de toute la nouvelle île, que la moitié

de la grande bouche en tomba, et qu'il y eut des roches ardentes, d'une masse prodigieuse, qui furent poussées à plus de deux milles au loin. L'on crut que ce violent et dernier effort avoit enfin épuisé la mine. Quatre jours de calme et de tranquillité, pendant lesquels on ne vit nulle apparence de feu ni de fumée, n'aidèrent pas peu à fortifier dans cette pensée ; mais on n'en étoit pas encore où l'on pensoit.

Le 24 septembre, le feu reprit toute sa force, et l'île devint plus formidable que jamais. Parmi les coups presque continuels, et qui furent si violens que deux personnes qui se parloient, avoient peine à s'entendre, il en survint un si effrayant, qu'il fit courir tout le monde aux églises. Le gros roc sur lequel Scaro est bâti, en chancela, et toutes les portes des maisons s'en ouvrirent de force.

Tout continua de la même manière pendant les mois d'octobre, novembre, décembre 1707, et janvier 1708. Aucun jour ne se passa sans que le grand fourneau jouât au moins une ou deux fois, et le plus souvent cinq ou six.

Le 10 février 1708, sur les huit heures du

matin, il y eut à Santorin un tremblement de terre assez fort. La nuit, il y en avoit eu un beaucoup plus foible, ce qui fit juger, par l'expérience du passé, que le volcan préparoit encore quelque terrible scène. On ne fut pas long-temps à l'attendre. Feu, flammes, fumée, coups à faire trembler, tout fut horrible. De grands rochers d'une masse effroyable, qui jusque là n'avoient paru qu'à fleur d'eau, s'élevèrent fort haut; et les bouillonnemens de la mer augmentèrent à tel excès, que, quoiqu'on fût accoutumé à tout ce vacarme, il n'y eut personne qui n'en fût frappé d'horreur. Les mugissemens souterrains ne venoient plus par intervalle; ils duroient le jour et la nuit sans interruption. Le grand fourneau éclatoit jusqu'à cinq ou six fois en un quart d'heure, et frappoit des coups qui, par leurs redoublemens, par la quantité et la grosseur des pierres qui voloient, par l'ébranlement des maisons, et par le grand feu qui paroissoit en plein jour, ce que l'on n'avoit pas encore vu, surpassoient tout ce qui avoit précédé.

Le 15 avril fut remarquable, entre tous les autres jours, par le nombre et la furie de ces coups terribles; en sorte que, pendant

fort long-temps, ne voyant plus que feux, fumée ardente et grandes pièces de roches qui remplissoient l'air, tous les habitans de Santorin crurent que c'en étoit fait, et que l'île avoit sauté. Il n'en étoit pourtant rien, et il n'y eut que la moitié du tour de la grande bouche qui s'étoit écroulée une autre fois, et qui, en un instant, redevint plus haute qu'elle n'étoit, par l'amas de cendres et de grosses pierres qui la réparèrent.

Depuis ce jour-là, jusqu'au 23 mai, qui fut l'an révolu de la naissance de l'île, tout continua à-peu-près sur le même pied. Ce que l'on remarqua de particulier, fut que l'île crût toujours en hauteur, et ne croissoit presque plus en largeur. La grande bouche ou le grand fourneau s'éleva fort haut; et par les matières fondues qui en lièrent la fabrique, il se fit là, peu à peu, comme un grand pâté avec un talus fort large.

Dans la suite, tout s'appaisa insensiblement. Le feu et la fumée diminuèrent, les tonnerres souterrains devinrent tolérables, et leurs éclats, quoique toujours fréquens, n'étoient plus si effrayans.

Le 15 de juillet, le jour étant beau, la mer calme, et les feux fort modérés, quelques personnes de Santorin voulurent voir de près

la nouvelle île. Ils eurent soin de se fournir d'un caïque bien calfaté, et dont les coutures étoient remplies de doubles étoupes enfoncées à force. L'on alla droit à l'île par un côté où la mer ne bouillonnoit pas, mais où elle fumoit beaucoup. A peine les curieux furent-ils dans cette fumée, qu'ils sentirent tous une chaleur étouffante qui les saisit. Ils mirent la main dans l'eau, et ils la trouvèrent brûlante ; ils n'étoient pourtant encore qu'à cinq cents pas des terres. N'y ayant pas d'apparence de pousser plus loin par là, ils tournèrent vers la pointe la plus éloignée de la grande bouche, et par où l'île avoit toujours crû en longueur. Les feux qui y étoient encore, et la mer qui y jetoit de gros bouillons, les obligèrent de prendre un long circuit, encore sentoient-ils bien de la chaleur. Ils descendirent à la grande Kammeni, d'où ils eurent la commodité d'examiner, sans beaucoup de danger, toute la vraie longueur de l'île, et particulièrement le côté que l'on n'avoit pu voir de Scaro. L'île, sur sa figure oblongue, pouvoit bien avoir alors deux cents pieds dans sa plus grande hauteur, un mille et plus dans sa plus grande largeur, et environ cinq milles de tour.

Après cet examen, l'envie reprit aux observateurs d'approcher de l'île, et de tenter encore une fois d'y mettre pied à terre par l'endroit appelé long-temps l'*île Blanche*. Il y avoit plusieurs mois que cet endroit ne croissoit plus, et jamais on n'y avoit aperçu ni feu ni fumée. Lorsqu'ils en furent à deux cents pas, ils sentirent qu'en plongeant la main dans l'eau, plus ils approchoient, et plus elle devenoit chaude. Ils jetèrent la sonde; toute la ligne, longue de quatre-vingt-quinze brasses, fut employée, sans qu'on trouvât le fond. Ils étoient à deux cents pas de l'île; et pendant qu'ils étoient à délibérer s'ils iroient plus avant, ou s'ils retourneroient en arrière, la grande bouche vint à jouer avec son fracas et son impétuosité ordinaires. Le vent qui étoit frais, porta sur le caïque le gros nuage de cendre et de fumée qui en sortit; les personnes qui y étoient en furent toutes couvertes, ce qui les fit songer à s'en aller bien vîte et très-à propos; car elles furent à peine à un mille et demi de l'île, que le tintamarre ne tarda pas à recommencer, et à jeter dans l'endroit qu'elles venoient de quitter, quantité de pierres embrasées. En arrivant à Santorin, on remarqua que la grande cha-

leur de, l'eau avoit emporté presque toute la poix du caïque, qui commençoit à s'ouvrir de tous côtés.

Jusqu'au 15 août de la même année 1708, l'île jeta du feu, de la fumée et des pierres ardentes, toujours avec un grand bruit, moindre cependant que celui des mois précédens.

Ce récit d'un témoin oculaire et judicieux, au sujet d'un événement fort extraordinaire, qui s'est passé de notre temps, m'a paru trop intéressant pour ne pas le rapporter presqu'en entier, avec d'autant plus de raison qu'il ne se trouve que dans un recueil assez rare, les Mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant[1].

Après que l'auteur de la relation eut quitté Santorin, la nouvelle île sortie de la mer dans le golfe, entre la grande et la petite Kammeni, a continué long-temps à lancer des flammes, une épaisse fumée, et de grandes masses de pierres. Mais les explosions devinrent successivement moins fréquentes et moins fortes; elles cessèrent enfin, et l'on n'entendit plus que le bruit sourd du bouillonnement des matières que les feux sou-

[1] Tome I, pages 126 et suivantes.

terrains tiennent en fusion, à une profondeur immense, dans l'intérieur de la terre.

Le volcan est à présent dans l'inaction, du moins à l'extérieur; la petite île est tranquille, mais son aspect a encore quelque chose d'effrayant. De loin, elle paroît toute noire; si on l'approche, l'on y trouve le désordre de matières décomposées par le feu, et retombées confusément, après avoir été poussées en l'air avec fracas; des torrens de soufre l'environnent; tout y est brûlé, calciné; tout y porte l'empreinte de ces terribles incendies, dont la nature a embrasé le sein même du globe; tout y retrace le présage de nouvelles catastrophes, de nouveaux bouleversemens.

Des symptômes aussi effrayans, des convulsions aussi violentes, auxquelles rien ne résiste, et qui se jouent de la puissance et des précautions des humains, suffisoient sans doute pour frapper la superstitieuse et facile imagination des Grecs. La nouvelle île est à leurs yeux l'ouvrage de l'enfer; des démons y ont établi leur demeure; ils y font un vacarme épouvantable; et poussés par une malignité diabolique, ils se font un jeu de lâcher les cables des bâtimens qu'on a la témérité d'y attacher. L'évêque grec de Santorin y va quel-

quefois déployer la puissance de l'exorcisme; et quoique le bruit ne discontinue pas, et que les navires et bateaux se détachent aussi souvent, le prélat jouit de la satisfaction de voir son troupeau crédule, bien convaincu de l'efficacité de ses pieuses cérémonies.

Mais ce tapage, que l'eau bénite ne peut appaiser, tient à la nature même de la nouvelle île. C'est quelquefois le mugissement sourd et profond du volcan, et presque toujours le choc des vagues contre les parois de cavités entièrement formées de roches calcinées et sonores. Les cris aigus des mouettes, des goélands et des autres oiseaux qui s'y réfugient, viennent, à l'approche de quelqu'objet nouveau, se mêler à des sons forts, mais lugubres, parce qu'ils partent d'antres enfoncés; et cette discordance de tons graves et aigus forme en effet un tapage digne de l'enfer, qui néanmoins n'y a pas plus de part qu'aux cables des bâtimens, qui se lâchent par une cause aussi simple et aussi naturelle. En effet, les pointes saillantes qui présentent plus de facilité pour y porter les amarres, appartiennent à des rochers brûlés et sans consistance, que les secousses du navire font rompre aisément, dès qu'il est agité par le vent ou par les vagues.

La nouvelle île a environ une lieue de circonférence. Tout autour, mais très-près, la sonde donne trente à trente-cinq brasses de fond; plus loin, on n'en trouve plus. Il se détache souvent des rochers de l'île une quantité de fragmens de pierre ponce, qui, flottant sur la surface de la mer, sont poussés sur les rivages des îles de l'Archipel, où j'en ai vu plusieurs aborder, entraînés par les vents. La quantité de ces produits légers des volcans, lancée par l'île nouvelle, fut si considérable dans les premiers temps de son étonnante apparition, que la mer de l'Archipel en fut couverte, et que plusieurs ports en furent bouchés, au point qu'il n'en pouvoit sortir aucune barque, quelque petite qu'elle fût, à moins que l'on ne frayât son passage à l'aide de pierres[1].

La terre végétale ne recouvre encore, en aucun endroit, un sol calciné, et dont la superficie n'est exposée à l'air et aux pluies, que depuis un temps trop court pour être décomposée par ces agens actifs, mais aussi lents que ceux de sa formation furent prompts et impétueux. La petite Kammeni, sur la-

[1] *Voyez* Thevenot, *Relation d'un Voyage au Levant*, in-4°. chap. 68, page 204.

quelle on voit les six cratères par lesquels le volcan a vomi les matières qui la composent, est également nue et aride; mais la grande Kammeni, plus ancienne, est couverte d'une couche légère d'une poussière qui permet à quelques herbes d'y croître. L'île d'*Aspronisi*, la *Therasia* des anciens, est tapissée de verdure, et l'on y voit quelques arbres épars.

Dans ces parages, théâtre des plus surprenantes opérations de la nature, l'on doit s'attendre à de nouvelles catastrophes, comme à l'apparition de terres nouvelles. Un banc, fondement d'une île, s'exhausse de jour en jour. Il n'y a pas cent ans qu'il y avoit au-dessus dix-huit brasses d'eau; il n'y en avoit plus que cinq ou six lorsque je voyageois dans ces mers, et ce terrain se sera depuis, vraisemblablement, élevé davantage.

Des terres qui reposent sur de nombreuses cavités, dont les parois sont desséchées et sans consistance, que des gouffres où s'entretient un terrible et durable incendie, minent et dévorent, sont exposées à des bouleversemens, à des commotions. Et ces ébranlemens se font sentir quelquefois en mer, à une assez grande distance des îles. Un offi-

cier de la marine, très-digne de foi, qui commandoit en 1775 la barque de guerre l'*Hirondelle*, m'a raconté qu'étant en mer assez près, et à l'ouest de Santorin, il éprouva, pendant la nuit, des effets très-violens d'un tremblement de terre. La masse des eaux en fut tellement ébranlée, que le vaisseau reçut de très-fortes secousses, qui jetèrent l'alarme parmi l'équipage, et lui firent croire que l'on avoit échoué sur quelque roche cachée sous l'eau. Les animaux renfermés dans le vaisseau, moutons, chiens, volailles, se mirent en même temps à crier d'une manière extraordinaire, et, par leur agitation et leurs clameurs, montrèrent qu'ils partageoient la terreur dont les hommes étoient frappés.

Cependant les tremblemens de terre sont moins fréquens de notre temps à Santorin, qu'ils ne l'étoient aux époques où les volcans déployoient la terrible activité de leurs foudres souterraines; ces grands phénomènes de la nature n'y répandent plus l'épouvante qu'à de longs intervalles. L'on ignore à quelle époque cette île a quitté le nom de *Calliste*, pour prendre celui de *Thera*, ni en quel temps elle commença à s'appeler *Sant-Erini*, du nom de sainte Irène, patrone de l'île. De

Sant-Erini l'on a fait *Santorin*. Quoi qu'il en soit, si jadis cette contrée mérita le nom d'île très-belle, *Callistè*, on peut lui donner aujourd'hui, à tout aussi juste titre, celui de très-affreuse. L'on y voit de toutes parts, l'action des volcans; tout y est dévoré par le feu, calciné, projeté et entassé dans une horrible confusion. Des masses énormes de rochers brûlés et d'un gris noirâtre, inaccessibles et à peine abordables, la ceignent du côté de la mer; au pied sont des gouffres sans fond; dans l'intérieur, des laves, des pierres ponces, des pouzzolanes, toutes les substances volcaniques y forment le territoire: point de bois, point de rivières, point de ruisseaux; c'est un apanage que l'incendie semble avoir disposé pour une éternelle aridité.

L'on ne s'attendroit pas, en effet, à rencontrer des cantons fertiles au milieu de tous les élémens de la stérilité. Les plantes céréales croissent fort bien sur des couches de cendres et de pierres ponces; le coton y réussit également; des arbres fruitiers y prennent racine; et y répandent quelqu'agrément; enfin de beaux vignobles y produisent des vins fort estimés mais sulfureux, qui, avec le coton et

les belles toiles qu'on y fabrique, font de Santorin l'une des îles les plus commerçantes de l'Archipel. Au temps où Tournefort voyageoit, les François y avoient un consul ; mais il en a été retiré avec le commerce qu'ils y faisoient. Deux évêques, l'un grec et l'autre latin, conduisent leurs ouailles respectives, en se harcelant sans cesse et se disputant sur des matières qu'ils n'entendent pas mieux l'un que l'autre. La France y entretenoit des jésuites et des capucins, qui n'étoient guère plus d'accord que les évêques.

Les habitans n'ont d'autre eau que celle des citernes. C'est aussi dans cette roche calcinée, et d'une consistance si légère, qu'ils bâtissent, où plutôt qu'ils excavent leurs maisons, la plupart arrondies en voûte. Sans être précisément mal-sain, le séjour de Santorin n'est pas exempt de dangers. Les vapeurs volcaniques qu'on y respire, altèrent la santé, et ceux qui y demeurent long-temps exposés, sont sujets à l'éthisie.

A la partie méridionale de Santorin, étoit bâtie, au sommet d'une montagne appelée de nos jours *montagne de S.-Etienne*, une ville florissante, capitale de l'île dont elle portoit

le nom de *Thera.* Ses ruines attestent encore son ancienne magnificence. Il y avoit un temple dédié à Neptune, et un autre à Apollon, à qui l'île entière étoit consacrée. Tournefort rapporte des inscriptions de Thera [1], et Choiseul-Gouffier les dessins de fragmens de superbes monumens, et en particulier de deux grandes statues, dont il est question dans les inscriptions, et que le peuple de Thera avoit érigées aux empereurs Marc-Aurèle et Antonin. Ces statues, d'un assez beau travail, sont en marbre, mais à présent elles sont sans têtes [2], et couchées par terre.

Un usage singulier, et que l'on ne retrouve dans l'histoire d'aucun autre peuple, s'étoit établi à Thera. On n'y pleuroit jamais ni les enfans qui mouroient avant sept ans, ni les hommes qui mouroient au-delà de cinquante; ceux-ci, parce qu'ils avoient apparemment assez vécu, et ceux-là, parce qu'on ne pensoit pas qu'ils eussent encore vécu [3].

Le lieu le plus agréable de Santorin, est *Pyrgos*, bourg bâti sur un tertre, d'où l'on

[1] *Voyage du Levant*, tome I, page 272.

[2] *Voyage pittoresque de la Grèce*, tome I, page 37, et planche XLIX.

[3] *Idem*, *ibidem*.

découvre les deux mers et les plus beaux cantons de l'île. Au pied est une anse propre à recevoir seulement les bateaux du pays, encore n'y sont-ils pas toujours en sûreté ; et lorsque le vent et la mer s'élèvent et s'agitent, ils sont forcés de l'abandonner et de gagner une petite baie plus profonde et plus sûre, au nord du cap *Apanomeria*, et sous un autre bourg qui porte le nom de *San-Nicolo*. Celui-ci est sur une haute éminence, formée de groupes énormes de rochers brûlés, taillés à pic au bord des abîmes de la mer, et menaçant de s'y engloutir avec la population qui s'est établie sur une base aussi peu solide, et dont l'aspect inspire l'horreur.

Entre San-Nicolo et Pyrgos, au fond du fer à cheval que forme à l'ouest l'île de Santorin, et sur une pointe qui s'avance vers les îles Kammeni, l'on voit le château de Scaro, dont la situation est encore plus effrayante que celle de San-Nicolo. Les rochers de ce cap étroit sont aussi calcinés, mais plus hauts et plus déchirés qu'en aucun lieu de la côte ; en sorte que Scaro paroît à demi-suspendu au-dessus d'horribles précipices qui se terminent à la mer ; tandis qu'une partie de ces mêmes roches presque réduites en

cendre, domine le bourg d'un côté, et menace à chaque instant de l'écraser.

Pyrgos, San-Nicolo et Scaro, sont les trois seuls endroits un peu considérables de Santorin; il y a quelques villages dans l'intérieur, et la population entière, réunie, peut former une masse de huit à dix mille habitans, industrieux, actifs, mais que les opinions religieuses divisent et souvent aigrissent les uns contre les autres, comme leurs évêques, les uns étant catholiques, et les autres déclarés hérétiques; tous fort crédules, fort entêtés en matière de théologie, et cherchant continuellement à étendre leur croyance et leur domination, aux dépens de leurs adversaires.

Les habitans de Santorin partagent, avec ceux d'un grand nombre d'autres îles, l'avantage de n'avoir pas de turcs parmi eux. Leurs côtes ne présentant pas de ports et de points de relâche, elles ne sont pas fréquentées par les vaisseaux de guerre de la marine ottomane, et presque jamais par les armemens en course. En acquittant le tribut que l'on exige d'eux, ils sont moins tourmentés que beaucoup d'autres insulaires, et ils peuvent se livrer, avec plus de sûreté et de calme, aux travaux de la culture et aux opérations de leur négoce.

Ces Grecs industrieux sentoient tellement le prix de cette sorte de liberté, acquise par la situation de leur île, qu'ils employèrent, ces années dernières, tous les moyens imaginables pour engager deux savans voyageurs françois, Olivier et Bruguière, à ne point les livrer à la barbare fiscalité des Turcs, en faisant exploiter chez eux la pouzzolane d'excellente qualité, qui s'y trouve abondamment, et que l'on destinoit à construire, dans le port de Constantinople, un bassin sur le modèle de celui de Toulon [1]. Des motifs très-louables, sans doute, d'intérêt public et de générosité personnelle, déterminèrent ces savans à rejeter les offres des grecs de Santorin, comme ils avoient auparavant repoussé les propositions très-avantageuses, mais d'un autre genre, que des arméniens leur avoient faites. En ceci, de même que dans beaucoup d'autres circonstances, les loix de l'humanité ne purent s'accorder avec les

[1] Rapport du voyage fait, par ordre du gouvernement, dans l'Empire ottoman, l'Egypte et la Perse, pendant les six premières années de la république, lu à l'institut national par le citoyen OLIVIER, membre associé, dans la séance du 26 pluviôse. Magasin encyclop. quatrième année, tome VI, n°. 22, page 196.

règles de la politique. Des officiers de la Porte ottomane sont venus au milieu des habitans de Santorin, employer la violence et l'injustice, à l'effet de les détourner de leurs paisibles et fructueux travaux, et de les forcer à extraire la matière volcanique, principe d'une tyrannie locale, qu'ils avoient eu jusqu'alors le bonheur d'éviter, et d'une haine durable contre les François, qu'ils considéreront longtemps comme les auteurs de leur infortune.

L'île de Santorin a fort peu de largeur, et son circuit peut être évalué à sept à huit lieues. Du haut de ses montagnes, l'on découvre l'île de Candie, qui en est éloignée d'environ dix-huit lieues. A deux lieues au sud-ouest de Santorin, on trouve deux îlots très-peu connus, parce qu'ils n'offrent aucun intérêt, et sur lesquels je n'ai pu me procurer aucun renseignement. On les nomme la *grande* et la *petite Christiane*.

CHAPITRE XVI.

ILE DE CANDIE, AVANTAGES DE SA POSITION, DIRECTION PARTICULIÈRE DE SON PLAN, ET CONJECTURES SUR SA FORMATION. — LA CANNÉE. — SAVARY, SES TALENS, SON CARACTÈRE, SON AMABILITÉ. — CONSULS DE FRANCE A LA CANNÉE. — RENCONTRE D'UNE COMPATRIOTE DE L'AUTEUR. — HUILE D'OLIVE. — CAPUCIN. — RENÉGAT PROVENÇAL. — JANISSAIRE. — MOINES GRECS.

J'AI fait trois voyages à l'île de Candie; trois fois j'ai abordé aux rivages de cette contrée fameuse, qui, sous le nom de *Crète*, fut illustrée par les institutions de Minos, les cent villes qu'elle contenoit, et le courage de ses habitans; qui, dans des temps moins reculés, devint le magnifique domaine de la république de Venise, et le théâtre de la valeur insigne de ses armées; qui enfin partage le sort commun d'infortune attaché à tous les pays sujets à la monstrueuse domination des Ottomans.

Ma première relâche en cette île, fut avec la frégate de guerre, l'*Attalante*, sur laquelle je passai en Egypte; la polacre que je pris à Alexandrie, m'y ramena une seconde fois, et j'y revins encore avec une autre frégate de guerre, la *Mignonne*, que commandoit d'Entrecasteaux. J'y ai mis à profit les séjours plus ou moins longs que j'y ai faits; et sans m'arrêter aux époques de ces différens voyages, ni m'astreindre à en donner des relations distinctes, je réunirai en un seul point les remarques que j'y ai recueillies à diverses reprises.

L'île de Candie est la plus grande de la Méditerranée, et sa position semble lui en assurer l'empire et le commerce. Elle est en effet très-voisine de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe; quelques-uns de ses ports sont aussi bons que spacieux : il seroit facile d'y préparer des expéditions pour les trois parties du monde. Sa population est nombreuse et active; les productions très-variées de son territoire ont les qualités propres à les faire rechercher; la nature du sol, la douceur de la température y promettent l'aisance et l'agrément; et cette contrée pourroit être encore, comme très-anciennement, l'*île des*

bienheureux[1], si les loix de Minos, qu'Homère regardoit comme émanées de Jupiter lui-même[2], pouvoient de nouveau gouverner un peuple, dont l'antique grandeur s'est effacée sous l'empreinte d'une avilissante servitude.

De même que la plupart des îles de l'Archipel, celle-ci est beaucoup plus longue que large; on lui donne deux cents lieues de circonférence; elle est en partie située sous le 31[e]. degré de latitude, et elle est comprise entre les 41[e]. et 44[e]. degrés de longitude. Mais ce qui n'a pas encore été remarqué, et qui est néanmoins une observation importante, c'est que toutes les autres îles de la même mer sont dirigées, dans leur longueur, du septentrion au midi, avec plus ou moins d'inclinaison vers l'orient ou l'occident; au lieu que le plan de l'île de Candie est du levant au couchant; elle paroît être une longue base, sur laquelle repose l'Archipel entier. Cette direction particulière indique une origine différente. Les îles de la mer Egée sont les sommets de montagnes qui appartenoient à

[1] *Macarion nésos*. Vid. PLIN. his. nat. lib. IV, cap. 18.

[2] Odyssée, liv. XIX.

une contrée dont les plaines ont été submergées par une soudaine irruption des eaux du Pont-Euxin. Les effets de cette vaste submersion se reconnoissent à la forme des masses qu'elle a laissé subsister, et qui ont toutes conservé un plan parallèle au courant qui les a isolées, et dont l'impétuosité est venu se rompre sur le sol de Candie, qu'il n'a pu entamer. Ne peut-on pas supposer que ces mêmes eaux, d'une rapidité si violente, et dont une partie étoit dirigée vers le sud-est, refoulées par les terres de la Syrie, auront exercé leur action dans un sens contraire à leur première impulsion, et auront détaché de l'Afrique l'île de Candie, en inondant les terres basses qui les unissoient? Et cette conjecture de l'ancienne jonction de l'île de Candie avec les côtes de la Barbarie, acquiert un degré de probabilité de plus, lorsqu'on fait attention au peu de profondeur du canal qui les sépare, et dont le fond est par-tout accessible à la sonde.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, que je ne présente qu'avec défiance, l'île de Candie a encore un autre rapport avec les autres îles de cette même partie de la Méditerranée: une chaîne de montagnes la traverse dans sa

longueur ; mais son territoire est le plus montueux de toutes.

Lorsqu'on vient de l'occident, la première terre que l'on découvre est une pointe fort prolongée dans la mer, et que par cette raison l'on a appelée cap *Spada*, anciennement promontoire *Psacum*. Cette longue pointe forme, avec celle du cap *Melecca* ou *Mélek*, que nos navigateurs appellent *Mélier*, autrefois *Ciamum*, une large baie, au fond de laquelle se trouvent le port et la ville de *la Cannée*. L'on s'accorde assez généralement à penser qu'elle est bâtie à l'emplacement de *Cydonie* ou *Cydon*, ville florissante de l'ancienne Crète. L'on n'y aperçoit aucun vestige d'édifices antiques, et ce n'est que sur ce que les historiens et les géographes nous en ont transmis, que l'on détermine cette position.

La ville moderne n'a rien de remarquable. La forme de ses bâtimens est la même que dans tout l'Orient ; c'est-à-dire, qu'au lieu de toitures inclinées et relevées en arête dans leur milieu, elles ont une couverture plane, sans tuiles ni ardoises, et en terrasse. La plupart n'ont qu'un étage ; les rues sont tirées au cordeau ; quelques-unes sont assez larges, et des fontaines coulent avec abondance dans

les places publiques. Savary, qui a souvent cherché à embellir les choses les moins belles, parle des galeries qui ornent les maisons dont le port est environné, et d'où la vue est charmante[1]. La vue s'étend en effet assez loin, mais seulement sur le golfe formé par les caps Mélek et Spada, et cet espace de mer est souvent nu; les vaisseaux qui entrent ou qui sortent du port, n'étant pas aussi fréquens que Savary semble le faire entendre. D'un autre côté, la *galerie* d'où ce voyageur découvroit un horizon qui, dans le vrai, ne présente rien de charmant, parce que le tableau manque de points de vue et de mouvement, loin d'orner la maison du consul de France, servoit plutôt à la déparer. Ce n'étoit, en effet, qu'un misérable tambour en planches, sur lequel on n'étoit point en sûreté, et où aboutissoit un escalier, ou, pour mieux dire, une échelle en bois, posée en dehors pour arriver à l'étage supérieur, qui formoit le logement du consul.

Cette manie de prêter aux objets les plus simples un lustre dont souvent ils ne sont pas susceptibles, se fait apercevoir dans les

[1] Lettres sur la Grèce, à la fin de la vingt-neuvième lettre.

lettres que Savary a écrites sur la Grèce, avec plus d'affectation encore que dans son ouvrage sur l'Egypte. L'on croiroit lire des contes orientaux. Soit que l'imagination de l'auteur ait acquis plus d'empire, par l'habitude de n'être pas contenue, soit que, cédant à sa passion de peindre des sujets qu'il ne falloit que crayonner avec exactitude, il se soit fait un besoin de les faire briller d'un éclat qui leur manquoit, ses pinceaux se sont trop souvent écartés du modèle, et son coloris a plus d'une fois déguisé l'austère vérité. Ses peintures, d'ailleurs, quelque brillantes qu'elles soient, se trouvent souvent placées hors de propos et à contre-sens. On lit, par exemple, avec un extrême plaisir, le portrait que, d'une main habile et légère, il trace de deux religieuses d'un couvent de femmes grecques des environs de la Cannée; il n'est pas possible de présenter, avec plus d'art et d'agrément, le contraste de deux figures, dont l'une réunissoit tous les charmes de la beauté et de la jeunesse, tandis que l'autre présentoit l'empreinte profonde de la vieillesse et de la décrépitude. Mais étoit-ce la peine de voyager en Grèce pour composer ces portraits, qui pourroient peut-être passer

pour des portraits de fantaisie? et dans quel monastère de nos pays n'a-t-on pas vu de vieilles et de jeunes religieuses offrir les mêmes traits de disparité et d'opposition ?

Mais si, comme voyageur, Savary s'égare au-delà des limites que l'exactitude a posées, il entraîne les suffrages lorsqu'on le considère comme écrivain. Il possède, au plus haut degré, le talent de sentir et de faire sentir vivement; ses descriptions sont pleines de chaleur et de vie: son style est brillant comme son imagination; et les excès de son esprit ne sont, pour ainsi dire, que des torts de son ame brûlante, qui cherchoit à animer tout ce qui l'environnoit, et à y répandre les teintes délicieuses du sentiment dont elle étoit embrasée.

A ces rares et aimables qualités de l'ame, Savary joignoit un extérieur simple et uni; il étoit doué d'une bonté naturelle qui le faisoit aimer, comme la droiture de son caractère lui attiroit l'estime. Sa conversation, de même que toutes ses habitudes, n'avoit rien de recherché; il sembloit avoir réservé le feu de son esprit pour ses ouvrages; et quand on l'entendoit parler, on ne s'attendoit pas à goûter tant de plaisir à le lire. Je l'avois vu

en Egypte; je le retrouvai, en 1780, à la Cannée. Il avoit suivi la destinée de son digne et respectable ami, M. de Kercy, que, contre toute apparence de succès, M. de Tott, nommé par la cour inspecteur général des échelles du Levant, avoit envoyé à Damiette, pour y exercer les fonctions de vice-consul. M. de Kercy fut bientôt forcé de quitter un poste si dangereux; il vint occuper le consulat de la Cannée, où j'eus beaucoup à me louer des procédés honnêtes de deux amis également recommandables par leurs vertus et leur mérite; et les lignes que je viens de consacrer à la mémoire de l'un d'eux, envers lequel, soit qu'on l'ait loué, soit qu'on l'ait blâmé, on a presque toujours été injuste, sont l'expression de la vérité et des sentimens qu'ils m'ont inspirés.

Le consul de France, qui résidoit à la Cannée avant M. de Kercy, avoit pour épouse une jeune personne, née dans le même lieu et dans le même quartier que moi; nos familles étoient depuis long-temps unies, et notre reconnoissance, qui n'eut lieu qu'au bout de quelques jours, eut quelque chose de théâtral, mais en même temps de fort agréable. Il faut avoir passé plusieurs années hors de sa patrie,

avoir parcouru des contrées fort éloignées et périlleuses, pour éprouver la jouissance qui est attachée à la rencontre d'un de ses proches, ou de personnes qui en rappellent de chéries, ainsi que les douces habitudes des premières années de la vie. Je ne sais si ma jeune compatriote se trouvoit heureuse d'une union que l'hymen avoit formée, sans l'avoir éclairée de son flambeau, puisqu'il existoit une trop grande disproportion d'âge et d'extérieur, sans même y avoir ajouté les charmes ou les consolations de la fécondité. Mais des ouvertures presqu'imperceptibles, dont les planchers, les portes et les cloisons des appartemens étoient, pour ainsi dire, criblés, me donnèrent à penser que l'œil de la jalousie s'y tenoit aux aguets, et que le pavillon qui flottoit au-dessus de la maison consulaire, n'étoit pas un talisman assez puissant pour y introduire la confiance françoise, ni pour en écarter l'absurde et farouche incrédulité des musulmans, au sujet du plus intéressant attribut de la beauté, la fidélité des femmes.

Plusieurs maisons de Marseille entretenoient aussi des facteurs à la Cannée; leur principal commerce consistoit en une grande

quantité d'huile d'olive, que l'île de Candie fournit, et qui servoit à alimenter nos manufactures de savon. Il s'en faisoit chaque année les chargemens de vingt bâtimens pour la France, et ces mêmes bâtimens rapportoient aux Turcs le savon fabriqué; mais cette branche d'industrie nationale avoit beaucoup perdu de son importance, par les imprudentes combinaisons de quelques françois, qui avoient enseigné aux turcs de la Cannée à fabriquer le savon, et qui avoient dirigé cette fabrication.

Outre le consul et les négocians, il y avoit encore un capucin françois, qui leur servoit d'aumônier. La maison qu'il occupoit dans l'intérieur de la ville, étoit ouverte aux étrangers, qui y trouvoient le logement et la table à un prix très-modéré, et que l'honnête religieux laissoit toujours à la disposition de ses pensionnaires. Je m'y logeai à mon second voyage, et j'eus tout lieu d'être satisfait des attentions et de la bonne société de mon hôte. Il avoit, pour le servir à table et à l'autel, un petit grec de l'île de Cerigo, parlant assez bien françois; il eut la complaisance de permettre que ce jeune homme me suivît, à mon départ de la Cannée, pour

être

être mon interprète pendant le reste de mon voyage.

Afin de remplir le même objet, dans les diverses excursions que je fis en Candie, je me faisois accompagner par un renégat provençal, mauvais matelot, qui, pour échapper à une juste punition, avoit feint d'embrasser la religion de Mahomet. Il étoit canonnier au fort de la Sude, quoiqu'il n'eût jamais été employé au service du canon; et dans ce nouvel état, il passoit pour un homme fort habile aux yeux de ses compagnons, dont l'ignorance en artillerie étoit encore plus grande. Malgré ses prétendus talens, cet homme vivoit dans la misère et dans l'abjection; il connoissoit parfaitement la masse du peuple, au milieu duquel il traînoit son existence avilie, et dont il n'avoit pas su gagner la confiance en adoptant ses principes religieux et ses habitudes; il se rendoit également justice lui-même, et la vérité lui échappoit quelquefois, sur ce sujet, d'une manière fort ingénue. Il lui arrivoit, lorsque nous étions en voyage, de me recommander de tenir toujours mes effets très-près de moi, *parce que*, me disoit-il, *vous devez vous défier de tout le monde dans ce pays*, *et de*

moi le premier. Un aveu de cette nature m'avoit donné la mesure de la confiance que je pouvois avoir en ce malheureux ; je dois néanmoins convenir que jamais il ne m'a volé ni trompé, quoique je n'aie pas toujours usé des précautions, que le peu de foi qu'il avoit lui-même en sa probité l'engageoit à m'indiquer.

L'on m'avoit donné, pour me mettre à l'abri de toute insulte, lorsque je sortois de la ville, un janissaire, qui étoit peut-être l'homme le plus beau, le plus robuste et le plus nerveux que j'aie vu de ma vie. On pouvoit aussi le ranger au nombre des plus méchans. Il étoit la terreur des campagnes. Constamment armé jusqu'aux dents, il faisoit à tout propos usage de ses armes ; la menace étoit sans cesse à sa bouche, et sa physionomie dure, ses grands yeux étincelans, ses emportemens, sa stature et sa vigueur, en faisoient redouter les effets. Il traitoit les Grecs comme un vil troupeau ; les coups de bâtons, de sabre, et même de pistolet, leur étoient distribués à la moindre résistance qu'ils opposoient à ses volontés tyranniques. On m'avoit présenté ce Turc, de Candie, comme un homme hardi et entreprenant, et

l'on ne s'étoit pas trompé ; l'on auroit eu également raison de me le peindre comme un brigand dangereux et sans frein. Mais cet homme, furieux pour les autres, fut toujours fort doux avec moi ; il étoit capable de sentir qu'étant à ma solde, il devoit m'obéir, et jamais il n'y manqua, du moins en tout ce qui me concernoit personnellement. Du reste, cette sorte d'empire que j'avois sur lui, n'alloit pas jusqu'à l'empêcher de maltraiter les Grecs trop lents à exécuter ses ordres, dans les villages où nous nous arrêtions, ni de me faire mettre pied à terre à tous les couvens qui se trouvoient près de notre route, quelque voisins qu'ils fussent les uns des autres. Il y ordonnoit une collation, se faisoit servir les meilleurs vins, dont il s'enivroit en dépit de Mahomet ; mettoit le trouble et la terreur dans le monastère, et ne le quittoit qu'après s'être gorgé de nourriture et de boisson, et avec l'espoir de rencontrer bientôt un autre gîte pour y renouveler les mêmes orgies et le même vacarme. Je me cachois de lui soigneusement, quand j'offrois aux moines un juste dédommagement ; ils ne l'acceptoient eux-mêmes qu'en tremblant ; et ils eussent été perdus, si mon fougueux compagnon s'en

fût aperçu. Ces pauvres religieux me plaignoient bien sincèrement d'être, pour ainsi dire, entre ses mains; et ils ne pouvoient concevoir comment je ne devenois pas aussi la victime de son caractère violent et emporté.

Si l'ame de ces moines n'eût pas été flétrie par l'esclavage, de quels tourmens n'eût-elle pas été déchirée, en se rappelant que leur nation fut autrefois célèbre par sa puissance et sa grandeur, en songeant que, descendans des valeureux Crétois, ils avoient terminé une longue carrière de gloire, pour devenir les esclaves d'un barbare et le jouet de sa brutalité? Mais l'habitude du malheur, l'ignorance la plus épaisse, l'exercice de la superstition les ont tellement avilis, que l'on est tenté de cesser de les plaindre lorsqu'on les a connus.

CHAPITRE XVII.

VOYAGE AU CAP MÉLEK. — COUVENT DE LA TRINITÉ. — INSCRIPTION. — MOINES DE LA TRINITÉ, LEUR GENRE DE VIE, LEUR TABLE, LEUR HABITATION, LEUR POSITION A L'ÉGARD DES TURCS. — COMPARAISON DE CE MONASTÈRE ET DE CEUX DU DÉSERT DE NITRIE, EN EGYPTE. — CHASSE. — OISEAUX. — AGRICULTURE. BLÉ. — ORGE. — LUPINS. — SAISON DES PLUIES.

LE large promontoire, connu sous le nom de *cap Mélek*, offrant plusieurs points de curiosité, je ne manquai pas d'y aller. Je fis ce petit voyage à cheval; le vice-consul de France et trois capitaines de navires de commerce, mouillés dans le port de la Cannée, voulurent être de la partie. C'étoit au mois de novembre. Nous vîmes sur notre route beaucoup de bergeronnettes grises, et un plus grand nombre de grives.

A une demi-journée de la ville de la Cannée, l'on rencontre le couvent de la Trinité, adossé contre une haute montagne de rocs.

arides et entassés. Ce fond, sombre et sauvage, fait ressortir les parties éclairées du tableau, et contraste agréablement avec les campagnes qui sont en avant. C'est une grande plaine cultivée, entrecoupée par des cantons de vignes et à demi-ombragée par une quantité d'oliviers plantés à quelque distance l'un de l'autre. Au milieu de cette plaine embellie par la richesse de ses productions, une avenue de cyprès conduit jusqu'au grand escalier du monastère. D'autres cyprès et des orangers l'environnent, et forment un coup-d'œil charmant.

Le couvent est l'ouvrage des Vénitiens ; il a la forme d'un carré long, et il est très-bien bâti. L'église est d'un fort bon goût, et l'on voit aveo regret qu'elle n'a pas été achevée. Son intérieur est agréablement décoré. Sur le portail, on lit deux inscriptions, l'une en grec, l'autre en latin à-peu-près inintelligible. Voici l'inscription latine, que j'ai copiée fidellement, et qui ne donne pas une haute idée de l'érudition de son auteur :

PRECLARO ASINVZAN CAROLE, PROSAPIE, HIEREMIAS SAPIENTISSIMUS ET LAURENTIUS SOLERTISSIMOUS GERMANI AMBO SACRIFICI ET INIVGES, MAGNA CUM IMPENSA ET ACRIMONIA TALIA GESSERUNT ILLE ENIM SUFFI-

CIENTER INCEPTI LABOREM IMPENDIT QUE CONFECIT HONESTÈ HEVERO PROPAGATOR ILLIUS VOTI SUPPLEVIT RELIQUUM ET HOC PERPULCHRUM FUNDITUS TEMPLUM INSTAURAVIT.

Les noms des deux fondateurs de la maison sont consignés dans cette inscription, d'un latin fort bizarre ; mais, en même temps, l'on y a omis précisément l'essentiel, c'est-à-dire, la date.

Il s'en faut bien que toutes les cellules de ce couvent soient occupées. Cent religieux y demeuroient autrefois ; lorsque Tournefort y arriva, cinquante seulement composoient la communauté, et je n'y en trouvai pas plus de douze. Une diminution si rapide dans cette peuplade de cénobites, ne vient pas, comme on pourroit le penser, d'un refroidissement pour l'état monastique ; elle tient à la dépopulation générale, symptôme ordinaire du gouvernement des Turcs, et qui s'est fait sentir dans l'île de Candie avec plus de force qu'ailleurs.

Ce petit nombre de religieux est encore en butte aux violences de ces mêmes turcs, habitans des villes de Candie, et qui ont beaucoup de dureté dans le caractère. Une ai-

sance acquise par l'agriculture, n'ose se montrer à la Trinité. Cet asile d'hommes livrés à des travaux nobles et utiles, qui répandent sur la terre les trésors et la parure de la fécondité, ne seroit ni respecté ni ménagé, si des barbares y soupçonnoient des richesses, ou seulement l'abondance et le choix dans les alimens. Aussi ces moines affectent-ils de mener une vie pauvre, et ils se bornent au plus strict nécessaire. L'enseigne de la misère ne les met pas toujours à l'abri des visites et des mauvais traitemens de la brutalité. Des hommes méchans et emportés viennent quelquefois semer la terreur dans une enceinte qui commande les égards; et abusant de la sorte d'infamie qu'ils ont attachée au nom de chrétien, et du pesant et honteux esclavage dans lequel ils ont réduit les peuples qu'ils ont asservis, et pour qui l'ombre de la résistance envers eux seroit un crime capital, ils exigent, le sabre et le pistolet à la main, des rafraîchissemens qu'il est souvent dangereux de leur refuser. Quelques jours avant mon voyage à la Trinité, deux moines grecs d'un autre couvent, sur la route de Retimo, furent massacrés par des turcs qui s'introduisirent dans la maison, pendant la nuit, pour

se venger du refus qu'on leur avoit fait, la veille, de quelques tasses de café.

Dans ces brusques irruptions du brigandage, la position du supérieur du monastère devient très-délicate ; mais l'habitude de s'y voir exposé, la lui rend comme familière. On le voit bravant avec sang froid les menaces d'un fougueux emportement, tantôt employer le langage de la fermeté, tantôt chercher à appaiser, par le ton rampant de la bassesse, et presque toujours parvenir à éconduire des hôtes dangereux, en s'efforçant de leur prouver qu'il est impossible que la maison, trop pauvre, possède les moyens de les satisfaire. Ce rôle singulier, mélange de dignité et d'avilissement, qui dure souvent plusieurs heures, doit être très-pénible; certes, il faut être moine et grec, pour le soutenir aussi longtemps.

Des réduits secrets et presqu'impossibles à découvrir, dérobent aux recherches d'une pétulante avidité les provisions de choix, et on ne les en tire que dans certaines occasions, telles que l'arrivée de quelques étrangers. Ils sont bien accueillis ; mais cette bonne réception n'est que l'ombre d'une décente hospitalité ; c'est l'intérêt seul qui la suggère aux moines,

et ils ne manquent pas d'avertir que chez eux rien n'est gratuit ; ils n'attendent pas même les effets de la générosité, ni ceux d'une juste réciprocité de procédés honnêtes ; et au lieu de s'en rapporter à la délicatesse de leurs hôtes, ils les rançonnent de la manière la plus vile et la plus grossière; de sorte que la fausseté et la bassesse de leur caractère a bientôt fait perdre la bonne opinion que l'on avoit conçue d'hommes estimables, sous le rapport du travail et de l'industrie.

Nous trouvâmes chez eux une table servie avec simplicité et délicatesse ; les mets étoient abondans, mais sans apprêt ; c'étoit le luxe de la frugalité. L'on n'y sert point d'autres viandes que celles qu'on y apporte ; et nous nous étions munis de quelques volailles de la plus belle espèce ; les poules de Candie étant, en général, fort grosses, et portant sur leur tête une large touffe de longues plumes. Mais les fruits les plus délicieux s'y trouvoient avec profusion ; des olives fraîches, des pommes, des oranges dont la peau est plus fine et la pulpe plus suave que celles de Malte ; des figues douces et parfumées y répandoient une riche et brillante variété, en même temps qu'elles flattoient l'odorat. Des gâteaux d'un

miel embaumé, pur et blanc comme le cristal, et le plus beau du monde, s'élevoient en pyramide au milieu de ce service élégant. Les meilleurs fromages, fabriqués avec le lait des brebis, étoient aux deux extrémités; et le vin fumeux et doux, qui n'étoit point mélangé, faisoit naître la gaieté parmi les convives, et déridoit même la figure sombre des moines qui, peu soucieux du plaisir de nous offrir cette charmante collation, n'éprouvoient de satisfaction qu'en songeant à la récompense qu'ils s'en promettoient.

Cette maison de la Trinité n'offre rien de remarquable que sa charmante situation. Les religieux ont soin de faire descendre les étrangers dans un caveau très-peu curieux, où ils enterrent leurs morts. Les têtes des deux fondateurs, dont les noms se lisent dans l'inscription que je viens de rapporter, sont conservées dans des armoires vitrées, et les moines ne les montrent qu'avec vénération, suite de l'habitude plutôt que de la reconnoissance.

La tyrannie des Turcs pèse de plus d'une manière sur ce couvent, aussi-bien que sur les autres du même pays. Il n'est pas permis aux religieux qui les habitent, d'ajouter aux

bâtimens qui y sont construits, ni de réparer ceux qui tombent en ruine. Ils n'ont jamais pu parvenir à obtenir la faculté d'achever leur église; et lorsqu'ils veulent faire quelque réparation ou quelqu'embellissement, ils attendent qu'un pacha, moins dur ou plus traitable qu'ils ne le sont ordinairement, vienne commander à la Cannée; alors ils s'estiment heureux d'en acheter, à tout prix, la permission d'appeler des ouvriers. C'est ainsi que, peu de temps avant mon arrivée, ils avoient payé chèrement le droit de faire dorer les sculptures du fond de leur église. Mais ces travaux, quoiqu'autorisés par le gouverneur, doivent être suivis avec ménagement. Poussés trop loin, ils réveilleroient la cupidité des Turcs, qui, concevant une trop haute idée des richesses des religieux, ne manqueroient pas d'en faire le prétexte de nouvelles extorsions. Quelle monstrueuse administration que celle qui punit, comme un crime, le soin d'orner et de réparer sa demeure, et où ce qui mérite le plus d'encouragement, n'est qu'une source de froissemens et de calamités !

Nous passâmes deux jours dans cette agréable retraite. Nos journées s'écouloient à parcourir la belle plaine, à l'extrémité de la-

quelle elle est placée, à prendre le plaisir de la chasse, à s'égarer sur les collines qui la bordent; le soir on se réunissoit; la collation étoit préparée, et les mets sains et délicieux dont elle étoit composée, ne pouvoient troubler, par une digestion pénible, le repos auquel un exercice doux nous avoit disposés.

Lorsque je comparois cette heureuse situation à celle où je m'étois trouvé, quelque temps auparavant, dans les hideux monastères coptes du désert de Saint-Macaire ou de Nitrie, en Egypte, combien elle me paroissoit ravissante! Là, un climat de feu, des sables mouvans et échauffés, qu'aucune pluie ne rafraîchit, qu'aucun être animé ne recherche, une végétation rare, âpre et sans attraits, annoncent la défaillance de la nature. Une enceinte de hautes murailles, brûlantes comme le sol sur lequel elles posent, attriste l'ame et effraie la vue; et lorsqu'on pénètre dans cette horrible prison, l'on n'y rencontre que la même nudité qui règne au dehors, des antres plutôt que des cellules, une eau détestable, du pain de lentilles, et toutes les marques de la plus affreuse misère. Ici, au contraire, la température est douce, la terre fertile se pare des plus ri-

ches productions ; les sites sont rians ; tout y charme les sens, tout y est bon, agréable, à l'exception du gouvernement, que l'on aime à oublier lorsqu'on parcourt ce charmant canton.

Nos chasses, ou, pour mieux dire, nos promenades, car elles n'étoient point fatigantes, nous produisirent plusieurs espèces d'oiseaux. Nous eûmes des perdrix rouges, deux bécasses, les seules que nous rencontrâmes, et qui étoient extrêmement maigres; des tourterelles, des grives et des merles, qui sont en grand nombre sur les oliviers, dont ils mangent les fruits. Nous vîmes aussi beaucoup d'alouettes rassemblées en troupes nombreuses dans les champs ; et sur les oliviers, des pinsons, des mésanges, des chardonnerets, des bouvreuils, etc. J'ai remarqué que ces derniers oiseaux ne se réunissoient pas plusieurs ensemble, comme les autres ; on ne les voit que par couples ; le mâle et la femelle se suivent et se tiennent près l'un de l'autre ; ils se rappellent souvent, le mâle par un cri formé d'un son aigu, suivi de deux sons graves, assez semblables à celui que donnent deux petites pierres que l'on frappe l'une contre l'autre. C'est par ces deux derniers tons seulement que la femelle répond.

Les bouvreuils sifflent comme le merle ; on parvient même à leur faire articuler des mots, après qu'on leur a coupé le filet de la langue.

L'on commençoit à labourer et à ensemencer les terres. Un seul coup de charrue précédoit les semailles du blé ; et pour l'orge, l'on se contentoit de la répandre sur le chaume, et d'y passer ensuite la charrue, ainsi que je l'ai vu pratiquer dans ma patrie, pour le blé même, par des cultivateurs négligens et tardifs. Les sillons n'étoient point tracés profondément, l'on se contentoit de déchirer la surface du sol, et cette culture légère que suivent des récoltes abondantes, est un indice certain de la fertilité de la terre. En l'examinant, on découvroit en effet qu'elle est de la meilleure qualité, rougeâtre, et d'une bonne consistance, sans être trop compacte.

Cette terre légère, mais substantielle, convient aussi beaucoup à la culture des lupins ; on en ensemence des champs entiers. Ce légume est un aliment commun pour le peuple de Candie. Afin de le dépouiller de l'âcreté et de l'amertume insupportables, qui empêchent d'en faire usage sans préparation, on le met tremper pendant cinq à six jours dans de l'eau de mer ; on le fait bouillir ensuite,

et on le mange en rejetant son écorce ou enveloppe.

Les semailles ne se font en Candie, qu'après les premières pluies, qui y commencent ordinairement en octobre. Elles arrivèrent plus tard en 1778, et l'on n'en vit tomber, pour la première fois de cette saison, que le 11 novembre; aussi les campagnes étoient-elles brûlées, et les plantes y périssoient desséchées. Les premières pluies y sont accompagnées d'orages, de vents impétueux et de coups de tonnerre.

Cet hiver de l'île de Candie n'est, à proprement parler, qu'une saison pluvieuse, pendant laquelle le ciel est plus chargé de nuages, et la chaleur moins forte, mais jamais au point d'obliger à recourir à une chaleur artificielle: c'est un temps plus tempéré, plus humide, mais qui n'a rien de rude ni de désagréable.

Cependant les hautes montagnes se couvrent de neige dans cette saison. Le 18 novembre 1778, l'on vit, pour la première fois, le sommet des montagnes élevées, qui forment un amphithéâtre derrière la Cannée, chargé de neige; elle y reste jusqu'au mois de juin. L'on a observé que, lorsque l'hiver

a blanchi la cime de ces monts, le vent du nord qui souffle souvent, avec une impétuosité dangereuse, dans le golfe de la Cannée, ne s'y fait plus sentir avec autant de violence, parce qu'il est arrêté, ou du moins fort modéré par un léger vent de terre, que l'on nomme *vent de neige*.

Une longue suite d'observations a fourni aux navigateurs qui fréquentent le port de la Cannée, un moyen assuré de connoître l'état de l'atmosphère en pleine mer, à la seule inspection de la même chaîne de montagnes qui ceint la ville au midi. Lorsque des nuages s'amoncellent au-dessus du plus saillant de ces monts, qui porte le nom de *Calepo*, le temps est mauvais au large, et le vent presque toujours au nord ; les vaisseaux se gardent bien alors de sortir du port. Si, au contraire, la cime de cette montagne est nette et dégagée de vapeurs, ils sont assurés de trouver, au dehors, un vent modéré et favorable pour sortir du golfe et s'éloigner des côtes.

CHAPITRE XVIII.

CALOYERS. — PAPAS. — LEURS OFFICES. — NOMINATION DES CHEFS DE L'ÉGLISE GRECQUE. — ANCIENNE FORMULE DES LETTRES PATENTES, POUR LA NOMINATION DES EVÊQUES GRECS. — ACCIDENT. — COUVENT DE SAINT-JEAN. — AUTRE COUVENT ABANDONNÉ, DU MÊME NOM. — MONTAGNES DU CAP MÉLEK. — CATHOLICOS. — GROTTE. — STALACTITES. — SOLITUDE. — PERDRIX. — CHÈVRES SAUVAGES. — GROTTE DE L'OURS. — RETOUR A LA CANNÉE. — TURC, AMI DES FRANÇOIS.

LES couvens sont très-multipliés dans la Grèce; ce sont des refuges consacrés à l'ignorance, à la superstition, et le plus souvent à la fainéantise. On donne aux moines le nom de *caloyers*; de *kalos*, bon, et de *gèros*, vieillard, bon vieillard. Il s'en faut bien, cependant, que l'on ne voie parmi eux que des vieillards, ni même que des hommes d'un âge mûr. Il n'est pas rare d'y rencontrer des jeunes gens, des enfans de dix à douze ans,

revêtus de l'habit, qui consiste en une longue robe noire et unie, arrêtée par une ceinture. La variété des réglemens, la bigarrure des costumes, qui frappent dans les diverses nuances de religieux répandues sur la surface des pays soumis à l'église latine, ne se font point remarquer chez les Grecs; il n'existe qu'un seul ordre, celui de saint Basile; et les moines assujettis au même régime, portent aussi le même vêtement.

Ces religieux sont fort sales, et l'on peut ajouter, fort laids, par l'habitude qu'ils ont de négliger leur extérieur, et de ne soigner ni leur barbe, ni leurs cheveux. Ils ne sont guère plus beaux à l'intérieur. L'hypocrisie, une orgueilleuse et grossière ignorance, la bassesse, la perfidie, forment leur caractère; sans instruction, ils veulent passer, aux yeux du peuple, pour posséder de grandes lumières, et jouir d'une réputation de sainteté, qui leur attire le respect et les égards.

Leurs vœux sont l'obéissance, la chasteté et l'abstinence. Le premier et le dernier de ces vœux sont assez exactement suivis; des hommes nés dans l'esclavage, sont très-propres à se courber sous quelque joug que ce soit; et habitués, dès l'enfance, à une vie

dure et misérable, la plupart de ces caloyers n'étant tirés que de la classe la plus basse, ils supportent aisément, et la simplicité d'une nourriture grossière, et les privations que leur imposent les jeûnes fréquens auxquels ils sont astreints ; quoique plusieurs, dit-on, ne se fassent pas de scrupule de s'en dédommager en secret. Mais l'on prétend que le second des vœux n'est pas aussi régulièrement observé ; et si on ne les accusoit pas de quelque brutalité dans les infractions à des loix que la nature, plus forte que toutes les institutions de couvens, réprouve, on leur pardonneroit de céder à des impulsions irrésistibles, délire enchanteur et inévitable, qui occupe et embrase tous les sens, et devant lesquelles les conventions humaines se taisent et s'évanouissent.

La discipline de l'église grecque ne contrarie pas, du moins, par des obligations indiscrètes, ces commandemens de la nature, à l'égard de son clergé séculier, dont les membres peuvent se marier. Chaque *papas*, c'est le nom que porte le prêtre séculier, peut avoir une femme, qu'il épouse avant de recevoir la prêtrise, et à laquelle, en cas de mort, il lui est interdit d'en faire succéder

une seconde. La femme d'un papas, s'appelle *papadia*, et elle participe à la considération dont jouit son mari. Les filles grecques ambitionnent l'honneur d'être unies à des ministres de la divinité ; et ce sont, pour l'ordinaire, les plus jeunes et les plus jolies qui deviennent les épouses d'hommes, pour la plupart avancés en âge, et aussi sales et dégoûtans que les caloyers.

Je me dispenserai de parler des usages et des cérémonies du rite grec ; ce sont des choses assez connues, pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter. L'on se feroit, au reste, une fausse idée de la décence de leurs offices, si on en jugeoit par la dignité et la gravité majestueuse des cérémonies de l'église latine en Europe. Tout y est petit et mesquin ; tout s'y sent de la misère et du rétrécissement de l'esprit de ceux qui y figurent ; tout s'y fait avec précipitation et irrévérence ; rien ne parle à l'ame et n'en impose aux sens ; rien n'y rappelle que le créateur et le maître du monde est l'objet de leur culte. L'on y remue beaucoup, l'on y cause, l'on y rit, l'on y fait sans cesse des inclinations, des signes de croix, qui semblent dessiner une écharpe sur la poitrine, parce que la main droite, portée

seulement au front, à l'épaule droite, puis à l'épaule gauche, retombe transversalement et avec vîtesse. On ne retrouve pas, dans le chant, la mélodie et la gravité du chant grégorien; il est monotone, rapide, sans grâce et sans effet, et il est prononcé, en nasillant d'une manière fort désagréable.

L'on sait que les Turcs ont une aversion insurmontable pour les cloches, suite de la haine qu'ils portent aux chrétiens. Aucune église grecque n'en a, dans l'étendue de leur domination, et les caloyers se servent de bandes de fer en demi-cercle et suspendues, sur lesquelles ils frappent pour appeler à l'office.

L'église grecque, qui comptoit autrefois au nombre de ses membres des hommes à grands talens, et dont les volumineux ouvrages renferment des traits nombreux d'une belle éloquence, est tombée dans le plus grand avilissement. La place de patriarche, qui en est le chef, est livrée à l'intrigue et à l'enchère. Nommé par la cour de Constantinople, il en est un des courtisans les plus souples et les plus rampans. Après avoir acheté sa dignité, il achète sa tranquillité et son crédit; pour se maintenir, il a souvent besoin de pressurer

à son tour les prélats de son église ; et pour en tirer les sommes qu'il en exige, il se sert du bras et de la violence des Turcs, qui, aux exactions dont ils se chargent, en ajoutent d'autres pour leur propre compte. Il n'est pas étonnant que les Turcs aient conçu un souverain mépris pour des gens qui font de leur religion un objet de spéculation, et qui avilissent leur caractère par la plus avide cupidité. Au sentiment de mépris justement mérité, se joint, chez les musulmans, la haine inextinguible contre les chrétiens ; et cette animadversion se manifeste même dans les lettres patentes, nécessaires à l'investiture du patriarchat ou d'un évêché. Les tournures injurieuses n'y sont pas épargnées ; mais une longue habitude, et peut-être quelque nuance moins farouche de la barbarie, ont émoussé les traits de cette sorte de rage ; et les provisions des chefs de l'église grecque ne contiennent plus, de nos jours, les qualifications outrageantes dont elles étoient remplies autrefois.

L'on m'a donné comme authentique, la traduction latine d'un ancien firman de la Porte, pour la nomination d'un évêque grec. C'est une sorte de bulles fort bizarres; elles

m'ont été communiquées au Caire par Venture et son beau-père Digeon, tous deux interprètes ou drogmans de France, qui m'en ont assuré la vérité; mais, en supposant que l'on y ait mêlé quelques exagérations, cette pièce n'en donne pas moins une idée de l'avilissement des Grecs, et montre combien ils sont odieux à leurs tyrans; et quoique ces firmans soient à présent moins indécens, l'on peut juger, par les termes outrageans qui y sont encore semés, de ce qu'ils pouvoient être en effet dans un temps où le fanatisme et la férocité des Turcs avoient plus d'activité.

Voici donc, m'a-t-on dit, l'ancien et vraiment singulier protocole, qui servoit aux lettres patentes des évêques d'Orient:

Cùm infidelium ..... episcopus quidam, nomine ..... fidè reprobatus, et moribus dissolutissimis à templo mundi, ad terram immundam transivisset, et nonnullis abhinc annis ipsius anima impura ab infami nido suo ad valles infernales advolasset, negotia vana vanioris episcopatûs suspensa remanserunt; omnes ergo infideles, singuli monachi, cuncti patres impiissimi, universi ethnici congregârunt se; atque post varias delibe-

rationes diabolicas, in hoc puncto convenerunt, ipsis nempè episcopum esse absolutè necessarium, qui ipsemet reprobatus à Deo, et auxilio divino penitùs destitutus, auderet tamen illis auxilia divina adpromittere, qui pessimus ipse, illos etiam ad deteriora indueret, qui errans et hæreticus, per errores et hæreses illos conducere posset, qui denique episcopatûs varias functiones administrando, rectiùs et tutiùs ad infernum perduceret. Et ad hoc iidem infideles nobis proposuerunt quemdam..... exemplar malitiæ, prototypum iniquitatis, satanam in carne et cornibus instructum satanis, hominem emissarium Belzebuth, et fortasse ipsi superiorem, vilem et abjectum, de quo dicetur à turbis hominum in die judicii, quando super caput ejus ictus clavarum ferrearum ignearumque sicut grando impluent: Amplius, Domine, amplius.

Cùm verò suprà dictus monachus cujus dotes sufficienter depinximus, ad quem ista charta pertinet, cuique hâc solâ vice credatur, omnium sui ordinis monachorum senior, id est, cumulans suos errores pertinaciâ, ignorantiam malitiæ maritans, jejunio multiplici, vanâ abstinentiâ, sterilibusque mor-

tificationibus se diabolorum corda contriturum arbitratus, vel saltem alios ad credendum inducens, neque vota sibi imponendo nihil aliud faciens nisi torquem maledictionis collo suo in æternum ligare, religiosus sine religione, et in viâ perditionis securo gradu procedens, quem Deus adæquet die pœnarum et minarum, febrici sudore, purulentâque vulneris gangrenâ vitiali materiâ, lucifero diademate cinctus et piceis ornamentis indutus, omnibus infidelibus præsul datus et inventor novæ hæreseos, episcopus denique nominatus est.

Datum, etc. etc[1].

[1] TRADUCTION:

Comme l'évêque des infidèles de . . . . appelé . . . . . d'une foi réprouvée et de mœurs perverses, a passé du temple de ce globe dans une terre immonde, et, depuis quelques années, son ame impure ayant quitté son infame prison pour voler dans les gouffres infernaux, les vaines affaires d'un plus vain évêché sont demeurées en suspens; tous les infidèles, tous les moines, tous les pères de l'impiété, tous les payens, se sont rassemblés; et après plusieurs délibérations diaboliques, ils se sont accordés, en ce seul point, qu'ils avoient besoin d'un évêque, qui, lui-même maudit de Dieu, et absolument privé de tout secours céleste,

Au couvent de la Trinité, nous n'étions pas à l'extrémité du cap Mélek, et nous

oseroit néanmoins leur promettre l'assistance divine; qui, dépravé lui-même, les induiroit à faire encore plus mal; qui, égaré dans l'erreur et l'hérésie, pourroit les conduire à d'autres erreurs et à d'autres hérésies; qui enfin, en remplissant les vaines fonctions de l'épiscopat, les entraîneroit plus directement et plus sûrement en enfer. Et, à cet effet, les mêmes infidèles nous ont proposé un certain...... exemple de méchanceté, modèle d'iniquité, satan incarné et portant les cornes de satan, messager de Belzébuth, et peut-être le surpassant; vil et abject, de qui les assemblées des hommes diront, au jour du jugement, lorsque les coups de masses de fer enflammé tomberont comme la grêle sur sa tête criminelle : *Encore davantage, Seigneur, encore davantage.*

Ce moine susdit, dont les qualités viennent d'être suffisamment dépeintes, à qui ces lettres patentes appartiennent, et auquel on doit ajouter foi dans cette occasion seulement, le plus ancien de son ordre, c'est-à-dire accumulant avec opiniâtreté une foule d'erreurs; joignant l'ignorance à la malice; se flattant d'adoucir l'ame des démons par des jeûnes multipliés et de stériles mortifications, ou du moins engageant les autres à le croire; ne faisant autre chose, en s'imposant des obligations par des vœux, que de s'attacher éternellement le joug de la malédiction; religieux sans religion, et marchant d'un pas assuré dans la voie de

résolûmes de nous avancer vers cette pointe, entièrement formée de masses de rocs, entassées en montagnes élevées, et déchirées en profonds précipices. Au moment du départ, je faillis rester à jamais dans ce lieu. Lorsque je voulus monter à cheval, n'ayant pas pris la précaution de me servir, comme les Turcs, de quelqu'élévation pour me mettre en selle, je pris l'étrier à la manière d'Europe; mais mon cheval, blessé sous le ventre à l'endroit de la sangle, éprouvant de la douleur par l'impression de cette sangle, que le poids de mon corps faisoit mouvoir et appuyer contre sa plaie, se cabra et se renversa sur moi; ma tête ne porta pas à deux pouces de la rampe de l'escalier en pierres de taille, et je dus à cette légère distance, de n'avoir pas été assommé. Je n'éprouvai aucun mal; je remontai à cheval avec plus de précaution,

la perdition; que puisse le ciel, au jour des menaces et des châtimens, couvrir de la sueur de la fièvre, et de la matière infecte de la gangrène, le front ceint du diadème de Lucifer, et revêtu d'ornemens enduits de poix; ce moine enfin, désigné pour présider les infidèles, et pour inventer de nouvelles hérésies, a été nommé évêque.

Donné, etc. etc.

et ce petit accident ne retarda pas d'un seul instant notre départ.

A une bonne demi-lieue de la Trinité, et en avançant vers la pointe du promontoire, à travers des chemins, ou plutôt des sentiers pratiqués sur des blocs de pierres, on rencontre un autre couvent dédié à saint Jean. Il est beaucoup moins considérable que le premier; c'est aussi l'ouvrage des Vénitiens, mais il n'a pas été achevé, et la construction en est moins avancée. Cette maison eût été assez belle, si on l'eût finie. Nous ne nous y arrêtâmes qu'un instant, parce qu'elle n'offre aucun intérêt, si ce n'est sa situation sur le point le plus élevé du cap, et d'où la vue s'étend au loin du côté de la mer. Mais cet horizon agrandi n'a pas l'agrément de la plaine riante, du site charmant de la maison de la Trinité, et l'ame y est plutôt attristée que réjouie par les roches dont on est entouré.

Nous y laissâmes nos montures, les sentiers cessant d'être praticables, et les hommes à pied ayant même de la peine à marcher sur des montagnes entièrement formées et recouvertes de marbre gris, qui ne laisse que des intervalles rares, dans lesquels crois-

sent quelques plantes et quelques arbrisseaux. Nous descendîmes par un chemin très-difficile, et ayant à côté de nous des précipices effrayans, formés par les coupures de montagnes taillées à pic.

Au pied de l'une de ces montagnes, l'on trouve un petit monastère qui porte aussi le nom de *Saint-Jean*, et le canton où il est bâti, celui de *Catholicos*. L'on y descend par un escalier de cent trente-cinq marches taillées dans le roc. Cette maison est abandonnée depuis long-temps, à cause des fréquens pillages auxquels elle étoit exposée de la part des pirates qui abordoient sur la côte pour la dévaster.

A côté de la chapelle de ce couvent, qui tombe en ruines, est l'entrée d'une grotte [1]. Nous y entrâmes chacun une bougie à la main, et conduits par un moine du grand couvent de Saint-Jean. Un guide est nécessaire pour pénétrer dans cette excavation de la nature, et n'y être pas exposé à se précipiter dans quelqu'abîme. La grotte est spacieuse, et l'on peut aisément y faire près d'un mille de chemin avant d'arriver au fond; elle

[1] Tournefort ne fait aucune mention de cette grotte, quoiqu'il ait visité le même canton.

s'enfonce horizontalement dans le sein de la montagne. Une infinité de colonnes de stalactites, qui affectent toutes sortes de formes, et dont quelques-unes sont d'une grosseur prodigieuse, semblent destinées à en soutenir la voûte. Dans l'espace qui est entre ces colonnes, ouvrage d'une lente infiltration des eaux et des matières pierreuses qu'elles ont entraînées, l'on trouve d'autres masses, que les siècles ont également élaborées, dont les unes s'abaissent de la voûte de la grotte, et les autres s'élèvent au-dessus du sol; toutes ont des figures différentes. On y reconnoît des portiques, des têtes, des tuyaux minces comme des plumes, et d'autres figures dont la variété et le grand nombre font un effet très-agréable. L'on marche sur un gros morceau de stalactite abattu, dont l'extrémité représente parfaitement la tête d'un cochon. Au milieu de ces jeux du hasard, l'imagination a un vaste champ pour ses conjectures et ses fictions.

La couleur des stalactitesd e la grotte de Catholicos est en général jaunâtre, terne et opaque, de même que presque toutes les concrétions de cette nature; mais l'on y en voit aussi d'un blanc éblouissant, et dont la beauté sur-

passe l'albâtre le mieux poli. Avec un peu de temps, l'on parviendroit à en détacher des morceaux assez considérables, et propres à former de très-beaux ouvrages. Quoique très-dures, ces stalactites se cassent facilement, ce qui les rend fort difficiles à travailler. En les frappant avec le marteau, il en sort des étincelles, produites par les matières vitreuses que les eaux ont entraînées et mêlées avec les substances calcaires dont elles sont composées.

Les pluies avoient rafraîchi l'atmosphère, au point de faire éprouver un froid léger. Dans la grotte, au contraire, nous ressentîmes une forte chaleur, et nous y fûmes bientôt couverts de sueurs, quoique nous eussions laissé nos vêtemens à l'entrée. A mon premier voyage dans ce lieu, j'avois éprouvé tout le contraire; il faisoit très-chaud au dehors, et le froid étoit piquant dans la grotte. C'étoit au mois de juin, et nous nous y trouvions cette fois en novembre.

Près de la grotte, il y a d'un côté un puits d'une eau excellente, et de l'autre côté, mais un peu plus loin, un enfoncement où des ossemens sont entassés. Ce sont vraisemblablement ceux des moines qui habitoient le couvent. Vis-à-vis, un fort beau pont, d'environ

cinquante

cinquante pieds de hauteur, d'une seule arche et solidement bâti, joint les deux montagnes et traverse le vallon étroit et profond qui les sépare. Sur le penchant de cette autre montagne, l'on voit des excavations naturelles qui servoient d'obscures et pieuses demeures à d'anciens anachorètes.

L'on ne peut imaginer de solitude plus parfaite, et en même temps plus sauvage sans être hideuse, que celle où est situé le petit couvent de Saint-Jean. Environné de monts perpendiculaires et hérissés de rochers nus, dont la triste et aride uniformité est interrompue par le feuillage de quelques arbrisseaux penchés sur leur surface, l'homme qui l'habite est dérobé à tout l'univers; les énormes rideaux qui semblent l'envelopper, ne lui laissent que la vue du ciel. En sûreté sur le bord d'un précipice effrayant, le pont, dont le dessus est plat, et un petit terre-plein pratiqué devant la maison, lui offrent la facilité d'une promenade qui suffit à un exercice modéré et à la méditation; l'œil, en suivant le torrent ou le précipice qui règne entre les deux montagnes, découvre la mer comme par échappée, et cette vue fait diversion à des rêveries et à des occupations silencieuses.

Mais, il faut l'avouer, la religion ou la philosophie peuvent seules trouver des charmes dans un réduit âpre et solitaire, qui isole l'homme des autres hommes, et ne lui laisse de relation qu'avec la divinité et avec lui-même.

Des compagnies de perdrix rouges se plaisent sur ces monts inaccessibles, et elles y vivent en sûreté. L'on y voit aussi des chèvres sauvages, qui sautent de rochers en rochers avec une adresse et une légéreté admirables Ces chèvres sauvages, qui se trouvent dans l'île de Candie et dans plusieurs autres îles de la même mer, sont les bouquetins [1]. Les Grecs modernes confondent, ainsi que l'ont fait leurs ancêtres, le bouquetin et le chamois sous la même dénomination de *chèvre sauvage*. Les François habitués dans le Levant, ne les connoissent aussi que sous cette dénomination. Il est à présumer, en effet, ainsi que Buffon l'a pensé lui-même, que ces deux animaux ne sont point d'une espèce différente de celle de la chèvre domestique.

Je quittois à regret la solitude de Catho-

[1] Bouquetin. Buffon, hist. nat. des quadrupèdes, édition de Sonnini, tome XXX. — *Capra ibex*. Lin.

licos. Le silence de la nature, l'espèce d'effroi que font naître les sombres accidens du site, le voisinage de noires cavernes, d'où des gouffres dans lesquels aucun homme n'a jamais pénétré, conduisent dans le sein de la terre, les restes à demi-décomposés des anciens habitans de ce désert, m'avoient entraîné dans un recueillement religieux, et plongé dans une profonde mélancolie. Absorbé dans mes pensées, je ne m'aperçus pas de la fatigue que l'on éprouve à remonter l'escalier par lequel nous étions arrivés, et je ne fus tiré de ma distraction qu'au moment où l'on m'avertit de quitter le sentier, pour visiter une petite maison où loge un seul caloyer.

A côté est une grotte ou une caverne, dont la voûte est fort élevée, mais qui a peu de profondeur. Tout en entrant, l'on est frappé de la ressemblance qu'un très-gros bloc de stalactites présente avec un ours. Pockoke, qui a visité cette caverne, dit que l'on y voit aussi plusieurs chasseurs également formés en stalactites, qui semblent attaquer l'ours[1]; mais ces figures de chas-

[1] Voyage en Orient, etc. liv. II, chap. 17.

seurs ont apparemment été détruites ; il n'en reste plus de vestiges.

Après avoir repris nos chevaux au grand couvent de Saint-Jean, nous allâmes coucher à celui de la Trinité, et le lendemain nous nous remîmes en route pour la Cannée. Nous passâmes près d'*Acrotiri*, couvent de religieuses ; plus loin, nous nous arrêtâmes quelques instans à la maison de campagne d'un turc, ami des François ; nous y fûmes fort bien accueillis. Le café, la pipe, le sorbet, nous furent présentés avec cordialité, et nous quittâmes cet honnête musulman, qui avoit beaucoup voyagé, en faisant des vœux pour que ses compatriotes partageassent son humanité et sa civilisation.

CHAPITRE XIX.

PORT DE LA CANNÉE. — DANGERS QUE L'AUTEUR COURUT EN PORTANT DES SECOURS A UN CORSAIRE BARBARESQUE. — SITUATION DE CE CORSAIRE. — SANT-ODERO. — PORT DE LA SUDE. — GIBIER. — COQUILLAGES. — OURSINS. — SARDINES. — ROUTE DE LA SUDE A LA CANNÉE. — LÉPREUX. — ROMECA, DANSE DES GRECS. — APOTHICAIRE DE LA CANNÉE. — SIGNES DE LA LIBERTÉ.

LORSQUE l'on doit parler des ports qui sont entre les mains des Turcs, l'on est forcé de se répéter sans cesse et de peindre, pour chacun d'eux, la même négligence, la même barbare apathie qui laissent dépérir froidement ces grands bassins, que la nature et l'art ont formés pour être l'aliment du commerce et de la prospérité publique. L'on retrouve à la Cannée les vices d'administration, et l'insouciance, qui se font remarquer, par-tout où l'on aborde, sur l'immense étendue de côtes, devenues, pour le

malheur des peuples qui les habitent, la propriété des musulmans. Nulle précaution, nulle police, nul moyen d'entretien et de conservation n'y est employé; le curage y est inconnu; les navires y jettent impunément ce qui les embarrasse, et souvent une partie de leur lest. Le fond s'élève et se couvre de corps étrangers et dangereux pour les cables; le bassin se comble; il peut à peine recevoir des bâtimens de deux cents tonneaux; l'arsenal et les beaux chantiers de construction que les Vénitiens y avoient bâtis, tombent en ruines et ne sont plus en état de servir; et le gouvernement turc voit, d'un œil stupide, dépérir ainsi de puissans mobiles de sa force et de sa richesse.

Exposée aux vents du nord, l'entrée de ce port est difficile lorsqu'ils soufflent avec violence; alors les vaisseaux ne s'engagent pas dans le golfe, au fond duquel est placée cette entrée; mais, si une fois ils s'y sont avancés pendant ces tempêtes de la tramontane, il ne leur est plus possible d'en sortir, et ils doivent donner dans l'embouchure très-étroite du port, où les vagues s'amoncellent et s'élèvent souvent assez pour franchir la digue, se développer et se briser dans le bassin.

Je ne me rappelle pas sans effroi les dangers que nous courûmes, plusieurs marins françois et moi, en portant des secours à un bâtiment qui s'étoit imprudemment engagé dans le golfe de la Cannée, pendant la nuit et par un fort coup de vent du nord. Il étoit neuf heures du soir; l'obscurité étoit profonde, le vent furieux, et la mer mugissoit d'une manière terrible contre la digue. J'étois à bord d'un navire de commerce françois, à l'ancre dans le port; les trois capitaines avec lesquels j'avois fait le voyage du cap Mélek, s'étoient réunis sur ce vaisseau pour m'y donner à souper. Des coups de canon répétés de distance en distance, se firent entendre au large; leur retentissement sourd et profond ajoutoit à la sombre horreur qu'inspiroit le bruit des vents et des vagues en courroux. Des feux allumés au-dessus du fanal qui est à l'entrée du port, vinrent éclairer, de leur lumière agitée, cette scène de désordre et de fureur dans les élémens. Ce fut la seule assistance que l'on pût procurer dans des lieux où il n'y a ni pilotes, ni préposés aux ports. Les coups de canons, signal de danger et de détresse, se succédoient avec rapidité. Les navires du commerce françois

étant alors très-fréquens dans les mers du Levant, il y avoit tout lieu de croire que celui dont on entendoit les demandes réitérées de secours, étoit du nombre. La détermination de s'exposer soi-même pour sauver des concitoyens, des camarades, des amis, fut prise à l'instant par les capitaines avec lesquels je soupois. Ils armèrent la plus forte chaloupe des trois bâtimens, et les plus vigoureux de leurs matelots furent commandés pour y ramer. Je voulus accompagner mes hôtes, et nous sortîmes du port ayant à lutter contre le vent et les flots, qui venoient avec force directement contre nous, et s'opposoient à notre marche. Nous fûmes plus d'une fois à l'instant d'être submergés. Enfin, après beaucoup de peines et de périls, nous arrivâmes près d'un bâtiment qui étoit à la cape, et qui se laissoit dériver vers la digue. Des canons en batterie nous firent bientôt apercevoir que nous n'approchions pas d'un bâtiment de commerce; et quand nous fûmes à bord, nous reconnûmes que nous étions sur un corsaire barbaresque de Tripoli.

Quoique le commandant de ce bâtiment fût un assez bon marin, il n'avoit pu déterminer son équipage à manœuvrer pour entrer

dans le port de la Cannée. Quelques hommes seulement avoient consenti à rester sur le pont, et les autres se tenoient tranquillement dans la batterie à fumer leur pipe, comme s'ils eussent été dans la situation la moins exposée. Notre arrivée donna une nouvelle énergie au corsaire, bandit grossier et féroce. Dans tout autre circonstance, il ne nous eût parlé qu'avec brutalité. Le danger l'avoit rendu humain et lâche; il nous appeloit ses amis, ses frères; il nous conjuroit de nous partager le commandement de son vaisseau, et de le sauver; il réservoit pour ses gens toute la violence de son caractère, et il les forçoit, le bâton à la main, de monter sur le pont. Enfin l'on fit servir la seule voile de misaine, et nous parvînmes, sans accident, à jeter l'ancre dans le port. Le barbaresque qui avoit témoigné tant de joie de recevoir des secours dans le danger, ne montra aucune reconnoissance lorsqu'il en fut sorti, et, par sa grossière ingratitude, bien digne d'un barbare écumeur de mer; il fit repentir de leur action généreuse, de braves marins qui s'étoient exposés à de grands périls pour l'en préserver lui-même.

Dans le golfe et à l'ouest du port, une petite

île que l'on nomme *Sant-Odero*, ou *Saint-Théodore*, sur laquelle les Vénitiens avoient bâti un château qui est entièrement rasé, offre un mouillage assez bon pour les grands bâtimens; mais ils n'en profitent que très-rarement, et ils préfèrent d'entrer dans le port de la Sude, où ils sont beaucoup plus en sûreté. Le cap Mélek forme la partie occidentale, et le cap *Trapani*, jadis *Drepanum*, le côté oriental de ce golfe étroit, qui s'enfonce à près de deux lieues dans les terres: c'étoit vraisemblablement l'*Amphimale* des anciens. L'on n'est pas d'accord sur ce point; d'autres placent le port d'*Amphimale* entre la Sude et Retimo, où il n'y a cependant qu'un havre très-mauvais; et ceux-là font du cap Mélek, le cap *Drepanum* des anciens. Il me semble que l'opinion que j'adopte est la plus raisonnable et la plus conforme à l'état des lieux.

A l'entrée de cette grande baie de la Sude, et à l'abri du cap Mélek, est un îlot d'un quart de lieue de circuit. Une forteresse, qui resta long-temps entre les mains des Vénitiens, même après qu'ils eurent perdu l'île de Candie, défend ce port important, que la nature a creusé, et qui est un des plus beaux

et un des plus spacieux de la Méditerranée; la flotte la plus nombreuse peut y être rassemblée. Les vaisseaux peuvent jeter l'ancre sous la forteresse, mais ils n'y sont pas fort en sûreté; au lieu qu'en s'enfonçant jusqu'à la côte qui termine la baie, et que l'on nomme *la Culate*, ils sont parfaitement à l'abri. Ce port a néanmoins l'inconvénient de ne présenter de mouillage qu'à la Culate même ; il n'y a point de fond dans le reste de sa longueur, de sorte que souvent l'on y est retenu long-temps, dans l'attente d'un vent favorable pour en sortir.

Il n'y a point d'habitations sur les côtes qui forment cet enfoncement ; le lieu est solitaire, et l'on n'y jouit d'autre plaisir que de celui de la chasse. Les collines incultes et rocailleuses, dont l'on est entouré, abondent en gibier ; les perdrix, les cailles et les lièvres y sont communs, et un marais qui est au fond, est communément rempli de bécassines et de poules d'eau. La mer y est fort poissonneuse; l'on y pêche particulièrement une grande quantité de sardines. Les pierres, baignées par la mer, contiennent beaucoup de dates ; l'on y voit aussi d'autres coquillages ; et les oursins qui, sur les côtes de cette partie de

l'île de Candie, sont plus délicats qu'ailleurs, y sont tellement multipliés, que l'on en conduit à la Cannée des bateaux chargés.

De la Culate à la Cannée, l'on compte une lieue de chemin ; la plaine qui y conduit est fertile et agréable, et l'on traverse avec plaisir des campagnes parées des richesses de la culture, ou émaillées de fleurs qui y croissent naturellement. Mais, en approchant de la ville, un spectacle rebutant vient changer tout-à-coup les sensations de plaisir qu'avoient fait naître ces rians tableaux. L'ame est froissée, les sens sont péniblement affectés à la vue des huttes qui bordent la route. Ce sont les asiles des personnes des deux sexes, dévorées de cette horrible et contagieuse maladie de la peau, qui exerce encore ses ravages dans quelques parties de l'Orient, et que les croisades avoient apportée en Europe, où l'on est venu à bout de s'en délivrer.

La lèpre infecte encore l'une des plus belles contrées de l'Orient. Cette maladie étoit anciennement connue des Grecs, qui l'appeloient *lepra*, et les Juifs y étoient très-sujets. Ellle agit encore avec quelqu'activité sur les habitans de l'île de Candie ; les Turcs et les

Grecs en sont également atteints, et elle attaque les riches comme les pauvres. Je fais cette remarque, parce que Savary a prétendu que les personnes riches n'étoient point sujettes à la lèpre [1]. Il ne se rappeloit pas, sans doute, que lorsque nous étions ensemble à la Cannée, le fils d'un aga opulent, jeune encore, et très-bel homme, en fut victime.

Les malades doivent sortir de la ville, et se loger dans une cabane où toute communication avec des personnes saines leur est interdite. Ils y vivent du produit d'un petit jardin attenant à leurs chaumières, des volailles qu'ils élèvent et des aumônes des passans. Dès qu'ils aperçoivent quelqu'un, ils s'avancent pour en implorer la pitié ; et leur approche cause le dégoût le plus violent. Leur figure, comme leur corps, est gonflée par des élevures rougeâtres et écailleuses, et rongée de pustules ; leur aspect est hideux, et l'on se hâte de leur jeter quelque monnoie pour s'en éloigner. La haine contre les Européens est enracinée à un tel point dans le cœur des musulmans, que des malheureux turcs, relégués dans l'enceinte destinée aux lépreux, nous insultoient tout en nous demandant la

[1] *Lettres sur la Grèce, lettre XXIIIme.*

charité. Combien de fois ne me suis je pas entendu dire: *Je t'en prie, infidèle, chien, donne-moi un parat?*

Qui croiroit que l'amour vînt aussi s'établir au milieu d'une aussi horrible et dégoûtante association? Des liaisons intimes se contractent entre les misérables qui la composent; l'âcreté de leurs humeurs irrite leur passion, ou, pour mieux dire, leur brutalité; les effets en sont excessifs; ils n'usent d'aucune retenue; séparés du reste des hommes, ils dédaignent toute espèce de réserve. En plein jour, on les voit se livrer à leurs emportemens voluptueux, et ils ne cessent de se prodiguer ces horribles caresses, qu'au moment où, succombant au mal qui les accable, ils tombent en lambeaux, décomposés par une longue et complète putréfaction.

A côté de ce triste amas d'hommes en proie, tout vivans, à une corruption générale, se présente de temps en temps un autre spectacle qui fait également frémir. C'est au bord de ce même chemin, qui conduit à la seule porte que la Cannée ait du côté de la terre, que l'on expose les criminels que l'on a soumis au terrible supplice du pal. Ils sont rangés de chaque côté du chemin; et dans cette épouvan-

table bordure, l'on voit des hommes dont un pal, planté dans la terre, traverse le corps, les uns morts, les autres expirans, quelques-uns fumant leur pipe avec autant de sang froid que s'ils étoient sur des carreaux, injuriant les Européens, et vivant, jusque pendant vingt-quatre heures, dans les tourmens les plus atroces.

Mais détournons les regards de ces objets qui inspirent la pitié et l'horreur, et portons-les sur des images moins révoltantes. Je vis, pour la première fois, dans une campagne près de la Cannée, la *Romeca*, danse mêlée de chants, que les Grecs actuels ont reçue de leurs ancêtres, et qu'ils ont conservée à-peu-près dans tous ses détails. Moins constans dans nos goûts, comme dans nos plaisirs, de quelle multitude de changemens n'ont-ils pas variés? et qui pourroit donner l'énumération de toutes les espèces de danses qui se sont succédées parmi nous, seulement depuis deux siècles?

La danse des Grecs de Candie a de la simplicité et de la noblesse. C'est, suivant l'opinion d'un littérateur estimable[1], la plus ancienne de toutes; Homère l'a décrite[2], et elle

[1] Guys, Lettres sur la Grèce, lettre XIIIme.
[2] Iliad. liv. XVIII.

est l'image du labyrinthe de Crète, dont elle imite les tours et les détours. L'antiquité de cette danse a quelque chose d'imposant, à la vérité ; mais, si on la considère sans prévention, on y trouve une tournure sérieuse et grave, trop éloignée de la gaieté que l'on s'attend à rencontrer dans les branles champêtres. Les chants n'ont pas plus de vivacité ; ils sont lents et langoureux ; et l'habitude que les Grecs ont de chanter du nez, rend encore leurs chansons plus traînantes et moins gaies.

Je vis conduire la danse, ou branle candiot, par un grec, qui, après avoir fait quelques études à Padoue, s'étoit établi comme apothicaire à la Cannée. Cet homme âgé, fort grand, maigre et sec, mettoit dans ses pas et dans ses chants un sérieux qui avoit quelque chose de risible, et son ton nasillard étoit fort déplaisant, en même temps que sa physionomie sévère faisoit un contraste très-sensible avec les belles figures, le teint de roses, le doux sourire et les grands yeux noirs et animés des jeunes filles qui formoient la danse.

Cet apothicaire, homme instruit et estimable, vivoit sous la protection de la France, et

et il étoit fort attaché à notre nation. Il portoit la robe longue à la grecque ; mais, au lieu du bonnet ou de la calotte de ses compatriotes, sa tête étoit coîffée d'un grand chapeau à trois cornes, signe de la liberté dont il jouissoit. Les différentes marques de l'affranchissement des hommes, sont dignes de remarque. Ici le bonnet passe pour en être l'indication ; ailleurs, c'est le chapeau. L'on n'est pas plus d'accord sur ces signes de la liberté, que sur la liberté elle-même, et les hommes n'ont presque jamais été moins libres, que quand, par de vaines marques extérieures, on a voulu leur persuader qu'ils l'étoient.

CHAPITRE XX.

JARDINS DE L'ILE DE CANDIE. — PARALLÈLE DE CES JARDINS ET DES NÔTRES. — GRAINS ET AGRICULTURE. — OLIVIERS. — PLATANES. — ORANGERS, etc. — DESCRIPTION DES BOCAGES FORMÉS PAR DIVERSES ESPÈCES D'ARBRES. — ACACIA. — JASMIN. — COLOCASIE. — ARBRES FRUITIERS. — OISEAUX. — MERLE SOLITAIRE. — FLEURS. — ARBRISSEAUX. — PLANTES AROMATIQUES. — DICTAME.

DES voyageurs ont pris plaisir à décrire, dans leurs relations, comme des lieux pleins de charmes, les jardins qui avoisinent la ville de la Cannée. Savary, en particulier, s'est plu à les peindre, et il a employé à cette peinture les touches les plus délicates de son pinceau, et les couleurs les plus brillantes de sa palette[1]. Ils sont en effet très-agréables; mais, de même que les jardins des autres parties de l'Orient, ils ne ressemblent point du tout aux nôtres; et l'on se tromperoit, si, en en y entrant, l'on pensoit y retrouver les compartimens, la symétrie, l'ordre dans les plan-

[1] Lettres sur la Grèce.

tations, la régularité dans les semis, de longs murs couverts d'espaliers, l'alignement des allées, enfin tous les accessoires qui accompagnent l'élégante uniformité de nos enclos. Ce sont, à proprement parler, des vergers, des bosquets, des massifs de feuillages, que le ciseau respecte et qu'environnent des groupes d'arbres fruitiers; des espaces couverts de légumes ou décorés de fleurs; d'autres plantes légumineuses, d'autres fleurs éparses et comme jetées au hasard, croissent entre les arbres et les arbustes: le cordeau y est un instrument inutile au jardinier; il ne s'en sert pas plus que de serpette; des sentiers plutôt que des allées égarent sous l'ombrage de ces petits bois. La main de l'homme, qui se fait apercevoir dans nos vergers et nos parterres, lorsque même nous nous efforçons de la cacher, en cherchant à circonscrire et à rapetisser autour de nous les scènes variées de la nature, est, pour ainsi dire, imperceptible dans ces réunions confuses d'une multitude de plantes diverses.

Mais cette apparence de désordre, qui est vraiment la symétrie de la nature, n'est point sans agrément. La magnificence naît du sein des arts; mais le faste du luxe qui étonne,

qui éblouit, ne produit que l'orgueil des sens. Aucune de ces sensations qui plaisent à l'ame, la satisfont, et lui procurent des jouissances pures et suaves, ne sont le fruit de nos promenades gênées et bruyantes, au milieu des dessins élégans et compassés de nos parterres, des lignes d'arbres artistement tracées et élaguées, des décorations du luxe, de pénibles et dispendieux efforts des eaux, s'élançant dans les airs, ou contraintes entre les bords alignés d'un canal dont l'œil embrasse les deux extrémités, ou retombant à grands frais sur des gradins, image fort rétrécie des majestueuses cascades, d'où des fleuves précipitent leurs ondes écumantes. Que l'orgueilleux citadin, dont le cœur flétri ne court qu'après des plaisirs futiles et des jouissances factices et arides, n'abandonne point les parcs de l'opulence et de la monotonie ; qu'il n'entre point dans ces réduits solitaires, qui n'ont pas coûté des monceaux d'or, et dont la nature a fait tous les frais. Il l'a méconnoît trop la nature, pour en savourer les charmes, et il n'éprouveroit que dégoût dans des lieux qui lui sont consacrés, et qu'elle a pris soin d'embellir.

Vous qui, entourés de la tumultueuse

corruption de nos mœurs, avez su vous préserver de la soif insatiable des richesses, tarissant les sources des sentimens honnêtes; qui avez évité l'ambitieuse immoralité, près de laquelle toutes les idées de générosité et de véritable grandeur sont étouffées; vous qui, simples dans vos goûts, dans vos habitudes, dans vos affections, n'avez pas couru après de brillantes chimères, et sacrifié aux vices, idoles de la société; vous, dont la sensibilité a conservé sa délicatesse, approchez: je vais vous conduire vers un de ces terrains de l'île de Crète, qui, suivant nos idées, ne devroit pas porter le nom de jardins.

Nous sommes dans une des belles plaines des environs de la Cannée. Remarquez d'abord tous les signes de la fertilité, répandus sur cette terre, heureuse de l'abondance de productions diverses. Des champs en culture promettent de riches moissons. D'autres campagnes également fertiles se rencontrent fréquemment dans l'île; l'abondance s'y étoit également fixée; mais le gouvernement de fer, qui pèse sur ce pays, a été assez puissant pour l'en écarter; plusieurs cantons sont demeurés incultes; les plantes céréales qui fournissoient à la subsistance d'une population plus nom-

breuse qu'elle ne l'est de nos jours, et au commerce extérieur, sont insuffisantes, et souvent l'on voit arriver dans les ports, des grains destinés à combler les lacunes forcées de la culture, sur un sol toujours prêt à répondre aux avances laborieuses du cultivateur. Vous répéterez sans doute après moi : « Malheur et ruine aux tyrans, pour qui l'agriculture est un objet d'indifférence et de persécutions ».

Voyez ces grands arbres qui forment des espèces de forêts ; ce sont des oliviers : sous un climat étranger aux froids rigoureux de nos hivers, ils ne périssent que de vétusté : les arbres utiles se chargent d'une quantité prodigieuse de fruits, dont on exprime l'huile, branche importante du commerce de Crète ; mais on l'y fabrique mal ; on ignore l'art de la raffiner et de la rendre agréable au goût ; et les Européens ne l'achètent que pour leurs savonneries et leurs manufactures.

Plus loin sont des platanes qui s'élèvent fort haut, et couvrent un grand espace de leur épais feuillage. Ils acquièrent une grosseur prodigieuse ; leurs branches s'étendent au loin ; le soleil ne peut pénétrer à travers une multitude d'obstacles, qu'opposent à ses rayons les plans accumulés de leurs larges

feuilles. L'obscurité qui règne au pied de ces colosses de la nature, a quelque chose d'auguste, mais en même temps de trop sombre; et l'on n'y pénètre qu'avec une sorte de frémissement.

Mais nous voici dans un de ces jardins qui ont si peu de rapport aux nôtres. Quel charmant ombrage que celui sous lequel nous nous trouvons ! Vous reconnoissez ces arbres que notre art ne peut laisser croître en liberté, que nous emprisonnons dans nos serres pendant la moitié de l'année, et que tous nos soins ne conservent que dans un état de langueur. Avec quelle vigueur ils poussent ici dans une terre substantielle, et que les frimats ne privent jamais d'une douce chaleur ! Leurs rameaux s'étendent et s'entrelacent sans contrainte; l'on se garde bien de les mutiler, pour leur donner des contours réguliers; ce ne sont pas des boules dont la surface ne présente que des branches tronquées et des feuilles à demi-coupées, sans ombre, sans grâce, et presque toujours sans fruits. Voyez comme les branches de ceux-ci sont chargées de gros bouquets de fleurs et de beaux fruits. Mais ce verger, qui flatte si agréablement les sens, n'est pas entièrement

formé d'orangers à fruits doux. Vous y trouverez l'orange amère ou bigarade, des citrons et des cédrats. L'amandier, le grenadier à fruit purpurin, mêlent leurs rameaux et leur ombre; et sous ces riches berceaux, l'humble violette se fait encore remarquer par sa belle et modeste parure, et par le doux parfum qu'elle exhale.

Le grand ruisseau que vous avez vu dans la plaine, et dont les bords sinueux sont couverts de myrtes et de lauriers-roses, a été divisé en plusieurs branches. Ses eaux argentées, roulant sans contrainte dans de petits canaux, qui ont l'irrégularité de ceux que creuse la nature, apportent la fraîcheur sous des berceaux déjà si agréablement ombragés. Ici, une foule importune ne vient point vous tirer des douces rêveries auxquelles vous invite la teinte délicieuse d'obscurité de ces lieux embaumés. Vous y pouvez errer seul; l'amitié, l'amour peuvent vous y accompagner, et rien ne vous distrait de l'intimité des communications de l'une, ni des transports et des épanchemens de l'autre. Concevez-vous qu'il soit possible d'imaginer des réduits plus séduisans, des solitudes plus propices à l'amour? Le silence qui y règne,

une ombre mystérieuse, les parfums les plus suaves, tout y ébranle mollement les sens, tout y dispose au sentiment et à ses plus vives émotions. Sous le même climat, sur une terre non éloignée, mais dans des retraites moins agréables, je connus aussi ces tendres agitations; mais je ne fus pas long-temps heureux: un sort jaloux vint m'arracher à de doux transports. Il est des hommes nés pour le malheur, qu'une destinée funeste poursuit, dont l'ame est sans cesse en proie aux peines les plus cuisantes; hélas! je suis de ce nombre..... Pardonnez, mes larmes coulent; mais elles sont autant l'effet de tendres et délicieux souvenirs, que l'expression de ma douleur.

Les plantes légumineuses sont plus particulièrement de ce côté; mais afin d'écarter de ces lieux tout ce qui peut rappeler la monotonie, on a planté différens arbres au milieu de ces petits cantons, que nous ne pouvons pas appeler des *carreaux*. L'acacia à grappes de fleurs jaunes, les parfume de ses émanations suaves; avec quelle vigueur il pousse dans cette terre de fécondité! Je l'avois déjà vu embellir les bocages embaumés de Rosette, où les Arabes l'appellent *seissaban;* ici, les Grecs

lui donnent le nom de *gazie*[1]. Voici des buissons de jasmin d'Arabie, dont l'odeur forte, mais agréable, est adoucie par son mélange avec celle des autres fleurs qui les entourent. Les branches de ces beaux jasmins deviennent assez longues et assez grosses, et elles ont une direction assez droite, pour être percées dans leur longueur, et former de grands tuyaux de pipe, fort estimés en Turquie.

Des melons, des concombres sont pêle-mêle avec les plantes potagères; les couches, les vitraux, les cloches, sont inutiles sur une terre excellente qui ne cesse d'être échauffée. Vous ne connoissez pas cette plante élevée et à larges feuilles; c'est une belle espèce d'*arum*, la colocasie[2]. Dans cette île, comme en Egypte, où on la cultive également de temps immémorial, l'on en mange les racines cuites, qui ont assez le goût de nos pommes de terre.

Des groupes d'arbres fruitiers s'élèvent au-dessus de ces plantes utiles. Vous reconnoissez

[1] *Mimosa farnesiana.* LIN.

[2] *Arum maximum ægyptiacum, quòd vulgò colocasia.* C. Bauhin. Pin. 193. — *Arum colocasia*, LIN. Les Egyptiens l'appellent *coulcass*.

le pommier, le poirier, le merisier, le noyer, le figuier, etc. mais les fruits de la plupart de ces arbres sont d'une qualité fort inférieure à ceux qui croissent dans nos climats. Ce n'est pas la faute du sol, ni de la température; mais on ignore l'art de varier les formes et la saveur des fruits, et d'en faire porter d'étrangers à la tige qui les soutient. La greffe, qui y donneroit des productions délicieuses, n'y est pas en usage, et l'on n'y voit que des arbres que nous appelons *sauvageons*, parce qu'ils sont tels que la nature les produit. Vos yeux s'arrêtent sur cette espèce d'abricotier, qui a en effet quelque rapport au nôtre, mais qui est inconnu en Europe. Cet arbre est particulier aux pays chauds de l'Orient; il est commun en Syrie et en Égypte; en Candie, il n'a déjà plus la même saveur qu'il acquiert dans ces contrées; la greffe le rendroit encore plus agréable, et les fruits en deviendroient plus gros. J'ignore quel nom les Grecs de Candie donnent à ce petit abricot; en Syrie et en Egypte, les Arabes l'appellent *mischmisch* [1]. On l'y fait sécher et cuire ensuite avec les viandes, et

[1] *Prunus armeniaca, misjmisj*. Forskol, flora Egypt. — Arab. page 67.

c'est un des plats qui y couvrent, pour l'ordinaire ; la table des riches. . . . .

Vous vous attendiez bien à rencontrer, dans ces bosquets enchantés, une multitude de petits oiseaux qui en ont fait leur demeure habituelle et le domaine de leurs amours. Ils y vivent en toute sécurité; l'homme ne trouble point leur union, ni le repos de leur famille naissante; il ne cherche point à les attirer, ni à les surprendre dans des piéges cruels. Ces hôtes aimables, qui, par leurs couleurs variées, leurs chants et leurs mouvemens, ne sont pas un des moindres attraits de ces vergers, n'y sont pas non plus des êtres inutiles : ils paient la douce tranquillité dont on les y laisse jouir, en dévorant de nombreux insectes nuisibles aux plantes, et qui pullulent avec plus d'abondance sous un ciel toujours tempéré. Dans ce mélange d'espèces diverses, vous distinguez le linot, le rossignol, la fauvette, le chardonneret, le pinson, le bouvreuil, la mésange, etc. Vous aimez à revoir les oiseaux qui entourent et animent votre habitation champêtre. Mais prêtez un instant l'oreille : entendez-vous, sur les sommets agrestes et inhabités des montagnes qui couronnent la plaine charmante où nous sommes,

des accens flûtés et mélodieux qui retentissent entre les rochers? ils sont produits par un oiseau plus rare, le merle solitaire[1]. Comme ces tons sonores, mais doux et langoureux, flattent l'oreille et pénètrent l'ame disposée à une douce mélancolie! Les Grecs donnent à cet oiseau, dont les chants remplissent les déserts, le nom de *petro-cockifo*, oiseau des rochers, et les Turcs celui de *kajaboulboul*, qui signifie rossignol de rocher. Son brillant ramage le fait rechercher dans les grandes villes de Turquie, où on le paie jusque cent piastres, c'est-à-dire environ deux cent vingt-cinq livres de notre monnoie.

Ce n'étoit pas assez, pour enrichir et parfumer d'aussi charmantes retraites, que d'innombrables bouquets de fleurs fussent suspendus au-dessus du sol; sa superficie en est encore, pour ainsi dire, jonchée. Vous en admirez le brillant coloris et l'éclatante variété. Ce ne sont néanmoins que des plantes naturelles à l'île, et l'on n'a pas mis à contribution des terres étrangères pour cette élégante décoration. A l'exception de quelques nuances plus vives et d'un port plus régulier,

[1] Le merle solitaire. Buffon, hist. nat. des oiseaux. — *Turdus cyanus*. Lin.

qu'elles doivent aux soins d'une légère culture et au choix du terrain, ces fleurs brillent du même éclat au milieu de la verdure des plaines, et sur le penchant des collines. En prolongeant notre promenade hors des limites de ce jardin, que je viens de vous faire connoître, vous verrez épars les mêmes bouquets que l'on y a rassemblés. C'est principalement de l'île de Candie que nos fleuristes ont tiré les belles espèces de renoncules et d'anemones qui font l'ornement de nos parterres. Les narcisses émaillent des plaines entières; les lis, les jacinthes, les tubéreuses, les roses, le safran, des orchis d'une beauté rare, s'offrent à chaque pas.

Ne pensez pas non plus que les lauriers-roses et les myrtes, ornemens du ruisseau que nous avons traversé, y aient été plantés, et qu'ils ne croissent pas naturellement. Les premiers se retrouvent par-tout où il y a des eaux courantes, et dans tous les lieux frais; et l'arbrisseau consacré à l'amour, y forme des haies, des buissons; et tous deux sont si communs, que l'on pourroit presque les considérer comme les broussailles du pays. D'autres arbustes couvrent de leur feuillage élégant, et embellissent de leurs fleurs les

collines et les rochers. Vous y distinguez une jolie espèce de houx, que les Grecs appellent *kadomelas* ou *koudomalia*[1], l'andrachné, l'alaterne, le cytise, etc.

Ces massifs, que la nature a distribués avec tant de grâce, sont entremêlés de plantes aromatiques, telles que le thym, le serpolet, la sauge, l'origan, la sarriette, etc. Leur odeur comme leur verdure, se mêle et se confond ; elle imprègne les airs d'émanations délicieuses. Vous voyez comme le fameux dictame de Crète, célébré par les anciens, tapisse avec profusion les rochers sur lesquels nous marchons. Les paysans l'amassent et en font de petits paquets de la grosseur du poing, liés avec du jonc ; ils les apportent au marché de la Cannée et des autres villes, où cette plante est fort estimée par les habitans actuels. Son odeur balsamique se conserve très-long-temps ; il me reste encore de ce dictame, que j'ai rapporté de mon voyage en Candie, et qui, depuis plus de vingt ans, n'a presque rien perdu ni de son odeur, ni de ses vertus. C'est un vulnéraire et un stomachique excellent ; j'en ai vu de très-bons

[1] *Mespilus apii folio lucido elegantius laciniato.* TOURN.

effets, et je m'en suis servi avec beaucoup de succès dans différentes occasions.

Une abondance aussi grande de plantes bienfaisantes rend le climat de Candie le plus sain du monde. Hippocrate y envoyoit ses malades respirer l'air chargé de vapeurs salutaires, et je vous conseillerois aussi d'y fixer votre séjour, si ce magnifique pays pouvoit cesser d'être souillé de la présence et de la domination des barbares qui l'ont arraché des mains des peuples civilisés.

CHAPITRE XXI.

TURCS ET GRECS DE CANDIE. — FEMMES. — CLIMAT. — AGRICULTURE. — OLIVIERS. — COTON. — MURIER. — SÉSAME. — VINS. — FORÊTS. — CISTE. — LADANUM. — CHEVAUX. — CHIENS. — CHIEN TURC. — COCHONS. — VILLAGEOISE GRECQUE. — ABEILLES, MIEL ET CIRE. — CAUSES DU RENCHÉRISSEMENT DE LA CIRE, ET MOYEN D'Y REMÉDIER.

Sous un ciel que le père de la médecine considéroit comme le réparateur de la santé des hommes, l'espèce humaine a dû naturellement se ressentir d'aussi heureuses influences. C'est en effet ce qui frappe l'observateur, dès qu'il aborde dans l'île de Candie. Les Turcs, dont la race est déjà si belle, y ont acquis une plus haute stature, des muscles plus saillans et plus prononcés, une poitrine et des épaules plus larges, toutes les proportions qui constituent la beauté et la force, un maintien et une démarche imposante; mais, à travers tous ces avantages, que l'on

ne voudroit qu'admirer, la physionomie de la dureté donne à l'extérieur majestueux une empreinte redoutable. Cette sorte de brillante acquisition que les Turcs ont faite en Candie, ne leur est pas commune avec les Grecs de cette île. De taille moins élevée, de corpulence moins grosse, de démarche moins grave, de formes moins robustes, mais plus gracieuses, ce peuple paroît avoir dégénéré sous un climat qui lui est naturel, et dans lequel il est livré à la servitude qui dégrade également, et les formes du corps, et celles de l'ame.

Et cette même disparité dans les attributs extérieurs du Turc et du Grec, se rencontre aussi chez les femmes de ces deux nations. Les Turques y sont plus belles que dans les autres parties de l'Orient, tandis que les Grecques y ont, généralement parlant, moins de charmes, qu'elles n'en ont dans plusieurs autres contrées. Ce fait est digne d'attention; il ne paroît pas facile d'en assigner la cause. Comment une température si favorable à la belle et vigoureuse constitution des étrangers, n'a-t-elle point, ou du moins ne paroît-elle pas avoir d'influence sur celle des indigènes? Le joug appesanti d'un dur esclavage peut

bien, comme je viens de le dire, diminuer, à l'égard des hommes, les effets d'un climat heureux; mais cette impression ne doit pas agir avec autant d'activité sur le physique des femmes, qui néanmoins semblent avoir beaucoup plus perdu de leurs agrémens. Une longue habitude du bien en détruiroit-elle la douce empreinte? ou bien les excellentes qualités de l'air qu'on respire en Candie, auroient-elles quelque chose de trop vigoureux, et, si je puis m'exprimer ainsi, de trop mâle, pour les organes délicats des femmes qui y sont exposées depuis un temps immémorial?

A l'exception de la lèpre, qui y a été apportée de l'Asie, et qu'avec des précautions l'on parviendroit à faire disparoître, comme on l'a éteinte en France où elle fut un des présens funestes des croisades, il n'y a point de maladies contagieuses, ni régnantes dans l'île de Candie. Je ne parle pas de la peste qui, dans des pays où toute mesure de prudence est ignorée, peut y être introduite accidentalement. L'eau y est aussi bonne que l'air; elle descend de tous côtés des montagnes; et ayant beaucoup de rapidité dans son cours sur des roches inclinées, elle conserve sa limpidité et ne se rassemble point

en étangs ou en marais, d'où sortiroient des exhalaisons pernicieuses,

La nature des productions de la terre y participe de celle de l'atmosphère; leurs bonnes qualités ne le céderoient pas à leur abondance, si l'agriculture, cette mère des états, pouvoit, je ne dis point y être encouragée, mais cesser d'y être avilie et persécutée. Le commerce et l'industrie n'attendent, pour s'y fixer avec splendeur, qu'un changement dans le gouvernement, et des hommes plus dignes de régner sur une contrée que les avantages inappréciables qu'elle a reçus de la nature, ont rendue célèbre, plus encore que les fastes de l'antiquité, Ses plaines, livrées à une culture active et dégagée de toute entrave, deviendroient, comme celles de la Sicile, le grenier qui assureroit la subsistance d'une population plus nombreuse qu'elle ne l'est de nos jours, de même que celle des pays voisins et moins favorisés. Sur une terre que sa nature et celle de l'atmosphère qui l'échauffe, rendent impatiente de produire, l'on profiteroit de la précocité des moissons, pour lui confier, dans la même année, des plantes qui en doubleroient le produit. Une alternative de récoltes bien dirigées donneroit la

facilité de multiplier le bétail qui y manque aujourd'hui, et qui, aux yeux de tout cultivateur instruit, est une source certaine de fécondité et de richesses. De nouveaux genres de culture trouveroient, sur un sol aussi fertile, les élémens d'une végétation productive, en même temps que ceux dont on a l'habitude, y acquéreroient plus d'accroissement et d'abondance.

Au premier rang de ces anciennes productions de la terre, qui offrent encore quelque spéculation au commerce, mais qui, appuyées d'une bonne administration, deviendroient si florissantes, on doit placer l'olivier. Aucun climat, aucun terrain ne lui est plus propice que celui de Candie, et les huiles qu'on en tire, raffinées comme les nôtres, cesseroient d'être des huiles communes, propres seulement aux savonneries et aux manufactures.

Outre le blé et l'orge qui ne peuvent guère être de meilleure qualité, l'on y cultive encore le coton; mais cette denrée est négligée dans les vallées de Candie, quoiqu'elle y réussisse très-bien. Les bras, et l'activité que repoussent la servitude et les exactions, manquent à l'agriculture comme à l'industrie,

et des plaines que le travail des hommes pourroit mettre en accord avec la riche profusion de la nature, demeurent inutiles et abandonnées.

Il en est de même du mûrier, peu répandu en Candie, tandis qu'il y croît à merveille, et qu'il y feroit du commerce de la soie, presque nul de nos jours, une des branches de richesses publiques.

Le sésame [1], dont l'huile est, depuis les temps anciens, fort en usage en Orient, occupe aussi quelque place dans les campagnes; mais cette plante utile y est encore plus négligée que les autres.

Une des productions de l'île de Candie, qui a conservé son ancienne réputation, est le vin, qui, dans quelques cantons, est encore délicieux. L'on sait qu'Homère a loué le vin de Candie, et que Jupiter ne buvoit pas d'autre nectar, pendant son séjour dans l'île. Les caloyers d'un petit couvent, situé dans une plaine très-fertile et très-agréable, à une demi-lieue de la Cannée [2], me présentèrent un vin digne encore de figurer à la

[1] *Sesamum indicum.* LIN.

[2] Je vis, dans ce couvent, l'épitaphe de l'enfant d'un consul de France, M. Desse, qui y fut enterré en 1715.

table des dieux, et qui ne le cède pas en délicatesse et en parfum aux meilleurs vins connus. La malvoisie, que l'on fait aux environs du mont Ida, est aussi fort estimée; mais tous ces vins de Candie doivent être bus avec beaucoup de ménagement; ils sont pleins de feu, ils portent très-vîte à la tête, et ébranlent les nerfs. Les Turcs de la Cannée sont moins scrupuleux observateurs des défenses de Mahomet, que dans d'autres contrées. Plusieurs boivent du vin avec beaucoup de plaisir, et il n'y est pas rare d'en rencontrer qui ont tous les symptômes de l'intempérance; et l'effronterie de gens qui ne craignent pas d'afficher le mépris des loix. L'on conçoit que la violence du vin augmente nécessairement celle de leur caractère, et leur rencontre n'est pas alors sans danger.

Quoique les relations commerciales de la France avec Candie aient été habituelles, les vins de cette île n'ont jamais été un objet de spéculation, soit qu'ils aient été peu connus, soit que, ce qui est plus probable, la quantité qu'on en fait à présent, ne soit pas assez considérable pour devenir un article de commerce d'une grande importance aux yeux de nos négocians au Levant, qui ne s'occupoient guère

de découvrir de nouvelles branches à ajouter à celles qu'une ancienne routine leur indiquoit. Je suis convaincu que, transportés dans nos pays, les vins de Candie ne paroîtroient pas au-dessous de leur antique renommée. Les Grecs, certains de trouver de nouveaux débouchés, étendroient la culture de leurs vignes, dont les produits seroient un autre moyen de faciliter des échanges mutuels, et d'augmenter les avantages d'un commerce réciproque.

Les plantations de la nature n'ont pas moins d'utilité dans une contrée sur laquelle elle a versé ses faveurs avec profusion, que celles qui sont dues à la culture. Sans parler de ces charmans arbrisseaux, qu'un printemps éternel conserve, avec tant d'agrémens, sur une terre qu'ils ornent sans cesse, ni de cette prodigieuse quantité de plantes aromatiques dont les rochers sont embaumés, des forêts couvrent, en plusieurs endroits, le penchant des montagnes, et couronnent le sommet des collines. Les pins, les cèdres, les sapins, y poussent des tiges droites et élancées, ressource inappréciable pour les constructions navales, de même que la résine qui découle de ces vastes pépinières de la nature. Nulle

contrée peut-être ne réunit, avec autant d'avantages et de profusion, les objets d'une grande utilité à ceux d'agrément : union précieuse, puisqu'elle est la base de la prospérité des nations, et du bonheur passager, mais successif, de ceux qui les composent.

Sur les montagnes qui avoisinent la Cannée, et au pied du mont Ida, croît l'espèce de ciste[1] qui donne le *ladanum* ou *labdanum*, substance résineuse qui sert aux parfums et à la préparation de certaines drogues. Les anciens Grecs la nommoient *lédon*; elle avoit un grand prix à leurs yeux, et ils la tiroient de quelques autres contrées, et particulièrement de la Syrie et de l'île de Chypre. Les anciens chargeoient, pour ainsi dire, les chèvres du soin de cette récolte. Ces animaux, vrai fléau pour les arbres dont ils broutent les feuilles et les rameaux, se jetoient avec avidité sur les cistes dont l'odeur les attire, et la résine qui découloit des branches rompues par leurs dents pernicieuses aux forêts et aux plantations, s'attachoit à leurs barbes, s'y durcissoit et y formoit de petites boules que l'on recueilloit avec soin, mais qui étoient presque toujours mêlées de

[1] *Cistus ladenifera*. LIN.

poils des chèvres[1], et infectées de l'odeur forte de ces animaux. On amasse aujourd'hui le ladanum avec plus de propreté; l'on se sert d'espèces de fouets à long manche, et formés d'un double rang de lanières de cuir[2], que l'on promène sur les cistes, dans les temps les plus chauds de l'année, et pendant la plus grande chaleur du jour. La quantité de courroies dont cet instrument très-simple est composé, se charge de gouttes luisantes et aussi claires que la térébenthine; on les détache et on les met en pain : c'est le ladanum qui, amassé de cette manière, seroit très-pur, si l'esprit de fraude n'avoit appris aux Grecs à l'altérer, en le mêlant avec du sable.

Cette espèce de récolte, que des travaux préliminaires n'ont point amenée, et que la nature seule prépare tous les ans, est encore profitable aux paysans de Candie. Indépendamment de la quantité de ladanum qui passe dans nos pays, il s'en fait une grande consommation en Orient. C'est un usage presque

[1] Plin. hist. nat. lib. XII, cap. 17.

[2] Tournefort a donné la figure d'un de ces fouets, dans le tome Ier. de son *Voyage du Levant*, page 73 de l'édition in-4°.

général d'en pétrir de petits morceaux entre les doigts, et de sentir l'odeur douce et assez agréable qu'ils répandent; les femmes, principalement, prennent plaisir à en manier ainsi. Outre son parfum, cette substance passe pour éloigner la contagion et pour posséder plusieurs autres propriétés médicales. Dans les îles de l'Archipel, je l'ai vu employer assez fréquemment contre le mal de tête, en l'appliquant sur les artères des tempes.

Si des substances que la terre de l'île de Candie produit, et qui sont d'une si excellente qualité que, suivant les anciens, tout ce qui croît en cette île est incomparablement meilleur que ce que l'on recueille dans les autres pays, l'on passe aux animaux utiles que l'on y entretient, on y reconnoîtra les mêmes bienfaits de la nature, la même négligence et le même abandon de la part des hommes, suite nécessaire de l'oppression générale; enfin les mêmes moyens d'amélioration pour l'agriculture et d'extension pour le commerce. La race des chevaux que l'on y voit, est originaire de Barbarie; mais elle y est extrêmement dégénérée du côté des formes et de la beauté. Les beaux chevaux y sont rares; il n'y en a peut-être point, en

revanche, qui puissent leur être comparés en force et en souplesse dans les jambes, et en sûreté dans la marche. Habitués à gravir sur des montagnes escarpées, ou à descendre sur des plans très-inclinés, leur pas est ferme; et soit qu'ils portent un cavalier, soit que, chargés de lourds fardeaux, ils semblent n'avancer qu'avec peine, ils ne bronchent point dans les endroits les plus difficiles. L'adresse avec laquelle ils montent ou descendent des chemins qui ne sont que des surfaces presque droites de marbre uni, bordées de précipices, et sur lesquelles les pieds des chevaux ne paroissent pas avoir de prise, est vraiment admirable. A force d'avoir posé les pieds à la même place, ils en ont creusé l'empreinte, et, dans les descentes les plus rudes, ils se cramponnent en les mettant exactement dans ces petits creux qu'ils recherchent et savent retrouver avec une exactitude merveilleuse. Quelqu'effrayant que paroisse le chemin, l'on ne doit pas en concevoir d'inquiétude : il suffit de laisser aller son cheval, de ne point gêner ses mouvemens, en cherchant à le retenir de la bride, ni de lui relever la tête, de manière à l'empêcher de voir les seules petites excavations

qui puissent empêcher sa chute, et la perte de son cavalier..

Ces excellens chevaux, destinés aux voyages dans un pays tout hérissé de montagnes de roches, sont, pour la plupart, abandonnés à des gens grossiers qui les surchargent et les maltraitent. Les signes de la misère, les stigmates des mauvais traitemens et du défaut de soins, se font remarquer sur presque tous. Telle est, en général, la dureté du caractère de l'homme, qui ne paie les services importans d'une espèce d'animaux dont toutes les facultés lui sont consacrées sans réserve, que par la plus froide insensibilité et la plus ingrate barbarie.

Une autre espèce d'animaux domestiques de l'île de Candie, amis fidèles de l'homme et compagnons du cheval, passoient autrefois, à cause de leur vîtesse et de leur légéreté, pour les meilleurs de la Grèce, après ceux de Lacédémone. Mais la race en est abâtardie, sur-tout depuis que les Turcs, grands ennemis des chiens, se sont emparés de cette belle contrée. Les chiens de Candie, de même que presque tous ceux de l'Orient, sont une espèce de grands lévriers, ou de chiens courans, auxquels ils ne manque, pour être de

beaux chiens, que quelques ménagemens. Mais, dans ces pays de tyrannie et d'esclavage, ces animaux, pour lesquels l'attachement est un besoin, ne peuvent exercer cette aimable qualité de leur instinct; par-tout rebutés, ils cherchent en vain à en donner des marques stériles; obligés de se contenir dans les signes mêmes de leur affection, ils préfèrent néanmoins, tout misérables qu'ils sont, à vivre près de l'homme, et pour ainsi dire malgré lui, plutôt que de s'affranchir d'une condition d'abandon et de maux, en retournant à leur état de liberté primitive, dans lequel ils n'auroient plus, à la vérité, de mauvais traitemens à éprouver, mais qui les priveroit de l'espérance d'obéir à la sorte de loi que la nature leur a imposée, de n'avoir d'autre volonté que celle de leurs maîtres, d'autre sentiment que celui d'un dévouement absolu.

A l'occasion des chiens qui sont en très-grand nombre dans les villes de Turquie, je remarquerai que l'on y chercheroit en vain cette espèce assez rare et sans poil, que nous nommons *chien turc*. Ce n'est point dans le climat tempéré de la Turquie que les chiens perdent leur poil, ce n'est pas même sous le

ciel brûlant de l'Egypte ; car ceux que l'on voit dans la partie la plus septentrionale, que l'on désigne par le nom de Basse-Egypte, sont de la race des grands lévriers déformés par la misère, que l'on retrouve dans les autres villes de Turquie ; et ceux de la Haute-Egypte ont le poil long et ressemblent assez à notre chien de berger. Je ne puis dire, avec précision, quel est le pays d'où le chien turc est originaire ; mais je n'en ai jamais rencontré un seul en Turquie ; et quelqu'informations que j'y aie prises, l'on n'a pu m'indiquer où l'on en trouvoit, ni même me donner à entendre qu'ils y fussent connus. J'ai même quelque raison de douter que ce soit une espèce distincte et séparée ; et la rareté de ces chiens en Europe pourroit faire présumer qu'ils sont une simple variété accidentelle dans une espèce d'animaux, dont les races se croisent et se mêlent sans cesse, variété que l'on aura appelée *chien turc*, parce que, n'ayant presque point de poil, ils ont quelque conformité avec les Turcs, dont on connoît l'attention scrupuleuse à s'épiler.

Il n'existe en Candie aucun animal carnassier et féroce. Le berger est tranquille sur le sort de son troupeau, qui n'a point à redou-

ter la dent meurtrière du loup. Aussi les moutons y passent leur vie, en plein air, à brouter en toute liberté les plantes odorantes dont les montagnes abondent. Des grottes formées par la nature dans le sein des rochers, leur servent d'abri contre l'orage et les mauvais temps. Le lait que donnent les brebis et les chèvres, fournit de fort bons fromages. Ceux que l'on fait à la Sphachie, canton méridional de l'île, ont une grande réputation, et se transportent dans tout le Levant. Mais un objet de commerce plus important, sont les laines dont on exporte encore une petite quantité, qui paroîtra bien foible, si on la compare à l'abondance de la nourriture que le pays présente pour l'entretien de troupeaux plus nombreux et mieux soignés qu'ils ne le sont sous un gouvernement, vrai fléau de l'agriculture, et sous lequel rien ne prospère que la tyrannie.

Les Grecs nourrissent aussi des cochons, dont une plus grande quantité seroit profitable à l'économie rurale. L'on doit du moins savoir quelque gré aux Turcs, pour qui les cochons sont des animaux immondes et détestés, de ne point empêcher qu'on en élève dans les campagnes, où cependant ils ne sont

pas très-communs. C'est même un cadeau qui a quelque prix aux yeux des villageois grecs. Je me trouvai un jour dans un village entre la Cannée et Retimo, avec mon janissaire et mon renégat provençal. Je logeois chez un honnête cultivateur, dont la femme se mêloit d'un peu de médecine et de saigner. Je ne reçus jamais autant de marques dune franche et cordiale hospitalité, que pendant le séjour très-court que je fis chez ces bonnes gens. La femme, en particulier, me prodiguoit les soins les plus empressés, les attentions les plus délicates. Elle pouvoit passer pour une des belles femmes de l'île, où, comme je l'ai dit, la beauté est assez rare. Elle n'étoit plus jeune, mais sa figure étoit caractérisée par ces traits grands et nobles qui sont l'apanage des Grecques en général; ses yeux étoient superbes; des cheveux d'un noir luisant, étoient tressés avec des rubans qui ne les entouroient qu'à demi, et cette tresse, roulée au-dessus de la tête, formoit une espèce de casque ou de turban, qui faisoit ressortir, avec beaucoup d'avantages, les traits de la physionomie. A ces agrémens extérieurs, cette bonne grecque joignoit une ame douce et généreuse. Afin de lui témoi-

gner une partie de ma reconnoissance, je lui offris une excellente lancette, dont elle avoit paru avoir grande envie. Elle attachoit tant de valeur à ce léger présent, qu'elle voulut m'en faire un à son tour. Le matin de mon départ, pendant qu'on préparoit nos chevaux, elle fit apporter et garrotter sur le mien un cochon vivant, que je fus fort étonné de voir sur ma selle, lorsque je me disposai à monter à cheval. Le très-peu scrupuleux janissaire qui m'accompagnoit, avoit aidé lui-même à attacher ce singulier porte-manteau. J'eus beaucoup de peine à le faire enlever. Mon hôtesse se montroit affligée de mon refus, et j'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre combien peu il seroit convenable que j'entrasse dans une ville turque, où les cochons sont en horreur, avec un de ces animaux en croupe.

Une branche d'industrie rurale que l'on n'encourage pas assez dans nos pays, et qui réussit en Candie avec une grande facilité, et sans beaucoup de soins, est la multiplication des abeilles. Pour marquer la bonté du miel qu'elles y donnent, les anciens ont feint que Jupiter en avoit été nourri sur le mont Ida. Ce miel est en effet de la plus grande beauté,

et la cire, qui n'entre à présent que pour une très-petite partie dans le commerce d'exportation de l'île, y seroit extrêmement abondante, si l'activité, mère de l'industrie, n'y diminuoit pas chaque jour avec la population.

Dans un voyage de la nature de celui-ci, qui ne consiste pas dans une simple relation, il est permis, sans doute, de faire quelques rapprochemens utiles, et de ne pas tenir constamment les yeux attachés sur les pays que l'on parcourt. En ramenant un instant nos regards sur notre patrie, j'y vois des gens qui s'étonnent de ce que la cire y devienne toujours plus rare et plus chère, quoique la prodigieuse consommation que les églises faisoient de cette matière, n'existe plus. Quant à moi, je suis seulement étonné de ce que la cire ne soit pas encore à un plus haut prix. Indépendamment des hivers rigoureux qui, ces années dernières, ont fait périr les ruches dans nos contrées septentrionales, et de la diminution très-sensible dans le nombre des personnes qui s'adonnoient à l'éducation des abeilles, le commerce du Levant est perdu pour nous, et l'on sait que c'est principalement de ces contrées que nous arrivoit la très-grande partie de la cire

qui se consommoit en France. D'un autre côté, le désordre toujours croissant dans l'empire turc, les troubles qui y subsistent, les guerres partielles dont quelques-unes de ses provinces sont le théâtre, la cessation du commerce, ont aussi diminué dans le Levant la quantité des ruches que l'on y soignoit, et par conséquent la quantité de cire que l'on en tiroit. Toutes ces circonstances doivent nous engager à étendre sur notre sol, rendu au repos dont il est privé depuis si long-temps, l'éducation des abeilles, et à trouver, dans notre propre fonds, des moyens de nous passer, du moins en très-grande partie, des secours onéreux des pays étrangers. Ce genre d'industrie est facile et profitable, et c'est un agréable délassement pour quiconque aime la vie champêtre. Il a des droits aux encouragemens de l'autorité, et ces encouragemens sont simples comme leur objet; ils ne consistent qu'en protection et en ménagemens.

CHAPITRE XXII.

ANIMAUX CARNASSIERS. — OISEAUX DE PROIE. — SERPENS. — TARENTULE. — ARAIGNÉE MINEUSE. — LÉZARD. — PLUVIERS DORÉS. — GRIVES. — RAGE. — PROSCARABÉE. — CANDIE. — CNOSSE. — GORTYNE. — LABYRINTHE. — RETIMO. — PORT DE PALEO-CASTRO. — SPHACHIOTES. — DANSE PYRRHIQUE.

UNE île où Jupiter avoit pris naissance, où tout annonçoit les faveurs et la reconnoissance des dieux, ne devoit rien contenir de mal-faisant, ni nourrir aucun animal nuisible. Les anciens, pénétrés des nombreux agrémens de l'île de Candie, qu'ils regardoient comme un séjour presque céleste, ne se contentèrent pas de dire qu'aucune bête féroce n'ensanglantoit son territoire, ce qui est exact; puisqu'en supposant que des quadrupèdes carnassiers y eussent existé, les races en ont entièrement disparu, et l'utile et innocente brebis ne craint point de voir enlever son foible agneau par de cruels ravisseurs. Mais l'exa-

gération s'est mêlée aux récits des anciens, ou plutôt aux éloges qu'ils se plaisoient à semer sur la description d'un pays dont il y a assez de bien à dire, sans qu'il soit besoin de recourir à des avantages imaginaires. L'on prétendoit que les oiseaux de proie mêmes ne pouvoient y subsister, et que, si l'on y en portoit, ils y perdoient bientôt la vie. Il est inutile d'avertir qu'en ceci on est allé trop loin; l'oiseau de proie, dont le vol rapide et soutenu franchit de grands espaces, peut aisément arriver dans l'île de Candie, s'établir et multiplier sur les sommets déchirés des hauts rochers dont elle est hérissée, sur la cime des grands arbres qui s'élèvent au-dessus de sa surface; le menu gibier qui y abonde, offre une pâture facile aux oiseaux qui vivent de la mort des autres, et la nature de leurs retraites les rendroit très-difficiles à en déloger. Aussi les oiseaux de rapine, et même ceux dont l'œil trop sensible ne peut soutenir l'éclat du jour, et qui ne s'adonnent qu'à des chasses nocturnes, s'y trouvent assez fréquemment, quoique les anciens les en eussent exclus fort gratuitement.

C'est aussi sans aucun fondement que l'on prétendoit autrefois que l'île de Candie étoit

exempte de serpens et d'autres animaux venimeux ; Pline en exceptoit néanmoins le *phalangium*, ou la *tarentule*. Sur un sol montueux, qui ne retient point d'eaux stagnantes, et que de longues pluies n'imprégnent pas de trop d'humidité, la propagation des reptiles et des insectes ne peut être considérable, et ils n'y trouvent pas les élémens qui composent leur venin. Belon avoit déjà observé que l'on y connoissoit trois espèces de serpens : l'*ophis*, l'*ochendra* et l'*éphloti*[1]. Il n'est pas aisé d'indiquer, avec précision, quelles sont les espèces que ces noms anciens désignent; il faudroit, pour éclaircir ce point de critique, entrer dans des discussions dont le résultat n'offriroit rien de bien satisfaisant, ou bien avoir vu soi-même ces serpens, et c'est ce qui ne m'est point arrivé.

La tarentule y passe pour être très-venimeuse, et même pour donner la mort; mais j'ai toute raison de soupçonner qu'il y existe aussi une autre espèce d'araignée, aussi dangereuse que la tarentule. Voici sur quoi je fonde mes conjectures. Plusieurs françois, demeurant depuis long-temps à la Cannée,

[1] Observations de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, etc.

et même des grecs parmi les plus instruits, m'ont dit qu'une araignée, dont la piqûre est mortelle, se trouvoit dans ce pays. Ils ne purent me la dépeindre d'une manière à me la faire reconnoître; mais ils connoissoient la tarentule, et ils m'assuroient que l'insecte dont ils me parloient, en différoit beaucoup; ils me donnèrent en effet une preuve convaincante de cette différence. L'on sait que la tarentule se loge en terre pendant l'hiver ou pendant la saison des pluies, et que, dans la saison sèche, elle se tient à l'air et file sa toile. L'araignée dont il est question, au contraire, aussi grosse que la tarentule, vit constamment dans des retraites souterraines: ce sont de petites cavités cylindriques, tapissées intérieurement par des fils, et dont l'entrée se ferme par un couvercle à charnière, semblable à celui d'une tabatière. Cet insecte industrieux est de l'espèce d'araignée maçonne, que Sauvages a découverte en Languedoc, et que l'on a vue aussi dans l'île de Corse. Je renvoie, pour les détails extrêmement curieux des habitudes de cette araignée, à un Mémoire très-circonstancié que mon savant ami Latreille a publié sur ce sujet, dans les Mémoires de la société d'histoire na-

turelle de Paris. L'on y verra de quels instrumens la nature a pourvu l'insecte destiné à creuser sa demeure : il porte sur la tête, au-dessus de l'insertion des griffes, une suite de dents parallèles et avancées; c'est une espèce de râteau avec lequel l'animal remue la terre, et aplanit les parois de sa retraite.

Quoique l'araignée mineuse du Languedoc ne passe pas pour venimeuse, il ne seroit point extraordinaire qu'elle le fût en Orient; l'on sait que cet insecte, ou du moins une espèce très-rapprochée, occasionne par sa piqûre des accidens graves à la Jamaïque [1]. Au reste, sans être rare en Candie, l'araignée maçonne n'y paroît pas souvent, parce qu'habituée à vivre sous terre, elle craint le grand jour, et ne sort de sa boîte que pendant la nuit.

L'on m'a assuré aussi qu'il y avoit, dans la même contrée, une espèce de lézard très-venimeuse; mais je ne l'ai pas vue, et ce n'est que par simple conjecture que je soupçonne qu'elle pourroit bien être le gecko qui se trouve dans d'autres pays de l'Orient, voisins

[1] *Voyez* Brown, *Hist. nat. of Jam.* tab. 44, fig. 4; et le Mémoire de Latreille sur les araignées mineuses.

de l'île de Candie, et particulièrement en Barbarie et en Egypte[1].

C'est à ce petit nombre d'êtres mal-faisans, que se réduit le danger d'habiter l'île de Candie; et l'on conviendra que ce sont des épines à-peu-près imperceptibles, au milieu de l'immense et délicieuse quantité de fleurs et d'agrémens dont elle est riche et brillante.

Toutes les choses nécessaires à la vie s'y trouvent en abondance; les côtes sont poissonneuses; les plaines et les montagnes nourrissent beaucoup de gibier, et sur-tout une grande quantité de perdrix rouges. Des oiseaux de passage viennent augmenter la multitude de ces êtres que l'homme a consacrée à sa voracité. Les pluviers dorés sont très-communs au commencement de l'hiver; et lorsque le froid se fait sentir, sans être jamais assez fort pour former de la glace, les Grecs des campagnes font aux grives une chasse fructueuse. Ces oiseaux se retirent tous dans les bosquets d'orangers et de citronniers, pour y passer la nuit; on va semer l'agitation au milieu de ces troupes endormies, avec des lumières trompeuses; s'imaginant que c'est le jour, les grives quittent le

[1] *Lacerta gecko.* LIN.

feuillage, charmant asile qu'une ruse cruelle convertit en un lieu de mort; on les voit voler autour des flambeaux, et on les assomme à grands coups de palettes de bois. Les paysans en remplissent ainsi des sacs, et ils les portent dans les marchés des villes.

Quoique la maladie terrible dont on connoît encore si peu la nature, l'hydrophobie, soit inconnue dans des contrées plus chaudes de l'Orient, elle se manifeste, m'a-t-on dit, assez rarement à la vérité, dans l'île de Candie. Dapper rapporte aussi que cette île a été souvent affligée par des chiens enragés, qui en ont de temps en temps incommodé les habitans [1]. L'on y connoît le remède que le roi de Prusse a acheté et fait publier en 1777, et il est très-probable que c'est de là ou de quelques pays voisins, que le possesseur de ce prétendu secret l'aura pris; car il n'étoit point nouveau. Mathiole en a parlé d'après Avicenne[2], et l'on m'a assuré que, de temps immémorial, les Candiotes l'employoient comme un spécifique souverain contre la rage. Notre consul à la Cannée m'a dit qu'il avoit envoyé en France, dès 1776, l'insecte qui fournit

[1] Description de l'Archipel, *in-fol.* page 462.

[2] Commentaires sur Dioscoride, liv. VI.

ce spécifique, d'où l'on doit conclure que la prétendue découverte de ce remède en Europe n'étoit qu'une imposture.

Cet insecte est le *meloë*, espèce de proscarabée[1], dont la larve porte le nom de *ver de mai*; elle est commune dans nos contrées; on la trouve au printemps dans les jardins, les bois, les champs, les forêts. Une liqueur grasse sort du corps de l'insecte, lorsqu'on le touche ou qu'on l'écrase. En Candie, on le réduit en poudre que l'on avale; mais ce remède est d'une activité très-violente; il cause des convulsions, des douleurs d'entrailles, des inflammations, des angoisses, des saignemens de nez, des pissemens de sang, et même la mort, quand on le prend à trop forte dose. Les anciens médecins regardoient comme un symptôme favorable, si l'homme attaqué de la rage, rendoit le sang par les urines[2]; mais de pareils moyens curatifs équivalent à la maladie même, et l'on a eu raison de les abandonner.

Quoique la Cannée soit la ville la plus populeuse et la plus commerçante de l'île, elle n'en est cependant pas la capitale. Candie en

[1] *Meloë proscarabeus.* LIN.

[2] Mathiole, à l'endroit cité.

a conservé le titre, après même qu'elle en a perdu les avantages. Son port, très-fréquenté du temps des Vénitiens, s'est comblé par l'effet de l'imprévoyance générale des Turcs, de manière à ne pouvoir plus admettre que des barques. Les vaisseaux marchands n'y peuvent plus entrer que sur leur lest ou avec le quart de leur chargement ; et s'ils doivent y prendre leur cargaison, il faut qu'ils aillent, de même que les vaisseaux de guerre, à *Standié*, petite île à quatre lieues et en face de Candie. Cette île a conservé son ancien nom de *Dia ;* car celui de *Standié*, que lui donnent les navigateurs d'Europe, est un composé des mots grecs , *eis ten Dias*, aller à Dia. Des bateaux y transportent les marchandises à bord des vaisseaux.

Une gêne aussi grande a réduit à peu de chose le commerce de Candie ; des barques amènent à la Cannée les productions de cette partie de l'île ; et bientôt, comme je l'ai déjà dit, le port de cette dernière ville deviendra également impraticable, et les vaisseaux, comme le commerce, n'auront plus d'autre point de réunion et de chargemens, que les côtes rocailleuses et inhabitées du golfe de la Sude.

La ville de Candie, bâtie sur le terrain qu'occupoit l'ancienne ville d'Héraclée, est située dans une belle plaine, entrecoupée par des côteaux qui partagent sa fécondité. C'est la *Candace* des Arabes ; mot dérivé de *candax*, qui, suivant quelques érudits, veut dire *retranchement*. L'on reconnoît, aux constructions de cette ville, qu'elle n'est pas l'ouvrage des Turcs : des rues alignées, des places régulières, des maisons solidement bâties, tout annonce qu'elle dut son existence aux Vénitiens ; mais tout y annonce en même temps, et les ravages affreux de la guerre, et ceux plus lents de la misère. L'on y voit encore des décombres, reste du siége mémorable qu'elle soutint, pendant vingt-trois années, contre les forces ottomanes. La perte de son commerce a changé sa situation florissante en un état malheureux, et a considérablement réduit le nombre de ses habitans, qui, pour la plupart, ont passé à la Cannée, avec les négocians étrangers.

C'est néanmoins toujours le siége du gouvernement général de l'île. Le pacha, que la cour de Constantinople y envoie, est un pacha à trois queues ; mais, fier de sa dignité et de sa puissance, il se contente de com-

mander à une milice souvent insubordonnée: tout occupé de sa fortune particulière, il ne songe qu'à l'étendre par des exactions, et se soucie peu de rétablir, de réparer et de procurer quelques avantages à un pays, pour lequel il est un fléau, comme le gouvernement dont il tient ses pouvoirs.

Près de Candie, sont couchés dans la poussière les débris de Cnosse, ville ancienne où Minos tenoit sa cour, et séjour du peuple le plus puissant et le plus belliqueux de l'île de Crète. Un petit village, nommé *Cnossou*, rappelleroit l'emplacement de la ville ancienne, s'il n'étoit reconnoissable, d'une manière aussi certaine qu'affligeante, par les décombres qui le couvrent, et dont une grande partie a servi aux constructions de la moderne Candie.

Des ruines qui occupent une grande étendue de terrain, et offrent encore des fragmens d'une ancienne magnificence, sont celles de Gortyne, ville célèbre, dont la puissance et la splendeur éclipsèrent celle de Cnosse. Près de là, on voit le labyrinthe; il ne paroît pas être celui qui fut célèbre dans l'antiquité, et particulièrement par l'histoire ou la fable d'Ariane et de Thésée. Celui-ci étoit près de Cnosse, et il n'en paroît plus de vestiges. Le

labyrinthe de Gortyne n'est, suivant toute apparence, que d'immenses carrières, telles qu'il s'en trouve à la proximité des grandes villes. C'est l'opinion d'observateurs judicieux. Savary la combat; mais on sait que cet écrivain n'étoit pas partisan des effets simples et naturels, et il se plaisoit à donner aux objets d'antiquité dont il parloit, une origine fort relevée, pour en prendre l'occasion de tracer, très-habilement sans doute, mais d'une manière fort incertaine, des événemens que des siècles couvrent d'une obscurité qu'il n'est pas toujours aisé de percer. Dans le vrai, ce labyrinthe, ou plutôt ces carrières de Gortyne, n'ont rien de surprenant, et elles ne peuvent être comparées aux nombreuses et immenses galeries d'où l'on a tiré les pierres des édifices et des maisons de Paris.

Entre la Cannée et Candie, se trouve, sur le rivage de la mer, une petite ville dont le nom actuel de *Retimo*, est à-peu-près le même que celui de *Rithymna*, qu'elle portoit autrefois. Sa situation est charmante; la plaine qui l'environne est riche en toutes sortes de denrées; ses jardins sont très-agréables, et ses maisons bien bâties; mais son port n'est plus praticable que pour les barques; les

navires

navires se tiennent en rade, mais ils n'y mouillent que rarement; et Retimo qui, par sa position, l'abondance des huiles que l'on récolte dans son voisinage, et les autres productions de son territoire, pourroit être une place importante de commerce, a vu passer, de même que Candie, une partie de sa population à la Cannée.

Indépendamment du port de la Sude, il en existe encore un autre également vaste, commode et sûr, à la partie la plus orientale de l'île, dans un golfe formé par le cap Sidera et le cap Salomon; mais la côte ne présente pas plus d'habitations qu'à la Sude. L'on n'y voit que des ruines appelées par les Grecs *Paleo-Castro*, nom qu'ils donnent à toutes les villes anciennes, quelques cabanes de pasteurs, des rochers, des broussailles; mais une grande quantité de perdrix rouges. Les vents contraires m'y retinrent pendant plusieurs jours, en me rendant à Alexandrie, avec la frégate l'*Attalante*, qu'ils avoient forcée d'y relâcher. Nous avions avec nous une felouque. La vue de ces deux bâtimens de guerre intimida tellement les bergers de la côte, qu'ils se sauvèrent à la hâte avec leurs troupeaux, et nous abandonnèrent le

terrain et leurs cahutes. Aucun d'eux ne reparut durant notre relâche. Ils prirent probablement nos vaisseaux pour des vaisseaux turcs, et ils se mirent à l'abri des vexations de leurs équipages. Quel est le sort de ce peuple intéressant et infortuné de la Grèce, puisque l'approche seule de ceux auxquels un destin funeste les a soumis, est à ses yeux un fléau redoutable !

Je n'entreprendrai point de donner la description d'un pays aussi vaste que l'île de Candie ; ce seroit l'objet d'un long ouvrage, et je n'ai pas le projet de donner trop d'étendue à celui-ci. Ce que j'en ai dit suffit pour présenter le tableau général d'une des plus belles et des plus riantes contrées de la terre, et de plus longs détails me conduiroient trop loin. Je n'ajouterai plus qu'un mot sur une tribu de Grecs qui habitent les montagnes de la Spachie, à la côte méridionale de l'île. Ils parlent un dialecte plus pur que les autres Grecs, parce qu'habitués à la vie simple et dure des montagnards, ils ont dédaigné de se mêler avec les nations qui ont successivement occupé leur patrie. Ils sont bons guerriers et forts habiles à tirer de l'arc ; mais plusieurs avilissent leur courage et leur adresse,

en se livrant au brigandage ; souvent ils se tiennent en embuscade derrière les rochers qui bordent les routes à travers les montagnes ; ils attaquent et tuent les passans ; ils sont sur-tout redoutés par les voyageurs turcs.

L'on dit que les Sphachiotes sont les seuls d'entre les Grecs qui aient conservé la pyrrhique, danse guerrière que l'on n'exécute que les armes à la main, et en faisant diverses évolutions. Il n'est pas étonnant que des peuples pour lesquels la terrible représentation de la guerre est un jeu et un délassement, aient des mœurs sauvages et soient enclins à réaliser, par des actions violentes, des scènes qu'ils ont l'habitude de figurer dans leurs amusemens.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce premier Volume.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.



